

Sans point final

ISBN : 978-2-9559687-1-0
Édition La lampe-tempête, 2017
lalampetempete@orange.fr

Altra

Sans point final

Roman

Édition La lampe-tempête

Sous la tourmente un soir et quasiment
anéantie on a vu s'effondrer l'univers
du *je veux je crois j'espère*

À présent on voyage à bord

d'on ne sait pas
vers la conscience
en détresse en révolte

en accord en essor

On passe comme l'ombre en plein vol
d'un grand oiseau sur un chemin perdu
L'ombre allège le cœur que la foudre

a frappé et dont l'errance appelle

une ardeur plus fulgurante
une danse d'étincelles plus vives
une ombre ailée pour dépasser

les mots les tueurs en meutes

en masses en armées
en entassements de cadavres
d'où renâtra peut-être l'esseulé

l'amour le destin

sans point final

H I V E R

Adam, oui, c'est mon prénom, même si je ne suis pas le numéro un débarqué comme un manager des biens d'en haut sur la terre mais une poussière humaine, collée au sol, aérienne en coup de vent. Nom de famille? Lefort. Difficile de ne pas décevoir avec une pareille étiquette! Autant vous dire tout de suite qu'elle ne me vient pas d'un père plus ou moins pugnace et vigoureux mais d'une ombre en peine et endurente, ma mère, l'abandonnée. Quant au jardin de ma lointaine enfance, il n'y a pas à regretter de l'avoir perdu. Des arbres fatigués comme des travailleurs sans avenir et des carrés d'herbe rase entre des barres d'immeubles, c'était là tout mon horizon, quand j'étais gamin. Plus tard je ne voulais pas lâcher le volant. Rien ne me semblait valoir la route à toute vitesse avec une excitante poupée à mes côtés pendant que la fièvre d'un rock soulevait le bitume. Je n'aurais jamais eu l'idée d'aller marcher sans but à travers champs ou de rejoindre le silence des sous-bois bruissant d'une vie obscure. Même l'ouverture du ciel avec ses nuages à la dérive m'était étrangère. Je ne voyais rien de plus lumineux que les lumières de la grande ville. La puissance et le succès brillaient à mes yeux comme deux pièces d'or sur les deux yeux d'un mort.

Plus l'emprisonné se démenait, plus il était fier de sa liberté.

Mais un jour la réalité vivante a surgi à ma rencontre. Elle avait un visage. Ses yeux se sont mis à bouger sous mes paupières comme deux rescapés délivrés d'un long sommeil en cave à la fin d'une guerre. J'ai vu s'approcher l'inconnue dont j'attendais l'apparition sans y croire. J'ai commencé à frémir d'un intense étonnement, à soupirer en vertigineux diable, à rire en bienheureux gamin sautant d'une flaque à l'autre sous une averse.

Pourquoi faut-il que l'amour s'assombrisse et fuie et à bout de souffle soit jeté à terre et achevé comme une bête dont la douleur fait peur?

Non, ne me demandez rien! Les mots se pressent en foule dans ma tête mais je n'arrive pas à les laisser jaillir et se perdre hors de moi. Est-ce que l'abîme ne va pas tout anéantir, pour la seconde fois? La panique à nouveau cogne. Je n'ose même pas prononcer le nom des deux bien-aimées, la grande et la toute petite. J'attends qu'elles me rejoignent hors de la mort, comme la lumière des étoiles disparues. Alors je verrai clair, peut-être. On ne sait pas.

Tout ce que je peux dire, pour le moment, c'est que je me suis retrouvé seul, face au mur. Au pied du mur gisaient deux corps, foudroyés par les balles. Une hallucinée avait tiré, mais le mur c'était moi-même et l'horreur m'a fissuré du haut en bas. Depuis, je trimballe mon désastre ici et là. On dirait que des vents contraires ont fait leur nid à l'intérieur de moi. Ma carcasse ne reste jamais en place bien longtemps.

Est-ce que ça va changer, maintenant que j'ai trouvé un job dans un village de haute montagne? Là se cacherait le nouveau paradis, aux dires du tout malin qui l'a transformé en site idéalement paisible. Il avait besoin d'un gardien, chauffeur et factotum au service des affaires séduits par le rêve du calme absolu. Il m'a embauché.

En ce moment, c'est la saison morte, après les fêtes. Personne ne reviendra avant la mi-février soigner son stress dans la sérénité des cimes. Le business des hauteurs n'a quasiment plus besoin de moi. Déblayer la neige pour accéder aux vieilles granges métamorphosées en résidences à la simplicité raffinée, où même le vide prend un air de grand luxe, et contrôler les chauffages pour réduire la dépense tout en évitant les dégâts du gel dans les tuyauteries, voilà tout ce qu'il me reste à faire. Le boss, champion de la pub sur l'authenticité et le ressourcement, est parti de l'autre côté de la terre, où les amours fugaces et les gros intérêts convergent autour des piscines et des bars.

Ici, c'est le creux : on respire. On est libéré du lieu privilégié vendu à la semaine et à prix d'or aux clients du loisir hors norme. On dirait que la nature elle-même est soulagée de ne plus avoir à enchanter les importants.

Les rares habitants des quelques maisons marquées tout l'hiver par un ruban de fumée ne sont plus gênés de se montrer dans leurs habits pas chers et leurs souliers fatigués. Ils commentent avec plus d'entrain le temps qu'il fait et les risques d'avalanche. Avec mes quarante ans bien sonnés, je suis le plus jeune du coin et le dernier étranger parmi ces anciens paysans et retraités, veufs, jamais mariés ou depuis longtemps délaissés. Chacun a son atelier de bricoleur, où chante et discourt la radio.

– On a toujours du monde ! On est au courant de tout !

Ils sont chasseurs l'automne. Ils ont les chiens à sortir. Les trois femmes encore vaillantes souffrent de taraudants rhumatismes. Leurs doigts déformés ne les empêchent pas de tricoter devant la télé, qu'elles éteignent le soir.

– À l'heure des films, rien que du sexe et de la violence, si c'est pas malheureux !

Elles attendent avec une ferveur un peu inquiète les vacances scolaires, avec les petits enfants ou petits neveux et nièces de la ville, qui viendront profiter du bon air.

– C'est plus les gamins du rude vieux temps ! Ils savent tout ! Ils s'émerveillent de rien !

Avec mon deuil invisible, en croissance comme une crevasse qui transperce un glacier, je m'accorde sans effort à ce déclinant voyage de mes voisins. Réduit moi aussi à un rôle obscur dans le village touché par la rayonnante baguette du subtil manager, il me semble presque être accepté. Un homme qui gagne son pain sans vouloir posséder le moulin à moudre les millions, sans être un beau-parleur qui met l'univers en formules, sans se refroidir le cœur en se tuant à

la tâche quand la saison est au repos et inspire la réunion tranquille autour d'un verre, un homme qui se plaît dans une seule chambre ensoleillée par trois fenêtres plein sud, coupe son bois et fait son feu dans son fourneau, prépare lui-même sa soupe et lave ses chemises, cet homme suscite de moins en moins de méfiance, même s'il est noir comme un démon, ce qui n'est pas courant sur ces hauteurs toutes blanches.

Pour le boss et les clients, qui aiment jouer l'amitié, je suis *Adam*, mais pour mes rustauds de voisins, c'est tout bonnement *le Noir*.

– *Salut, le Noir!*

– *Ça va, le Noir?*

– *Dis-donc, le Noir, on te voit ce soir?*

J'ai une autre étrangeté et celle-là mes voisins ne sont pas prêts à me la pardonner : je ne suis pas propriétaire de quelques murs quelque part. Ne pas avoir un toit à soi, c'est pour ces montagnards une indignité, comme pour un renard de ne pas marquer son territoire. C'est vrai que je ne suis plus un rusé qui s'installe où il peut prospérer à son aise mais un survivant, jamais remis d'un intime effondrement.

De nombreux amis me rendent visite. Ils ne parlent pas. Ils volent. Ils arrivent tous ensemble autour de midi comme la troupe d'un ballet sans maître, planant dans les courants d'air. Ils sont carnivores, ces grands amis, mais d'allure souverainement pacifique. Pour eux, je puise dans le sac de croquettes que croquent aussi, dans une écuelle devant ma porte, les chattes et les matous. Ils se tiennent à distance quand le ciel soudain fourmille d'un bruissement d'ailes. Pendant quelques minutes le rebord de mes trois fenêtres est noir d'oiseaux noirs. Ce n'est pas à cause de la couleur de ma peau que j'aime tant ces oiseaux qui ressemblent à des merles géants. Leur nom est bizarre : des chocards. Il me rappelle que le choc du malheur n'est pas tout noir. Ces beaux oiseaux, qui ne se chamaillent pas pour attraper leur pitance et laissent aussitôt la place aux suivants ne sont pas de ténébreux messagers de la nuit sans issue : ils

ont des becs jaunes, des pattes rouges, des yeux qui brillent comme des perles noires dans la soie noire. Avec leur vol de danseurs des vents, qui restent quasiment immobiles en déployant toute l'envergure de leur plumage obscur pour chercher la vigueur de l'air et s'abandonner à une ingouvernable félicité, ils ont apprivoisé ma douleur. Un jour, devant la fenêtre qu'ils venaient de quitter, j'ai compris que le temps était venu de l'envol, pour ne pas me résigner à la séparation, en laissant Myriam et Stella être ensevelies dans le silence comme les forêts dans la blancheur glacée qui affame les bêtes sauvages.

Ma propre histoire n'est pas mienne. C'est avec les deux disparues, de retour avec l'allégresse des oiseaux noirs sillonnant le ciel devant mes trois fenêtres, que je sens grandir sa portée. Les bras qui ne s'ouvrent plus me soulèvent hors de moi. Le monde en cage ne pourra plus me retenir, même si je ne vois pas comment en sortir. L'au-delà aussi a ses barreaux et la citadelle intérieure ses verrous qui séparent des coups de vent.

La soif de l'aérienne ivresse me tient au corps.
Je ne suis plus maître ni de l'élan ni de la chute.
Ni de la légèreté qui par instant m'éclaire..
Et met tout en mouvement.

Le mouvement a été mon désir, ma volonté, ma passion dès le départ. Pas étonnant pour un gosse pris au piège et qui avait un instinct de feu follet! Le piège s'était fermé avant même que je ne débarque dans la vie.

Ma mère, une gamine dont les parents avaient quitté la Guadeloupe et ses misères pour l'illusion d'une vie prometteuse aux abords de la capitale, s'était laissé embobiner par un beau parleur en séjour à Paris. Il l'avait pêchée à l'entrée d'un cinéma, sur les Champs-Élysées, et ne l'avait plus lâchée, pris lui-même à l'hameçon aux deux crochets, où la naïve ondine se débattait en vain et frétillait à rendre fou d'émotion le séducteur. Il venait du Libéria, où il imaginait emmener la jeune fille loin de l'esclavage des jours. Là-bas

sa couleur ne serait plus un obstacle, disait-il, et son éducation lui ouvrirait toutes les portes. Ne savait-elle pas lire et écrire? Elle était assez maligne pour apprendre l'anglais en deux temps trois mouvements! Alors à eux deux ils s'installeraient dans la douceur, le confort, la fortune. Maintenant qu'il avait pu prendre des contacts en France avec une grande fabrique de meubles qui s'intéressait aux bois précieux, il avait tous les atouts pour réussir dans l'import-export. Elle-même trouverait sans peine un travail dans le tourisme ou même le commerce des diamants.

Ce mot qui lançait des feux dans l'impasse de sa vie a subjugué ma toute jeune mère. Comment résister au beau parleur qui le lui donnait à rêver dans un fougueux baiser?

Rude réveil, bien entendu.

Le ventre laissait croître son trésor sans brillant. Le futur père, qui avait offert une bague en or blanc avec une pierre de lune, disait attendre les papiers pour régulariser. Tous les dimanches il était l'invité qui enchantait la tribu avec ses chemises éclatantes, son aisance de palabreur aux yeux de velours, ses histoires drôles ou tragiques. Quand il était là, plus personne ne regardait la télé, allumée du matin au soir comme une lampe sacrée dans un temple vaudou. Un jour, il n'avait plus eu le front de dissimuler l'abîme qu'il creusait pour la jeune éblouie ni la montée des ténèbres où lui-même, à bout de sous, perdait pied : il avait filé.

Que faire? Endurer.

Moi, avant même de pouvoir parler, j'ai dit non! J'ai refusé d'endurer. Je hurlais, trépignais, voulais ma mère qui n'était pas là, parce qu'elle récurait des piles d'assiettes dans un sous-sol de restaurant non-stop, au sud de Paris, à une heure de métro. Je me débattais quand ma mémé me harcelait avec ses baisers désolés. Je haïssais mon pépé qui me criait dessus, me tabassait, me rendait plus nuisible encore et forcené. Quand ma mère ne risquait pas de les entendre, la tribu des tontons et tantines et cousins et cousines

m'appelaient *fil de gorille*. Aucun des enfants, dans le square pelé entre les barres d'immeubles, n'était un ami : tous avaient peur du déchaîné qui leur jetait du sable à la figure et piétinait leurs petits jouets en plastique. Et non ! Et non ! Mon système nerveux, secoué par un lâcheur avant même d'être expulsé du ventre de ma mère et d'atterrir dans une tribu de déracinés, dont les ancêtres esclaves avaient connu le pire, mon malheureux système nerveux n'endurait pas cette saloperie de vie qui lui voulait du mal.

Il ne m'a pas suffi d'apprendre les mots...
Pour savoir dire la cataracte qui me tombait dessus...
Tout le temps...
A l'intérieur.
Je parlais depuis longtemps mais en vérité...
Je ne disais rien.
La première fois que j'ai troué le silence...

J'avais sept ans. J'étais seul avec ma mère dans la chambre où six lits laissaient à peine la place de passer de la porte à la fenêtre. Ma mère n'en pouvait plus de fatigue et cherchait le sommeil.

Au grand soulagement de la tribu, partie au complet pour une fiesta du quartier, j'étais privé de sortie, puni pour avoir mordu la mémé. Agenouillé sur le lit qui n'était même pas le mien, puisque je le partageais la nuit avec un cousin, je tenais l'ours de Séraphine, ma tantine de retour depuis que son malchanceux de mari avait fini en prison. Séraphine chérissait la bête au corps de tricot rempli de mousse et aux yeux brillants, relique de son enfance, comme une naufragée la dernière planche à sa portée. Le brave ours, ami de tant d'espoirs et désespoirs, avait beau se dissimuler dans la caverne d'un duvet, à l'intérieur de la fourre, je l'avais repéré, saisi, escamoté. À côté de ma mère étendue et lui tournant le dos, je serrais l'animal inerte d'une main terrible, comme s'il risquait de crier au secours, et de l'autre j'essayais de lui arracher les yeux.

Opération moins facile que prévu, parce que ses yeux ronds n'étaient pas cousus en surface mais munis comme des clous d'une

longue tige. Profondément enfoncée et collée dans la matière molle, elle résistait au destructeur, qui tirait, tordait, martyrisait pour rien. Il aurait fallu des ciseaux bien pointus pour déchiqueter le crâne de l'ours et en extirper ce regard innocemment rond, dont la brillante fixité avait fini par me terroriser. Une crispation panique m'empêchait de me lever pour aller chercher l'arme et en finir. Un silence de plomb occupait la chambre. Tout-à-coup, à bout de tension, j'ai crié :

– *C'était un sale méchant, ce gorille ?*

J'ai senti ma mère sursauter. Le souffle mort, j'ai vu venir la fureur aux griffes d'acier, réveillée par le monstre en moi, glacé d'effroi, prêt à repartir à l'attaque.

Ni main, ni voix, rien n'a claqué. Un bras s'est tendu derrière moi. Quelque chose de léger m'a touché le dos. Ma mère a soupiré, comme si elle-même avait été emprisonnée dans le silence et trouvait enfin une fissure :

– *Non, fils ! Ne parle pas comme cette bande de perroquets en cage, qui savent que râler et se moquer. Ton père était pas un gorille : il avait une voiture, tu sais, une jolie voiture. Il aimait la route. Il se sentait bien quand la route nous emportait tous les deux. Il m'a même emmenée une fois en Normandie, pour voir la mer. Ah ! c'est beau, la mer, mon fils ! Même sous la pluie. Et encore plus beau quand on est amoureux. Il était pas méchant du tout, ton père... Il avait des rêves... Il était fou de quelque chose en moi, je sais pas quoi. Lui non plus savait pas... Il me serrait dans ses bras et il voulait pas être enfermé... Il m'a piégée. C'est moche. Mais tu vois, j'ai jamais voulu vendre la bague, même si la route est coupée et que j'y crois plus, aux belles histoires de cœur !*

Je m'étais retourné doucement, comme embrumé d'étonnement. Ma mère me montrait sa main. Je n'ai pas fait tellement attention à ce geste ni à la pierre de lune qui n'était ni brillante, ni transparente, ni nimbée du prestige de la nouveauté sur l'anneau dont l'or blanc n'avait pas l'air plus précieux que l'argent. Non, ce qui m'a frappé dans ces révélations sur l'inconnu mon père, c'est la jolie voiture !

À l'époque, personne dans la tribu et pas grand monde dans mon horizon d'immeubles pour colorés et basanés ne possédait une bagnole digne de figurer dans les souvenirs de ma mère. Les moins vétustes étaient des fourgonnettes qui trébuchaient des marchandises pour la supérette. Avant même de se mettre au volant sur un siège en cuir, les caïds partaient à toute allure se faire voir ailleurs. Les jolies voitures, je les découvrais à la télé. Je n'étais jamais sorti de la cité. À un malfaisant dans mon genre, qui désespérait la tribu, le Père Noël n'apportait même pas un modèle réduit de Renault grand sport, avec des miroirs minuscules sur les rétroviseurs. Et voilà que mon père envolé donnait tout à coup à mon existence une dimension magique : il avait possédé une jolie voiture ! Laquelle ? Pas question d'interroger la tribu. C'était une affaire personnelle, bien trop intime pour souffrir le moindre sarcasme. Or ma mère ne pouvait rien me dire sur la voiture de mon père, sinon qu'elle était grise, comme la mer sous la pluie. Déception. Moi, je l'aurais voulue rouge, flambant rouge...

Il n'y avait plus qu'à l'inventer pour quand je serais grand.

Ainsi est née mon idée fixe : pouvoir un jour me payer ma propre voiture, rouge feu, puissante et resplendissant de tous ses chromes tout neufs, qui roulerait plus vite que les autres jusqu'à une mer non pas grise mais d'un bleu à faire éclater les yeux, comme dans les publicités pour les crèmes solaires.

Du jour au lendemain j'ai cessé d'être le méchant fils du méchant. Ça n'était pas uniquement l'effet de la voiture. Il y avait à présent comme une petite braise qui me réchauffait dans les profondeurs : je n'avais plus honte du père qui m'avait abandonné. Je sentais qu'il n'était pas un banal frimeur, satisfait de sa lâcheté, puisque ma mère n'avait pas pu renoncer à l'aimer.

Cet absurde amour changeait tout !

Chaque fois que nous étions seuls, ce qui n'arrivait pas souvent avec la tribu entassée dans l'appartement, ma mère retirait la bague à

la pierre de lune et la posait au creux de ma main, que je tenais ouverte. Elle ne disait rien. Moi non plus. Au moindre bruit, vite elle remettait la bague à son doigt et je filais.

J'avais onze ans quand ma mère a épousé Max, le concierge du centre sportif. Depuis qu'elle sortait avec Max, la bague avait disparu. Elle en portait une autre : un anneau en or avec des tas de brillants. J'allais bientôt être déménagé comme un meuble à qui on ne demande pas s'il a envie d'être soulevé du sol et traîné ailleurs. Qu'est-ce qui m'attendait sous le toit de Max ?

Quand le pauvre fourbi de ma mère et de moi a été pêché hors des trois cartons et rangé dans la nouvelle armoire, il n'est plus resté entre nous que la grande boîte à ouvrage en bois foncé. Ma mère en a sorti un œuf en métal décoré d'un lapin et d'une poule dans un pré fleuri, un de ces œufs qu'on ouvre en deux à Pâques, pour manger les bonbons multicolores à l'intérieur, puis qu'on referme si on veut le garder. Ma mère l'utilisait pour repriser les chaussettes. En riant, elle l'a secoué. Gling! Gling!

– Elle est là, mon fils! Elle est à toi! Mais ne la prends pas... Celle à qui tu la donneras... il faut la trouver... tu ne sais pas où ni comment... Tout ça reste caché, comme la bague à présent. L'œuf, on le touche plus. C'est la vie qui va le couvrir. Elle est pas gentille comme la petite poule et le petit lapin, la vie, mais c'est pas une raison pour la traiter de sorcière et l'envoyer au diable!

Ma mère a fourré l'œuf au fond de la boîte à ouvrage, sous un fouillis de bouts de tissus et elle m'a montré sa trouvaille : une balle en plastique jaune.

– Des accrocs y en aura toujours, mon fils, et flanquer les chaussettes trouées à la pouibelle... c'est pas une solution!

Ma mère était comme ça : une simplette qui avait l'art des sous-entendus inaccessibles aux endurcis dans l'intelligence ou la bêtise ou les deux.

Des années plus tard, quand la déchirure semblait plus grande que ma vie orpheline et souillée de sang, je me suis souvenu de la phrase. J'ai compris sa portée. J'ai commencé d'apprendre à repriser. C'est bien ce que je fais en progressant mot à mot et non sans mal vers la page noire, au centre de l'histoire, pour aller plus loin, là où les bien-aimées en moi retrouveront peut-être l'accord avec la disparition. À l'orée de l'adolescence, je n'imaginai pas voyager un jour immobile à une table. Je m'acharnais à réaliser le rêve de la voiture, hérité du père disparu. Je ne croyais qu'aux puissantes machines, aux conducteurs expérimentés, aux grandes voies de communication.

Au fond même de ce tourbillon l'intime douceur éveillée par ma mère m'a préservé du désespoir qui menaçait toujours, tant le but fuyait devant moi. Je n'étais pas moins exposé à la lassitude et la violence qu'un autre gamin de la banlieue. À présent Max voulait ma mère rien que pour lui et ne pouvait pas me voir en peinture. Moi j'étais jaloux et c'est à peine si je lui grimaçais un grognement qui pouvait passer pour un bonjour au petit-déjeuner. Il ne manquait pas une occasion de me traiter de minus parce que le sport, sa grande affaire, n'était pas mon truc. En plus, j'allais avoir une petite sœur qui braillerait plus fort que la télé quand je devrais batailler avec les verbes, les problèmes, les rois de France, mon pays qui me regardait de haut. Mais dans l'obscurité de son œuf la bague à la pierre de lune me guidait. J'osais foncer en plein dans les murs, sans savoir où était le passage. Je ne voulais pas suer l'ennui ou la rage en tournant en rond entre les façades en béton, fatiguées d'être encore debout avec leurs stores décolorés, dont plusieurs restaient coincés de travers, comme si les déglinguaient la contagion des souffrances et humiliations accumulées à l'intérieur.

Non! je n'acceptais pas d'appartenir à ce monde en perpétuelle agonie.

Mon regard, un certain jour...
Avait cru mesurer sa réalité :
Un néant.

J'avais sept ans et demi quand ma mère m'a emmené à la Tour Eiffel. Avant ma métamorphose, j'étais si infernal que personne, même pas mon tonton le plus musclé, ne s'était risqué à m'embarquer dans le métro pour aller voir Paris. La ville de Paris était donc restée pour moi un monde aussi lointain et inaccessible que les Antilles. Le découvrir du haut de la Tour Eiffel n'avait pas effacé ce sentiment d'étrangeté, au contraire : il était devenu atrocement douloureux.

Une fois passé l'émerveillement de la surprise et le vertige de balayer du regard l'immensité de la ville et les fourmis qui vaquaient à leurs petites affaires dans les boulevards rétrécis à la mesure de rubans se croisant comme sur un paquet au contenu mystérieux, j'avais interrogé ma mère :

– *C'est où chez nous ?*

– *Là-bas, peut-être, mais c'est trop loin, on nous voit pas...*

– *Et c'est quoi, ces grandes maisons, dans un jardin ?*

– *Je sais pas.*

À chaque question posée, c'était la même réponse. Ma mère ne savait rien. Elle n'avait rien vu. Elle était aussi désemparée qu'une petite fille perdue, laissée toute seule dans la formidable étendue de cette ville qui n'avait rien de commun avec son existence de banlieusarde voyageant sous la terre. Elle ne reconnaissait en surface, non sans peine, que l'Arc-de-Triomphe et les Champs-Élysées, où mon père lui avait tourné la tête un samedi soir, à l'entrée d'un cinéma où passait un film américain.

– *L'année prochaine, à ton anniversaire, mon fils, je t'y emmènerai, sur les Champs-Élysées, promis !*

Sur la Tour Eiffel, mon néant m'avait sauté à la figure : je n'étais rien, ma maison n'apparaissait nulle part, ma mère ignorait tout.

Réaction : il fallait tenter l'impossible pour devenir visible, savoir se repérer dans la grande ville et diriger sa vie là où les fourmis

fourmillaient à l'aise, en bon ordre, et pénétraient à l'intérieur des immeubles qui avaient le droit d'être admirés de tout en haut.

Progrès fulgurants à l'école.

Il ne s'agissait plus seulement de fixer du regard la voiture à venir. Désormais, j'avais une mission : sortir du néant. Cette mission exigeait de meilleurs résultats scolaires. Je lui obéissais. Quelques mois plus tard, le bulletin d'Adam Lefort en mission pour lutter contre son néant n'avait plus aucune note soulignée en rouge. Dans l'espace réservé aux commentaires de la maîtresse à lunettes, les points d'exclamation avaient tourné comme le vent sur l'océan, non plus furieux mais revigorant. On lisait, sidéré par la vitesse du changement : *Tu vois que tu peux y arriver! Bravo! Accroche-toi!*

Suite à ce miracle, qui pensait une des plaies de la tribu, jamais en sécurité dans les parages des livres et des cahiers, deux tontons, la tantine Séraphine, la tantine Léonie et la fille de la tantine Marion, Lisette, une cousine elle aussi sans père, un peu plus grande que moi, encadraient ma mère, le samedi soir après mon huitième anniversaire, pour m'emmener sur les Champs-Élysées. Quel honneur! Quant à la fête... Les tontons en costard avaient beau s'esclaffer, les dames dans leurs belles robes sourire de toutes leurs dents éblouissantes, la cousine me donner le bras comme si on marchait derrière une mariée à la traîne de lumière : les invités au mariage, c'était pas nous!

Trente-cinq ans plus tard, seul dans ma chambre aux trois fenêtres, dans le silence de la montagne enneigée où la lune pleine argente les sommets et les rend étranges dans la nuit comme la présence des morts autour de moi, je revis l'épreuve aussi naïvement que le gamin avec sa tribu.

On avait acheté des crêpes à la sortie du métro et on avait les doigts qui collaient. On n'osait pas les sucer comme des mal élevés et les mouchoirs en papier empiraient le problème. Après avoir monté et descendu l'avenue deux fois sur les deux côtés, on a voulu

s'installer à une terrasse, mais comment se caser tous ensemble, avec la foule qui se prélassait dans les cafés? Il a fallu se séparer en deux. Ça s'est pas fait facilement. La tantine Séraphine voulait au moins un tonton à sa table, comme si elle était menacée par des malveillants. Ma mère, déjà assise, a dû se déplacer à l'autre table et bousculer des gens. Les tontons avaient commencé une discussion entre hommes. Ils n'étaient pas contents de ce caprice de bonne femme mais n'osaient pas envoyer promener la tantine. On n'était pas à l'aise, aucun de nous. Une fois placés, on est restés muets. On savait pas quoi se dire. On a essayé de sortir quelques phrases, pour pas paraître idiots comme des mannequins en vitrine, mais ça résonnait bizarrement. On aurait dit des canards qui s'efforçaient de ressembler à des cygnes. Ma cousine s'est mise à chantonner comme si elle rêvassait avec la chanson sucrée qui passait dans les haut-parleurs. La honte! Heureusement que la tantine Léonie lui a fait les gros yeux. J'avais l'impression que tout le monde rigolait en douce. Quand le garçon est venu, on avait pas encore bien décidé ce qu'on voulait. Il est reparti sans la commande et il a mis un temps fou pour revenir. Pour qui il nous prenait, celui-là? Tonton Marcelin, le plus bagarreur de la tribu, a failli se vexer. Tantine Séraphine lui a piqué le mollet avec son talon aiguille pour lui changer les idées. Il a tiré la gueule et quand enfin on a pu commander il a voulu trois bières rien que pour lui. On n'était pas tranquilles : on se demandait ce qui allait arriver quand il faudrait raccrocher le garçon pour l'addition. On a pu se détendre un peu quand on a tous eu notre boisson, mais le répit a pas duré. Ma cousine a reçu un coup sur la main parce qu'elle avait fait un vilain bruit avec sa paille. La paille est tombée par terre et on lui a interdit de la ramasser. Elle s'est mise à pleurnicher : elle voulait qu'on dérange le garçon pour demander une nouvelle paille. La tantine Léonie s'est énervée plus fort. Ma cousine commençait carrément à sangloter. Quel gâchis! De quoi on avait l'air?

Moi aussi j'avais envie de pleurer, mais je le montrais pas. Pour rien au monde j'aurais laissé voir la vérité que je découvrais sur les Champs-Élysées : on était des *assombris* qui savaient pas y faire chez les *lumineux*.

C'était pas une question de couleur de peau, ou pas seulement. Ça allait chercher plus profond et le vertige ne me lâchait plus.

Au début, face au défilé des visages excités et des voitures dont les carrosseries reflétaient les joyeuses pulsations des néons, j'avais eu les yeux papillotants, moi aussi. J'avais eu l'air heureux. J'avais paru marcher à l'unisson du grand divertissement du samedi soir dans la *Ville Lumière*, comme disait mon pépé quand il avait besoin de se justifier d'avoir quitté son île de Basse-Terre, occupée par la sombre histoire d'un volcan. À présent j'avais sommeil. Je me sentais comme une petite bête obscure, fatiguée par les brillants éclats de rires et l'explosion des couleurs électriques. Je me réjouissais de rentrer dans mon trou.

Dans le métro du retour, qui brinquebalait à toute vitesse, emmenant sa cargaison de figures assombries comme s'il n'était plus nécessaire sous la terre de porter le masque du lumineux samedi soir, je ne dormais pourtant pas plus que ma cousine. On avait tous les deux les yeux fermés. On faisait semblant de ne rien entendre. En réalité on écoutait de toutes nos fibres en alerte ce que chuchotaient, penchées tête contre tête pour parvenir à se comprendre en toute discrétion dans le bruit de ferraille du wagon lancé dans les tunnels, ma mère et les tantines. Leurs propos fébriles quoique assourdis concernaient les tontons qui nous avaient laissés tomber à l'entrée de la station.

Elles parlaient du quartier chaud où il se passait des trucs à faire froid dans le dos et où le cœur de Marion avait coulé à pic. Il s'en racontait d'assez crues, à la télé, pour que le faux endormi comprenne que la tantine Marion était vissée au trottoir. C'était pas du cinéma, dans son cas !

Voilà pourquoi elle se tenait au large du pépé, chef de la tribu où il faisait passer les prétentions de l'amour-propre avant les générosités de l'affection, tandis que la mémé pleurnichait dans son coin. Ce que j'avais pressenti et pas cherché à savoir s'expliquait. La tante Léonie, tout bas :

– Probable que ces deux lâcheurs, toujours prêts à rouler des mécaniques et qui ont pas assez de cœur au ventre pour faire venir leur sœur à la maison, même à Noël, vont boire un verre avec elle et ses copines.

Ma mère, tout bas aussi :

– Tu parles d'une bonne action! À nous de veiller sur les gosses et avec les survoltés qui rôdent à cette heure dans la cité, on peut compter que sur le Bon Dieu... Merci Messieurs! Faudrait se féliciter en plus de pas être bouclées à l'intérieur par un clan ou l'autre d'obsédés de la barbe et de la bragquette!

Assise de travers et pliée en deux de l'autre côté du couloir, la tantine Séraphine, plus bas encore :

– Y a pas à s'étonner si la pauvre sœur en rajoute sur le nid de miteux dont elle est sortie en tortillant du cul pour faire cracher leur fric aux mariolles, noirs ou blancs, qui prétendent profiter à fond de cette putain de vie!

Sous le choc de *cette putain de vie*, je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir les yeux et j'ai reçu deux balles en pleine figure : c'était le regard de Lisette, assise en face de moi à côté de la vitre. Elle ne faisait plus semblant de dormir, elle non plus. Est-ce que j'allais baisser la tête pour échapper aux deux pistolets décidés à venger l'univers féminin malmené par les fiers barbus ou les dégonflés?

Humilié en ma qualité de demi-représentant de l'univers masculin, j'ai dégainé ma langue et avec ce clownesque fusil d'assaut, braqué sur ma cousine au comble de la haine, j'ai mis à mort toutes les filles. Bon débarras!

Seulement le moqueur avait beau crâner face à la bouche serrée par une grimace de dégoût qui liquidait tous les garçons, il venait de trébucher dans l'abîme entre les deux univers, coincés ensemble dans l'assourdissant vacarme du voyage en sous-sol.

J'avais piteusement rentré mon tentacule. Ébranlé par l'hostilité de Lisette, seule dans sa coquille noire avec sa souffrance de fille

sans père et quasiment sans mère, j'avais du mal à me raccrocher aux promesses du troisième univers : celui de la surface heureuse, où les lumineux prenaient leur voiture ou un taxi pour rentrer dormir dans leurs brillants appartements et n'avaient pas besoin de descendre en terre avant la mort, pour affronter dans un bruit d'enfer les obscurs engrenages de *cette putain de vie!*

Après l'emménagement chez le concierge du centre sportif, la séparation des sexes est devenue plus fatale encore. Rien que des garçons pour se démener à l'intérieur des terrains grillagés. Rien que des hommes pour les encadrer, à coups de sifflet. Rien que des jeux de muscles, des vociférations. S'endurcir pour gagner, c'est le but. Les filles? Elles papotent et pouffent entre elles dans un coin du préau et dans la rue se contorsionnent comme des miss-univers devant les vitrines. Oh! Miroir, grand miroir, dis-moi si tu m'aimes... Plaire pour réussir, c'est le but.

Mon but à moi : ruser pour m'en sortir.

Puissance et séduction, je ne leur crache pas dessus...
Au contraire! Je les veux ensemble!
Je ne vois pas d'autre moyen pour me tirer d'une vie...
Où il faut faire semblant d'être libre...
Dans les espaces aux normes entre de hauts treillis...
Ou dans les petites chambres à grand miroir.
Je suis comme tous les indignés, filles ou garçons...
Qui n'ont pas seulement les seins ou les biceps qui poussent...
Mais le cœur qui gonfle à craquer.
Je ne veux pas d'un monde sans ailes ni d'une lumière...
Qui met l'envol en cage ou lui tire dessus.
Ma passion, c'est le mouvement, le vrai, celui du vent d'orage...
Auquel rien ne résiste et qui se dérobe.
Ailleurs! Ailleurs! J'irai ailleurs! Je serai un maître de la route.
Je n'aurai aucun maître à part moi.
À mon tour j'inventerai la route, la vitesse...

L'inconnu grand ouvert!

Oui, mais comment partir ?
Ce qu'il me faut, c'est du fric.
Sans fric pas de voiture, pas de route, pas de maître en moi.

Quelle magie fera jaillir le fric ?

Dans le flamboiement de mon rêve à quatre roues, je comprenais sans mal que pour les assombris des banlieues, même sérieux à l'école, même doués pour le sport, même plus chanceux que leurs copains sans emploi, la voie de l'honnête salaire menait au mieux à une deux chevaux ou une vieille caisse ou une moto trafiquée pour dissimuler sa peine à grimper la plus humble pente. Mais j'avais trop vu de ratages pour ne pas réaliser aussi que les petits caïds et les furieuses poupées qui se lançaient à l'attaque d'un fuyant succès en sautant par dessus les murs étaient entraînés à prendre des risques de plus en plus méchants et finissaient par se casser la figure, ou alors se changeaient en froids zombis, prêts à tuer père et mère pour faire leur cirque chez les lumineux.

Il me fallait donc inventer une autre manière de m'en tirer...
Ni impeccablement honnête, ni visiblement malhonnête.
C'est ainsi que je suis devenu un as de la débrouillardise.
Je mentais avec un aplomb de jeune loup de la finance...
Et un bagout de gigolo.
Je savais gagner trois sous quand on m'en promettait deux...
Et tirer du fric d'une babiole qui ne valait rien.
J'aurais vendu des nuages, si j'avais pu les attraper.
Je n'y arrivais pas :
Le culot rentablement poétique manquait à mon génie.

Je ne crois pas être né avec la bosse du commerce...

Mais je suis sûr que je l'ai développée pour échapper...
Au seul choix qui semblait m'être offert :
La docilité bétonnée... Ou la violence.

J'avais horreur des armes à feu. Une tache de sang, nettoyée dès le lendemain, ne s'effacerait jamais du trottoir, à cent mètres de l'école. Mon copain Miloud avait été tué parce qu'il s'était trouvé dans la trajectoire des balles échangées entre deux excités du trafic de coke et quatre policiers en chasse. Le mari de Séraphine restait à l'ombre pour récidive de casse dans les quartiers chic. Les autres tontons? Celui qui avait émerveillé la famille par ses prouesses de footballeur junior avait disparu à la fin d'un match, à Toulon, où il avait fait rater le but du siècle à son équipe. S'il était encore de ce monde il n'avait même plus le courage d'envoyer une carte postale. Un autre surveillait les clients à la sortie d'une librairie. Il n'ouvrait jamais un livre. Quant au tonton Marcelin, toujours sur le point de cogner pour un mot de travers, il se prenait pour le vengeur de la négritude outragée. Sa mission faisait plus peur aux siens qu'aux blancs-becs de la cité qui s'amusaient à le prendre pour cible et déguerpier avant le carnage.

Les tantines? Silence de mort autour de la tantine Marion. Tableau plus réjouissant, peut-être, du côté de l'aînée, Eugénie tout court, parce qu'on n'avait plus le droit de l'appeler tantine, ça faisait prolos colorés, ça la mettait en rogne derrière son sourire immuable. Avec Eugénie le parfum du grand monde nous rendait visite en coup de vent, une fois l'an. Elle avait épousé un avocat, maire d'une petite ville prospère. Ce Monsieur aux idées d'avant-garde, qui ne manquait pas de se montrer aussi souvent que possible à Paris, ne mettait jamais les pieds dans notre coin. Leurs deux enfants, toujours habillés de neuf, étaient si peu foncés, si bien élevés, si différents de nous autres qu'on ne les voyait grandir qu'en photo. Celle qui nous aimait encore, même si elle travaillait chez les riches et s'était mise à parler comme une maîtresse d'école, sans jamais un gros mot, c'était la tantine Léonie. Elle débarquait trois semaines chaque année depuis qu'elle était partie en Angleterre, dans la famille d'un diplomate français qui l'employait comme bonne à tout faire. Quand elle passait ses vacances dans la tribu en février, saison du ski ou des croisières pour les maîtres, on apprenait chaque fois de nouveaux détails sur les somptueuses réceptions où elle servait en robe noire et tablier blanc à festons.

Les vieux étaient contents de cette fille-là, en sécurité chez des gens bien et fidèle à ses parents, à qui elle envoyait des sous, régulièrement. Quand elle repartait chez les Anglais, comme disait la tribu, le pépé grommelait entre ses gencives enflammées où le dentier ne tenait plus :

– *Dommage qu'elle soit jolie fille. Faudrait pas qu'elle ait l'idée de se marier. Elle perdrait son emploi. On pourrait faire une croix sur les mandats.*

Et la mémé, inclinant sa tête noire à la perruque synthétique, de soupirer :

– *Rien n'est parfait.*

Moi j'étais le petit dernier de cette tribu à la dérive, où les résignés et les rageurs se méfiaient tous de ma mère, pas assez docile ou pas assez agressive, selon le point de vue.

Comment diable est-ce que j'allais pouvoir progresser en direction de la voiture neuve lancée à grande vitesse à l'assaut de la liberté?

J'ai passé le plus clair de mon temps, après la classe, à fureter partout, l'œil aux aguets. J'étais devenu une centrale des objets trouvés, jamais rendus, où les clients en tous genres rencontraient à coup sûr leur petit bonheur. Je chassais aussi sur le terrain d'un ferrailleur, parmi les voitures destinées à être aplaties le lendemain sous la presse et déjà désossées de leurs pièces réutilisables. Je dénichais toujours quelque chose. Je sortais mes outils et cric et crac, ça y était! J'allais monnayer ma trouvaille chez un brocanteur spécialisé. S'il n'avait pas envie de me refiler trois sous, j'avais droit à une revue à peine défraîchie, où les bolides vrombissaient sur papier glacé. Je l'étudiais à fond puis la revendais. J'y gagnais. Avec mon butin, je faisais banquier. Si un copain, momentanément, n'avait pas de quoi se payer ci ou ça de merveilleux à ses yeux, je le dépannais, avec intérêt, bien entendu. Pour différencier les flambeurs des réglos, pas de problème : j'avais l'instinct.

Tout me réussissait. Au cimetière de voitures, j'ai même une fois exhumé des billets verts enfoncés dans la banquette pourrie d'un taxi à genoux sur les essieux, en attente de sa course la plus fracassante. Des dollars!

J'avais tout juste seize ans. J'ai filé en métro jusqu'aux Halles et après avoir traîné deux bonnes heures dans le quartier, le cou en sueur, le cœur battant comme un tambour de guerre, j'ai montré mes dollars à une blonde aguicheuse, que j'espérais embobiner à bon marché. Elle m'a ri au nez :

– Il en faut plus que ça, gamin, pour être un homme! Va vite casser ta tirelire et alors on verra à te faire voir l'Amérique!

Ce que je voyais, c'est qu'être un homme aux yeux de cette délurée plus roublarde que le roublard ne me plaisait pas tant que ça. Mais la femme qui ne s'intéresserait ni aux dollars ni à la tirelire et apprécierait la pauvre bague de ma mère, avec sa pierre de lune pas plus limpide que mon père et moi, je n'étais pas près de la croiser. Du tellurique tremblement d'amour, je ne savais rien. Des sentiments amoureux et du sexe, déjà beaucoup.

Ça faisait un bout de temps que j'étais inquiet par cet espèce de poisson qui se démenait entre mes jambes et m'empêchait de dormir ou de réfléchir avec tout le calme nécessaire à de profitables entreprises. Un poisson rouge! Car il ne supportait pas la grisaille et allumait un feu à l'envers du bon sens. Tout ce qu'il voulait, ce gêneur tout feu tout flamme, c'était de l'eau, des vagues, du frémissement de rivière, des obscurités liquides... précisément l'élément sur lequel ne se bâtissent pas les routes et ne klaxonnerait jamais la voiture flambant neuve et superbement rouge dont j'étais obsédé.

Avec Madeleine aux yeux verts, qui semblait couler dans mes bras quand on dansait un dernier slow le samedi soir puis qu'on filait vers les coins les plus sombres et la multiplication des caresses, le poisson rouge exultait et paniquait à la fois, comme dans un aquarium qui à

chaque instant menaçait de se briser. Tout à coup une ombre s'approchait ou la tournoyante lumière d'une voiture de police. L'or en fusion se transformait en plomb. Le poisson s'éteignait. La sirène avait froid. On se séparait.

Mes dollars n'ayant pas suffi pour acheter du sexe en chambre et la brunette aux beaux yeux m'ayant plaqué pour un plus vieux, avec appartement, je n'avais pas réussi à esquiver le blues du poisson rouge. Insoumis restait mon mystérieux chercheur de grottes sous les vagues. Grâce à lui et malgré moi je me découvrais plus homme que prévu : un réfractaire à la froide ambition.

Aïe! Qu'est-ce que je fais de mon avenir côté commerce, fric à la pelle et puissante voiture? Je ne vais pas me laisser détourner de ma propre voie par une bestiole pas toujours gentiment assoupie dans le pantalon! Lui interdire l'aventure? Et puis quoi encore? Le couvent?

C'est alors que je trouve dans ma tête un moyen de faire voyager ensemble poisson rouge et voiture rouge dans une excitation qui frise le rouge de l'explosion mais où je ne risque rien : ni passion, ni fiasco, ni tragédie, ni joie. Toutes les nuits une orgie de sexe passe en film dans ma tête et en même temps je m'imagine au volant de la plus fabuleuse voiture, grand sport et grand confort, à laquelle aucune fille ne résiste. Le poisson rouge, je l'ai bien en main et tout seul dans mon lit étroit je ne sors pas de l'autoroute qui tourne en rond, fantasmatiquement. Dans le rétroviseur j'ai le spectacle de la banquette arrière et il faut voir les belles y onduler comme des vipères lubriques! Elles s'en donnent! Elles se plient à tout et pour pas un sou! Quant à mon double en priapique action : quel chef! Quel dieu!

Un pauvre diable, quoi.

Dans sa voiture fictive le manipulateur du poisson rouge ne sait pas encore à quel point il a mal. Il s'arrange pour prendre du plaisir et ne sent plus l'effrayante absence de la volupté vraie.

Heureusement que cet inventeur, devenu maître d'une route indubitablement élargie, d'une tirelire en croissante prospérité, de jouissances réellement spectaculaires et d'une claire appréciation du possible, a fini dans le mur.

Un jour il a croisé sa peur et sa misère, sa soif d'amour, son peu d'amour, son abyssale destruction de l'amour. Ne comptez plus sur lui pour faire tourner le projecteur dans le cinéma de la puissance. Il n'a plus la tête à ça.

En vérité, je n'ai plus de tête du tout. Quant au cœur, il s'est noyé. On entend son tam-tam obscur dans la nuit sans fond.

Mort le poisson rouge ?

Plus mystérieux
que jamais il renaît
incandescent

dans la grotte mystérieuse
éternellement bleue
par instant

C'est en elle que j'écris ces mots qui m'échappent. Alors une tête revient sur mes épaules et je peux la relever.

Je n'ai plus peur de ne pas être à la hauteur et je ne domine rien.

L'esprit d'enfance a frappé à la fenêtre. C'est comme si tremblait la dernière étoile du vieux monde et la première, peut-être, du recommencement.

Je vois qu'il ne neige presque plus. Avant que je me sois assis à ma table pour tenter de reprendre vie avec Myriam et Stella, les deux bien-aimées, c'était comme si un mur entre ciel et terre n'en finissait

pas d'être blanchi et reblanchi. Mais le vent s'est levé. Les flocons moins nombreux, légers, ont l'air de s'amuser à peindre des pétales en plein hiver. Ils ne dissimulent plus le paysage, qui reprend de la profondeur. La vallée en bas sort du flou, avant les montagnes. Le soleil n'est pas loin. Au bord du toit la longue épée d'un glaçon se détache et tombe. Elle n'est plus qu'un creux dans la neige. Le temps du dégel n'est pourtant pas venu... Pas encore... Bizarre...

J'entends des pas de velours au-dessus de moi...

Ah! Je comprends tout!

Par un saut périlleux le chat noir de Lucienne...

A fait dégringoler la brillante épée.

Je vois, sortant du chalet d'en dessous, les traces des pelotes claires. Car elles sont claires, je le sais, moi *le Noir*, tout seul de ma couleur dans ce village où la blancheur s'impose : il m'arrive de bercer dans mes bras et caresser tendrement, d'une main plus claire dessous que dessus, mon ronronnant petit frère à la grande audace. Il a pris un sacré risque en s'envolant vers les hauteurs!

Je vois l'endroit où l'acrobate s'est élançé sur une barrière en bois, puis de là d'un seul bond jusqu'à la lucarne sous le toit, fermée, défendue par la glaçante épée. La distance est effrayante, même pour un champion de son espèce. Il aurait pu rater l'appui, devant la lucarne, et en retombant ne pas éviter un des pieux pointus de la barrière. Mais non! La chance aide les audacieux, comme ne manquera pas de le rappeler la vieille Lucienne quand je lui raconterai la prouesse de son compagnon. Fière de la bête hardie mais vaguement scandalisée par le grand saut sans profit, je l'entends d'avance ajouter :

– *Oh! Ce polisson n'en est pas à sa première virée dans ton grenier! Ni provisions, ni souris, ni excitante miauleuse, rien à chercher là-haut... On se demande bien ce qui l'attire!*

L'audacieux, ayant presque atteint le sommet...

De la maison libérée de la transparente épée...

Rejoint l'unique ouverture :
Une fissure,
À gauche de la lucarne.

Il s'est glissé sans hâte à l'intérieur, hors de vue, perdu dans le silence d'une découverte obscure, insaisissable même pour le rêveur en éveil dans la chambre aux trois fenêtres plein sud.

À cette audace du chat noir de Lucienne, audace fatale au glaçon qui gouttait comme un long nez contrarié quand une douceur folâtrait dans l'air hivernal, à cette audace librement instinctive, dont la récompense est un royaume et sombre et vide, à cette souveraine audace mon ancienne tête n'aurait pas accordé l'ombre d'une dignité.

La nouvelle tête
en est illuminée
et rayonne
d'infinis délices

Du coup je pense à mon feu! Vite, les amis, rajoutons deux bûches. Tiens, il est passé midi et les chocards ne m'ont pas averti... Vrai qu'ils ne viennent jamais quand il neige ou que le brouillard efface tout. Bon, qu'est-ce qu'on va se faire à manger? Il reste une escalope à griller. Avec une fine tranche de lard et une branche de romarin, ça sera fameux. Les pommes de terre, le plus simplement du monde, on les mangera en robe des champs, avec un peu de beurre. Pensons à mettre une feuille de laurier dans l'eau de cuisson. Après ça une belle salade verte. Pour le dessert une poire et quelques noix. Un peu de fromage si on a encore faim, on verra. Pain de seigle. Vin rouge. On va déjà boire un verre, pour commencer.

À la santé du chat noir et du glaçon tombé!

P R I N T E M P S

Figurez-vous que j'ai reçu un titre dont je ne suis pas fier : celui de collaborateur d'une société nouvellement créée par le manager. Collabo, quoi! Collabo de la frénésie puissante! Comme on sait, le boss ne manque jamais d'idées pour assurer le progrès des affaires et l'importance de sa personne. Pour moi, c'est toujours le même boulot d'intendance, mais aux opulents attirés par le mirage de la simplicité se sont ajoutés de nouveaux clients : les amateurs d'absolue discrétion. Il a fallu aménager l'une des luxueuses ex-granges en salle de réunion pour ces Messieurs Dames des hautes sphères, aux secrets tellement secrets qu'ils ne peuvent en parler que loin des villes où tout finit toujours par se savoir. Le vieux village isolé, à l'abri des fureteurs et des indignés, est l'endroit rêvé pour des sommets ultra-secrets. Le patron ne pouvait manquer d'exploiter à fond ce goût des hauts stratèges pour la dissimulation. Le nom qu'il a trouvé pour vendre sa cryptomarchandise fait froid dans le dos et rigoler pour se réchauffer : *Glaciers du Silence*. Prétendue raison d'être de la société : organiser des retraites spirituelles pour décideurs. Parfait mobile. Idéale couverture. Secret garanti.

Le collaborateur des *Glaciers du Silence* doit veiller à l'accueil des grands personnages venus planifier il ne sait quelles conquêtes à l'insu d'il ne sait quelles troupes engagées dans il ne sait pas quoi. Unique certitude : un croissant malaise. Je me demande bien ce qui peut se tramer à coup de secrets auxquels je participe à mon corps défendant, sans rien entendre, sans pouvoir dire un mot. Collabo d'un occupant qui opère dans le ni vu ni connu : belle promotion!

Que faire? Si je veux échapper aux *Glaciers du Silence*, où le meilleur de moi-même n'a pas sa place, je repars vers le bruit, la confusion, les incessantes batailles de la ville en bas, où je n'aurai pas ma place non plus. Car j'ai besoin de répit pour rejoindre Myriam et

Stella, dont la présence insaisissable fait parler le paysage dehors, dans ses métamorphoses qui s'accordent au profond désir dont je suis agrandi mais sans place nulle part, durablement.

Sur les hauteurs ou dans la plaine...

L'amour est un déplacé.

Jamais bien installé ni bien vu.

L'angle mort est son destin.

Il ne se cache pas :

Il demeure dans l'ombre.

C'est ça que je dois assumer.

Me revoilà donc dans ma grotte aux trois fenêtres. Je suis libre pour une semaine au moins. Tout va bien. J'ai bu mon café. J'ai lavé ma tasse et ma soucoupe. J'ai aéré à fond, secoué mon duvet, refait mon lit. Ma table est prête. J'ai tout débarrassé autour de l'ordinateur sorti de l'étui où il a si longtemps dormi. La petite lumière au bout du fil est allumée. J'ai ouvert le dossier et dévidé mon texte jusqu'à la page non écrite, lumineuse, en attente. La main n'a plus qu'à courir sur le clavier. C'est comme si tous les prodiges de l'invention humaine étaient mis au service des mots qui vont donner forme à mon histoire, tandis que le génie du feu craque et ronfle, invisible dans le grand fourneau de pierre, et que le génie de la pluie frappe la mesure contre les vitres.

Mais où est passé mon génie à moi? À l'instant où je vais entreprendre mon récit, les mots ont disparu. Ils ne sont pas sur le chantier. Leur absence se moque du patron. Il n'y a plus personne pour bâtir le ciel et la terre et le jour et la nuit. Au commencement, il y a seulement la nuit, parce qu'on est seul. On est jeté dans le vertige d'avant les mots. Alors, abandonné de tous devant la machine dont la petite lumière verte a continué de signaler le passage du courant et l'éclairage possible de l'écran, on va immobile et puis en titubant, on va comme au sortir de l'amnésie...

On va vers la lueur inconnue au centre de la nuit.

Et dire qu'Adam Lefort, pendant tant d'années, a possédé un si puissant talent pour éblouir le client avec sa mitraille à beaux discours! Même tiraillé entre ses pulsions mystérieuses et son réalisme à l'affût du profit, il était à des années lumière de pouvoir imaginer l'obscur gestation qui en ce moment m'alourdit, me coupe le souffle et laissera peut-être entendre, dans la parole en travail...

La nuit

Le cri

La vie

Plus les années ont passé, plus la banalité des mots d'ordre ressassés par l'école m'ont pesé. Mes activités de fouineur et vendeur de n'importe quoi à n'importe qui étaient tellement plus réelles et excitantes! À force de sécher les cours, j'ai été flanqué hors de l'établissement. Hauts cris de la tribu, ricanements de Max, soupirs de ma mère. Elle a mauvaise mine. Quand on lui parle de médecin, elle regarde dans le vague ou s'indigne comme une petite fille qui ne veut pas être emmenée là où rôdent les cruelles histoires. Moi je ne m'en fais pas : je ne pense qu'à moi.

– Faut pas avoir peur, ma petite Maman, ma vie va bien rouler... L'année prochaine, je saurai conduire... Je t'emmènerai voir le bleu de la mer!

La promesse n'est pas folle. Depuis un moment, je remplace le gardien d'un parking en surface pendant qu'il va jouer au billard et boire des verres. Pour ma peine il m'apprend à conduire sa vieille Peugeot. Une fois le permis en poche et grâce à ma réputation de virtuose du boniment, je suis engagé à l'essai comme vendeur de voitures dans un marché de l'occasion. Là je dispose d'une voiture mais suis occupé à faire mes preuves. J'ai l'esprit survolté par l'obligation de réussir. Je ne pense plus du tout à ma promesse. Ma mère n'en parle pas. Je la vois d'ailleurs de moins en moins. Ça décolle tellement fort pour moi que je me retrouve, deux ans plus tard, derrière les vitrines d'une halle d'exposition rutilante, en plein

Paris, où les jeunes ou vieux mâles et les élégantes à l'impérieuse allure viennent admirer les vieilles stars de l'industrie automobile américaine, remises à neuf pour attirer les amateurs de luxe original. C'est là que je déploie dans toute leur ampleur mes talents commerciaux. Car sans mentir, je vendrais une belle américaine brillant de tous ses chromes à un Français pincé! Ça n'est pas de la rigolade, parole d'honneur! Il faudrait m'avoir vu en pleine représentation! Je maîtrise comme pas un la vérité presque vraie, qui fait tomber les filles et jaillir la carte bancaire des acheteurs. Pourquoi est-ce que j'aurais besoin de mentir, alors que je suis immergé corps et âme dans la magie de la voiture? Je file d'instinct vers les monts et merveilles désirés par le client. La chaleur n'est pas feinte, avec laquelle je l'encourage à faire des folies. Je manipule comme un diable inspiré les touches de l'instrument qui le charme au son de sa propre musique, habilement interprétée au profit du commerce. Un vrai menteur ne pourrait jamais se montrer aussi persuasif que moi, qui parle en charlatan sincère!

De la boîte à outils je suis champion aussi. Je loue une chambre dans un pavillon situé juste au-delà du périphérique, chez des vieux. Pour paiement je m'occupe des réparations : plomberie, électricité, menuiserie, je me débrouille pour tout. Maintenant j'ai une voiture à moi, bien entendu, mais d'occasion. À la mer, j'y vais de temps en temps, avec une fille ou l'autre. Il faut attendre plusieurs années encore pour que se matérialise la voiture rouge, flambant neuve.

Enfin, la voilà! Elle sort comme une divinité du crâne qui l'a tant rêvée, pour me sacrer maître de la réalité : une Alfa Romeo, achetée à crédit. Car on fait crédit à Adam Lefort, qui a ouvert un compte à la BNP, où un conseiller financier gère son embryon de fortune.

Le jour où je me lance dans mon Alfa Romeo rouge sur l'autoroute du sud, je suis tout seul. Je n'ai pas pu emmener ma mère jusqu'au scintillement bleu. La mort l'a précipitée au fond de la nuit pour la libérer de la lourde pierre attachée à son cou devenu mince comme celui d'une cigogne noire, dont elle semblait avoir aussi les deux échasses, tant son corps avait fondu autour des os : cancer.

Les allers-retours à l'hôpital durent quatre ans. Je ne vais pas souvent lui rendre visite. Devant son pauvre lit, parfois coincé dans un couloir faute de place, j'ai peur, sans me l'avouer, comme si ma grandissante satisfaction de moi-même risquait d'être contaminée par une ombre et de dépérir incurablement. Ma mère a de plus en plus de mal à parler et se faire entendre.

– *Dès que tu sortiras de là, Maman, je t'emmènerai voir le bleu de la mer...*

Ma gentille lâcheté émet comme une fumée qui fait tousser. La toux est réelle et devient presque un rôle. Il faut appeler l'infirmière, qui ne vient pas. Je m'énerve. Finalement la toux se calme toute seule. *Tu as peut-être envie de dormir, Maman?* Elle bouge la tête pour dire, sans pouvoir prononcer un mot, avec un sourire plein d'amour et navré, pas difficile à interpréter :

Oui, j'ai envie de dormir, mon fils...

Va seulement... Suis ta route...

N'aie pas peur...

Après la cérémonie funèbre, Zoé, ma demi-sœur, qui doit avoir huit ou neuf ans et dont je ne me suis jamais soucié sauf pour l'envier d'avoir un père à la maison, me prend timidement par la main et m'emmène à l'écart.

– *J'ai quelque chose pour toi, de la part de Maman. Elle était devenue bien bizarre, vers la fin. Est-ce que je dois vraiment lui obéir? Ce qu'elle m'a demandé de te donner... quoi qu'il arrive... sans en parler à personne... Je n'y comprends rien... Ça a l'air d'une farce... J'espère que tu ne seras pas fâché...*

Elle me tend un sac en plastique assez grand pour dissimuler aux éventuels curieux son contenu. Je devine immédiatement ce qu'il est si important de ne pas laisser voir : je suis l'héritier de la boîte à ouvrage, dont personne à part moi n'a vu le trésor, dans l'œuf de Pâques à l'enfantin décor. À Zoé non plus je ne révèle pas l'existence de la bague à la pierre de lune qui lie mon père et ma mère et m'emporte plus loin que moi-même.

Les larmes, soudain, me suffoquent.
Comme un frère enfin...
Je serre contre mon cœur de noyé...
Ma petite sœur Zoé, qui sanglote.

La bague à la pierre de lune, je l'ai laissée pour toujours au doigt de Myriam. Elle a disparu dans le brasier qui accueille le corps des morts et le rend à la nuit. Elle est mon alliance invisible. La boîte à ouvrage, quant à elle, me suit partout. Elle ressemble à une boîte à outils, qui s'ouvre au centre et se déploie de part et d'autre, sauf qu'elle n'est pas en métal mais en bois. Je n'en reviens pas de l'avoir trimballée jusqu'au fin fond de la débâcle. Un matin, je me suis réveillé dans un fossé. J'ai la tête bourrée de brouillard. Je ne tiens pas debout. J'ai pris une cuite si désespérément ravageante la veille au soir que je ne me rappelle ni l'allure du bistrot, ni le nom du patelin, ni ce qui s'est passé quand j'ai titubé vers ma moto. J'ai dû repartir puisque je suis en rase campagne. Plus de moto. On m'a piqué ma moto, fauché mon sac, arraché mes dernières possessions. La boîte à ouvrage, cette encombrante connerie pour mémé, on l'a flanquée loin. Elle m'attend paisiblement sous un arbre.

Maintenant, à la montagne, elle est posée sur une commode à côté de mon lit. Je ne mets rien dedans. J'aime qu'elle soit vide. La boîte à ouvrage est une boîte pour le vide. Elle représente bien le travail en cours dans ma chambre, dont je ne peux parler à personne. Je raccommode une affreuse déchirure que la reprise ne doit pas effacer dans un subtil tissage de fils sombres mais rendre lumineuse. Un travail du genre plutôt féminin, ce qui me plaît bien, parce que le travail avec boîte à outils, du genre plutôt masculin, c'est ma pratique habituelle, qui n'a pas autant à m'apprendre. Par contre, cette vocation intime pose problème du côté de mes voisins. En hiver, on se tient au chaud, on reste des journées entières à la maison, rien de plus normal. Mais maintenant que le printemps est venu, c'est comme pour les marmottes, il faut se remettre en mouvement! S'activer! Produire! Eux-mêmes ont tous été occupés à retourner la terre et puis semer dans leur bout de jardin. Les femmes aussi, même Lucienne qui a les doigts tordus par l'arthrose.

– *Si tu veux, le Noir, je te prête un bout de terrain pas loin, tu le verras de tes fenêtres, tu pourras récolter des légumes au lieu de les acheter en bas, et puis ça te changera les idées quand t'as rien à faire pour le patron et tout son tralala...*

Je n'ai pas dit non. J'ai eu du plaisir à tourner la terre, à tracer des lignes, à choisir les graines, à planter. Ça me distrayait des belles valises à rouler et du va-et-vient des courses pour les clients des *Glaciers du Silence*. Mais depuis que les secrets palabreurs me fichent la paix, je ne fais plus rien au jardin. Les mauvaises herbes, on verra plus tard. Pour l'arrosage, on se fie aux averses. Les limaces, on n'y pense pas. Bref, les contraintes imposées par la future récolte me sont sorties de l'esprit. Quand je quitte ma chambre, c'est pour une longue promenade. Des yeux me suivent, on s'en doute, mais je disparaîs à la vue dès que j'ai pénétré dans la forêt qui embaume la résine et l'humus.

Je m'enfonce dans l'obscur sanctuaire où la lumière danse entre les sapins toujours un peu austères, à l'allure de mystérieux gardiens, et les mélèzes plus souples et clairs, dont les aiguilles se renouvellent et ne piquent pas. Un souffle remue doucement les branches et sa musique m'effleure.

Dans une tendre ébriété j'avance... j'avance encore, encore... en accord j'avance... éternel j'avance... encore, encore... en accord... D'un coup je m'éveille au bord du torrent qui bondit de roc en roc et chante à tue-tête. Je le remonte en sautant d'un côté puis de l'autre. Je vais jusqu'aux pâturages, au-delà des arbres, où fondent les dernières traces de neige, dans les creux. J'escalade un grand rocher déboulé des hauteurs et dont la base est solidement plantée dans la prairie, qui verdoie. Je ferme les yeux. Je suis comblé.

L'accord me tient debout

et les montagnes alentour
sont les gradins déserts
où la foule absente

entend le silence
éperdu
qui grandit

Alors je redescends, à la course, comme un imprudent, un gamin, un fou. Tout ragaillardé, je reviens m'asseoir à ma table. Hélas, la réprobation des montagnards est de jour en jour plus perceptible. Je conforte leurs préjugés sur les Noirs : des mâles toujours prêts à s'alanguir sous les palmiers en laissant les femmes s'éreinter. À quoi est-ce que je peux bien rêvasser, comme une embrumée d'amour, dans la forêt où il n'y a encore ni champignons à sécher ou mettre au vinaigre, ni baies à surgeler pour les tartes en hiver? Mes voisins sont intrigués et rechignent, comme tout le monde, à accepter le manque d'explication. Qu'est-ce que je pourrais leur dire? Moi aussi je suis dépassé.

Dernièrement le ramoneur est venu vérifier le fourneau, les tuyaux, la cheminée. Après le ramonage il lui a fallu établir sa facture. Tout noir il se tenait plié, stylo en main, prêt à griffonner en prenant appui sur un genou, par crainte de déposer sur une chaise une trace de suie. En plaisantant sur notre sort de pas blancs du tout, je l'ai amené vers le meilleur endroit où écrire à l'aise, debout, en posant son carnet aux feuilles détachables à la bonne hauteur : la commode. Ce jour-là tout le village a entendu parler de la boîte à ouvrage! À quelques sarcasmes assez crus sur les ouvriers étrangers qui ont des outils bizarres, j'ai deviné la perplexité générale et les murmures coincés ou ricanants... Est-ce que *le Noir*, tout seul chez lui, ne passerait pas son temps à broder en cachette, n'osant pas avouer ses goûts de pas fait comme nous? Ces pipelets des Alpes finiront bien par découvrir que la boîte à ouvrage est vide... Ça promet!

Mais revenons à l'Alfa Romeo rouge et à son voyage inaugural. *Je t'emmènerai voir le bleu de la mer...* Je n'étais toujours pas guéri de ma promesse non tenue, cinq ans après la mort de ma mère. Sur la Côte d'Azur m'a poursuivi sa fugitive échappée au bord de la mer grise sous la pluie... Tandis que je remontais vers le nord, je me sentais si

profondément orphelin que j'avais besoin non pas de la tribu mais simplement d'un être humain à qui le visage de ma mère ne serait pas étranger. J'allais bientôt dépasser Valence. Les panneaux indicateurs annonçaient la sortie vers Grenoble et Genève. Je me suis rappelé que ma tante Eugénie habitait une ville proche de Genève. Et si je bifurquais dans cette direction?

Oui? Non? Je balance comme une plume dans un courant d'air... Jusqu'au dernier instant je n'ai pas su si j'allais quitter la voie vers Paris pour m'engager sur celle de Genève, avant même de pouvoir téléphoner à ma tante Eugénie. Un coup de folie! J'ai peur non seulement de la dérouter mais de transgresser la séparation entre le monde de la tribu et le sien, sur une planète à lustres de Venise et lambris. Elle habite Thonon, en Haute-Savoie, au bord du Lac Léman, dont je n'ai jamais vu la couleur. C'est tout dire! Est-ce qu'il faut vraiment risquer ce long détour?

À l'embranchement la voiture rouge s'oriente dans la bonne direction : le blues tient le volant. Ainsi s'est ouverte la voie vers Genève, la ville inconnue qui va devenir la mienne et m'échapper.

Arrêt à Annecy pour chercher l'adresse. Or avant même de téléphoner, c'est le fiasco : trou de mémoire! Impossible de me rappeler le nom de cette famille du beau monde, apparentée à la mienne par une inconvenance dans l'ordre social. Je n'ai pas envie, pour obtenir le renseignement, d'exciter la ruche et faire bourdonner les commérages, côté tribu. À peine remonté dans ma belle voiture, dont la puissance va avoir du mal à me consoler de la stupide machine de ma tête, sujette à d'aussi incroyables ratés, clic! Le nom saute comme une grenouille verte hors de l'eau trouble. Au bout du fil ma tante est moins embarrassée que prévu. Je suis surpris et même désorienté que ma visite à l'improviste ne soulève aucune vague, ni chaleureuse, ni glaciale. Il y a justement chez elle, le lendemain soir, un dîner réunissant son fils, sa fille et leurs familles, ce sera l'occasion de faire connaissance, dit-elle aimablement mais dans un filet de voix, comme si n'importe quel convive de plus ou de moins n'allait pas lui rendre la vie moins lassante.

– *Je te fais préparer une chambre. Vers quelle heure penses-tu arriver ?*

La résidence au bord du lac, dans les environs verdoyants de Thonon, porte le nom de ma tante : *Villa Eugénie*. D'abord il a fallu trouver l'*Impasse de la Tour* et la parcourir jusqu'au bout. Là se dressent, bien plus hautes qu'un homme, les grilles. J'annonce mon arrivée à la borne où est installé le parlophone. Des caméras surveillent l'impasse, sur laquelle donnent d'autres propriétés, qu'on devine imposantes derrière les murs. Après l'ouverture électrique du portail entre les piliers de maçonnerie surmontés de deux grands vases débordant de fruits et de feuillages en pierre, la voiture suit la grande allée entre deux rangées de grands marronniers semblables, avec leurs grandes fleurs en plein épanouissement, à d'énormes candélabres. Tout est grand, dans ce monde-là, excepté ma tante, qui se tient sur le seuil de la porte monumentale. Habillée en blanc au sommet d'une volée de marches, elle a l'air d'une figurine de petit fantôme noir condamné à hanter la grandeur de la vieille tour à laquelle ont été ajoutés de part et d'autre deux corps de logis aux murs crépis en gris plus clair, avec deux balcons d'apparat et de hautes fenêtres à croisillons. La tour au centre garde son aspect moyenâgeux mais un toit en pointe et argenté lui a été ajouté.

Il s'orne d'un petit amour...

Tirant sa flèche de fer...

Là où souffle le vent.

J'ai les muscles et les tendons qui rétrécissent dans l'armure de la belle voiture que je vais devoir quitter pour entrer dans cette demeure impressionnante, où j'ai une peur bleue de perdre la face à chaque tentative de m'en sortir indemne aux yeux des autres et aux miens. Tout juste si je n'emboutis pas la vasque ovale au gracieux jet d'eau, face au perron, avant de serrer les freins. Déjà la tante au nom d'impératrice appelle un grand personnage qui me fait la grâce d'une esquisse de salut. J'ai beau le dépasser en taille, je me sens un gnome à peine sorti du moule de la banlieue où seuls sont grands les heurts et malheurs. Il a le teint brun. Je le prends d'abord pour mon cousin jamais vu en vrai. C'est le domestique chargé d'emmener la voiture

au garage, dissimulé quelque part sur un bas-côté du grand parc. Il doit s'y prendre à deux fois pour obtenir la clé de contact qu'en ahuri aux yeux de poisson mort j'ai déjà fourrée dans ma poche.

– *Adam! Quelle belle allure tu as! Laisse-moi t'embrasser, mon cher! Tu reviens de la Côte, à ce que tu m'as dit? Tu t'es bien amusé? Pierre va arriver d'une minute à l'autre, il sera ravi de te faire les honneurs de la propriété!*

Je reçois comme une bouée de sauvetage le sourire un peu fixe de ma tante et ses bras tendus vers moi tandis qu'elle reste immobile à la porte et puis parle comme une poupée remontée à fond. Écrasé par la magnificence de la *Villa Eugénie*, je suis si anxieux de ne pas paraître un plouc, un déshérité du savoir-vivre, un minable ambassadeur des assombris à la cour des lumineux que je ne remarque pas, sur le moment, la gravité du mal qui prive de fibre vivante mon impeccable tante à la peau noire : une élégante en tunique blanche, pantalons blancs et longue écharpe de mousseline blanche, brodée de petites perles argentées.

Quelques mois plus tard une overdose d'antidépresseurs emporte ma tante Eugénie. Suicide? Accident? Ni médecins, ni proches, personne ne peut le dire. Est-ce que l'un ou l'autre diagnostic est très différent dans le cas du pauvre automate, aidé par les prodiges de la chimie à simuler la vie et soudain définitivement détraqué?

Je n'ai pas encore pénétré dans la *Villa Eugénie* que le maître des lieux fait son apparition sur un vélo de course et après un gracieux slalom atterrit devant le perron. Jamais je n'aurais imaginé mon oncle Pierre, l'ex-maire de la florissante petite ville et l'éminent retraité du barreau, en chenille fluorescente. Ma tante reprend du poil de la bête pour grincer un petit rire :

– *J'ai un mari qui change de peau à volonté! Il a une combinaison de caméléon à deux roues pour tous les jours de la semaine : le dimanche arrive et il a fabriqué un arc-en-ciel! Sans parler des diverses tenues pour le golf, le ski nautique, le parapente, la varappe, la plongée, le vol à voile... Pour ranger tout ça, il lui faut plus d'armoires qu'à un harem de coquettes!*

– *Voilà comment je reste jeune et performant pour servir les belles, ma chérie, et toi la première entre toutes!*

Le champion moulé dans son costume cycliste, bleu électrique avec le sigle en blanc d'une grande marque, fait semblant de ne pas entendre l'écho du gouffre sous la plaisanterie de son épouse. Sa belle humeur, assortie d'une mimique badine, vaguement égrillarde, a quelque chose d'impitoyable, qui me glace. Retirant sa casquette aérodynamique et ses lunettes-miroirs il bondit à ma rencontre et saisit gaillardement ma main :

– *Comment ça, bonjour Monsieur? Pas de Monsieur entre nous! Je suis Pierre et sur cette pierre je veux bâtir notre amitié, mon cher Adam! Tu joues au tennis? Non? Dommage! Je t'emmènerai faire un tour sur le lac. J'ai un hors-bord du tonnerre... il paraît que tu t'y connais en moteurs, toi le plus fort des Lefort... tu apprécieras!*

À l'intérieur de la *Villa Eugénie*, le plus fort des Lefort sent monter la panique du moineau pris au piège dans la demeure du chat mais ne montre que sourires, excès d'entrain, lumineux plaisir. La tante me conduit elle-même à ma chambre. Je n'en ai jamais habité d'aussi grand style. Quant à la salle de bains, elle ferait bonne figure dans un palace. Je prends une douche avant de redescendre. Comment m'habiller? Je fouille nerveusement mon sac de voyage et ne trouve rien de bien. Un coup d'œil au miroir ne me réconcilie pas avec mon look à la diable noir, qui n'a pas emmené à la mer ses costumes de vendeur de voitures. À mon entrée au salon ma tante qui a mis des lunettes lit une revue et ne lève pas la tête. L'oncle en tenue d'insouciant gentleman me désigne un fauteuil :

– *Ne te laisse pas subjugué par les splendides vieilleries qui encombrant cette maison, jeune homme! Moi j'ai voulu vivre avec mon temps. Je préférerais des meubles en acier et des tableaux qui boxent les yeux, mais c'est ma douce panthère noire qui fait la loi. Eugénie au nom prédestiné sauvegarde l'empire des traditions... Moi je les supporte dans le décor, mais pas dans les idées, jamais! Mon père était antiquaire à Paris, rue Jacob. Des ducs lui vendaient les dépouilles de leurs châteaux. Il avait des ministres pour clients. Il en a fait, des*

histoires, quand je lui ai ramené une fleur des îles au lieu d'une fleur de lys ! Ça m'excitait de lui tenir tête, à ce monument de distinction... Il a fallu que je m'exile en province... Il n'a tout de même pas pu me déshériter...

Entre la fleur des îles au regard fané et le sportif à la calvitie en vieux cuir le neveu mal à l'aise devient l'enjeu de sombres forces bataillant dans l'harmonieux salon aux portes-fenêtres ouvertes sur le crépuscule. Inconsciemment je suis sensible à la paix du dehors, puisqu'aujourd'hui, en écrivant, me rejoint le paysage auquel je n'ai pas prêté attention, sur le moment. Déjà l'ombre envahit la vaste pelouse qui s'incline doucement vers la rive entre de hauts arbres aux silhouettes presque noires sur le ciel dont le bleu s'approfondit. Le lac semble retenir et concentrer ce qui reste de lumière. Au loin la longue montagne s'endort peu à peu, comme alanguie dans le désir de la nuit. Consciemment je ne vois rien de cette beauté. Seul me frappe l'apparat d'un cadre où je me sens posé comme un objet incongru, dont la médiocre valeur risque à tout moment de sauter aux yeux. La nostalgie de ma mère m'a amené là et à nouveau je l'abandonne, ne songeant qu'à moi, à mon rôle à moi, à mon souci pour moi. Avec le même aveuglement j'ignore le crépuscule dehors, qui d'ailleurs devient bien terne, étant supplanté par la floraison des lampes à l'intérieur, allumées par une ombre.

– Fermez les fenêtres, Saïd. L'air devient un peu frais et puis il pourrait y avoir des moustiques, on ne sait jamais.

Plus de passage entre la maison et l'espace ouvert. Plus de mariage entre le jour et la nuit. Mort du crépuscule. Il s'est pourtant déposé dans ma mémoire comme dans le lit d'une rivière obscure et une lueur en émerge quand je pense au mortel ensablement des cœurs à la *Villa Eugénie*, avec son grand salon sereinement éclairé et ses conversations dont je ne me souviens pas ou dont les bribes me rappellent l'état de tension, de vacuité, d'incurable séparation sous l'enjouement de rigueur. Se déploie par contre encore et encore le paysage entrevu ce soir-là, non loin de Genève...

La ville où une inconnue
va porter la bague à la pierre de lune
Et par un amour neuf
insensible aux variations du vent
libérer des sortilèges de la vieille tour
La tour au nouveau toit d'argent
qui brille au bout de l'impasse
sous caméras et surveillance intime
L'impasse dont nul ne revient
qu'en malheureux boiteux
En boiteux qui doit lâcher l'appui
des hauts murs pour déchaîner
l'inondation des larmes
et s'envoler

Le deuxième soir la *Villa Eugénie* voit arriver la proche famille. Les jeunes enfants, étonnés de découvrir un cousin tout à fait noir comme leur grand-mère mais plus rigolo, me font le meilleur accueil. J'en suis ragailardi comme une plante assoiffée sous une soudaine averse. Puis la nouvelle génération se sépare en deux groupes : les deux fils de mon cousin, sagement assis à côté de leurs parents et les trois filles de ma cousine zigzagant comme des diablasses à ressorts. Les garçons tirés à quatre épingles les regardent faire leur cirque, hypnotisés par ces filles qui se donnent en spectacle et ne sont pas grondées. Mon cousin et son épouse, tous deux du genre main de fer dans un gant de velours, s'efforcent de conserver leur sourire professionnel. Ils dirigent une chaîne de grands hôtels qui a son centre à Évian. Ma cousine, mère des diablasses, une rockeuse qui se produit sur les scènes *underground* à Genève, déguste comme une gourmandise l'assombrissement des visages, côté frère et belle-sœur, et le malaise du père des diablasses, navré de ne savoir que faire. Ma tante prend une mine d'enterrée dans le for intérieur. Mon oncle à l'inusable optimisme trouve cette comédie familiale merveilleusement amusante. Finalement l'épouse de Saïd vient chercher les enfants, les terribles et les dociles, ravis d'aller manger le couscous de Zohra et jouer ensemble loin des parents. Un bizarre trou de silence suit leur

départ, comme si le flûtiste de Hammeln venait d'ensorceler le grand salon et du même coup laissait deviner dans les tréfonds de la *Villa Eugénie* un pullulement d'esprits rongeurs. L'annonce que le dîner est servi remet en marche la soirée.

À la grande table, j'ai à ma droite Véronique, l'impassible manager, épouse de mon cousin Victor. Les antennes du pas grand-chose perçoivent son agacement. Elle se demande par quelle ruse un Lefort a réussi à se faire inviter. La branche des sans-le-sou compte peut-être sur la neurasthénie d'Eugénie pour se refaire une santé? Il faut vraiment que ces gens-là soient des canailles et des demeurés s'ils croient pouvoir figurer sur le testament! Après deux ou trois banalités ma voisine porte son attention ailleurs. Tant mieux. Je me sens plus libre de parler avec Matthieu, le mari de ma cousine, assis à ma gauche. Rapidement on s'est tutoyés. Établi à Genève, sa ville natale, il travaille dans l'immobilier : *Une mine d'or, mon vieux, mais une fois pris dedans, pas facile de remonter à la lumière!* Sa cordialité n'est pas feinte, ni ma reconnaissance, car c'est la première fois dans cette maison que je n'ai pas à rester aux aguets, comme s'il y avait des pièges dissimulés sous les moelleux tapis. Quant à Matthieu, il est soulagé de trouver quelqu'un dans sa belle famille qui ne le prend pas pour un pitre parce qu'il laisse sa femme bazarder le bon ton et ses filles grandir comme des renardeaux dans un élevage de chiens à pedigree. De l'autre côté de la table, Charlotte à la coiffure afro se passionne pour le cousin de la banlieue minable : je l'électrise comme si j'étais tombé des anneaux de Saturne. Hélas, mon succès ne dure pas. Je la choque par mon ignorance, question musique noire et mouvements d'émancipation. Je suis bien d'accord que sans la musique l'existence résonne comme une guitare sans cordes et un tambour crevé mais sur l'impact politique des musiciens, blancs ou noirs, je ne sais pas grand-chose et Charlotte me sermonne comme une maîtresse de la nouvelle intransigeance :

– Tu ne vas pas nier que la musique de la liberté est colorée! Pense à Bob Marley! Je te défie de trouver un plus grand prophète de l'amour universel et pas coincé dans des rituels poussiéreux!

Me trotte dans la tête l'inoubliable chanson qui fait danser le mal de vivre : *No woman no cry*... Je me dis que ma cousine, une femme au charme ébouriffant, est du genre à ne pas laisser le monde tourner sans pleurs ni périls... Aïe aïe aïe! Le reste de la famille parle politique financière. Ma tante a l'esprit ailleurs, ou éteint.

Plus tard on sort, Matthieu et moi, dans l'idée de se dégourdir les jambes avant d'aller se coucher, puisque les diablasses et leur père passent la nuit à la *Villa Eugénie*, tandis que leur mère va se démener sur scène de minuit jusqu'à l'aube. Je sens grandir la curiosité de Matthieu, de presque dix ans mon aîné, et son hésitation. Car je représente la face cachée de la famille mais il ne sait pas s'il me plaira ou non de lui laisser entrevoir un monde où les ombres semblent en bien plus grand nombre que les lumières. Sans réticence aucune je lui parle de la tribu, de ma mère l'abandonnée, de sa mort, des succès qui ne me guérissent pas de mon esseulement. Matthieu se tait. On s'est assis côte à côte sur la grève. Devant nous frissonne une esquisse de clarté sur l'étendue noire et mobile. C'est la voie lactée dont le reflet presque invisible semble respirer sur les eaux. J'ai dit l'essentiel et maintenant le silence étend ses ailes à l'étrange douceur. Pour la première fois je suis sensible au silence, à la musique du silence qui unit deux solitaires et donne au paysage une dimension inconnue, dont la simplicité bouleverse. L'accord au-delà des mots laisse émerger une réalité qu'on dirait lavée du limité. Ça sent les algues mortes et les herbes coupées. On entend le chuchotement des vagues sur les galets et celui du vent dans les arbres. On voit scintiller les lumières des villes et des routes de l'autre côté. On savoure la froide effervescence de l'air et la bonne chaleur en circulation dans toutes les fibres du corps. Le vieux monde semble en nouvelle gestation dans la beauté de la nuit sans paroles précises ni formes distinctes, séparées les unes des autres.

Alors Matthieu peut parler du beau visage de son amour, en train de se déchirer. Ça grince de plus en plus méchamment entre la rockeuse et lui, le triste mari. La rupture semble proche. Que faire pour épargner ses diablasses de filles? Bien entendu, je n'en sais rien et ne dis mot. Entrepreneur et puis promoteur, Matthieu s'est

longtemps flatté d'appartenir à une nouvelle espèce de chercheurs d'or et il a cru qu'un métier si rentablement utile aux siens donnait un sens à la vie. Seulement il était un chercheur d'or installé dans un bureau et ça change tout! Peut-être a-t-il aimé Charlotte, ma cousine à l'allure de rebelle, par amour de l'aventure? Et voilà que sous ses airs affranchis, elle n'est peut-être pas aussi aventureuse qu'il y paraissait... Elle est surtout entichée d'elle-même, comme l'exige la pensée à la mode... Elle veut se mettre en valeur sous les projecteurs... La malheureuse! Qu'est-ce qu'elle en a bavé à l'*Impasse de la Tour*! Elle a cherché une issue. Elle s'est mariée pour échapper au libertinage, encore un sport où son père est champion. Elle a désiré des enfants pour devenir une mère pleine de fantaisie et d'allégresse, aux antipodes de la sienne. Maintenant elle a peur d'être piégée dans le mariage et piégée à éduquer des enfants tôt ou tard pris au piège. Pour affirmer sa liberté elle s'habille en sorcière sexy, se colle un micro dans la main et frétille dans l'*underground* avec son groupe, un nid de frelons lubriques, jaloux les uns des autres et qui se piquent! Ce n'est sûrement pas à lui, Matthieu, le planqué qui rêve d'aventure et ne s'aventure pas à quitter son fauteuil, son téléphone, son astuce qui vaut de l'or, de lui faire la leçon...

Le silence à présent semble sceller un ciel en pierre. Qui peut échapper à l'impasse? Qui trouve jamais une issue? Quelle cruauté sans nom fourre les humains dans ce cul de sac et les laisse souffrir jusqu'à ce que mort s'ensuive?

Un cri
vient déchirer l'air

un oiseau de nuit
passe au-dessus de nos têtes

Matthieu! Quand je pense à ce qui est né de notre rencontre... On est bien de la même famille, tous les deux, mais par une alliance qui n'a rien à voir avec le sang ni avec les lois. Une alliance avec la

nuit. Une invincible alliance. Car la nuit, l'étrangère de passage dans chaque vie, n'appartient pas à la *Villa Eugénie* où la mort et le malheur secrètent le pire venin, étant bannis.

Au retour on trouve Saïd en train de ranger les cristaux et de remettre les bouteilles d'eau de vie à leur place. On ressort la meilleure, une vieille prune, et tous les trois, dans la maison déjà plongée dans le sommeil, on trinque à la virilité, à la détresse, à la fière existence fissurée par les belles et par les moches, à l'amour, à l'érotique fureur, à la divine ivresse et à tous les démons qui vont rigoler en nous voyant tituber jusqu'à nos lits.

Brumeux réveil le lendemain. Matthieu va partir. J'ai hâte de quitter l'*Impasse de la Tour* et de me retrouver au milieu du trafic en direction de Paris.

– Comment ça, Adam? Tu crois que je vais te laisser passer à côté de Genève sans faire escale chez tes cousins libérés de l'incognito? D'ailleurs, j'ai un projet, figure-toi, qui pourrait t'intéresser. Je t'en parlerai quand tu viendras... Quoi? Pas plus tard qu'aujourd'hui? Bravo! Dès que les petites auront mangé, on file. Tu n'auras qu'à me suivre : droit vers l'ouest!

Avec son aile au liquide élan, Genève s'offre à moi comme une perle dans un coquillage à la chair de ciel et d'eau. Cependant l'émotion de la découverte n'empêche pas l'assombrissement. Il vient avec la double rangée de platanes, le long du quai où la voiture rouge s'arrête aux feux et où je n'entrevois plus le jet d'eau couleur de lune qu'à travers des moignons de branches où des baguettes sortent péniblement leurs feuilles. C'est le temps de Pâques et tous les arbres explosent de verdoyante vigueur. Mais ceux que je vois là, au bord du lac, à Genève, ne sont pas autorisés à grandir librement. Ils restent infirmes, ayant été torturés pour garantir plus tard, en plein été, avec leurs branches forcées en largeur et leur feuillage à la croissance retardée, une ombre épaisse. Derrière le régiment de ces futurs parasols verts apparaît fugitivement du bleu, du bleu clair, du bleu scintillant, et puis du gris...

C'est une femme en pierre et nue qui marche en plein vent.

Puis viennent des parterres colorés, puis du blanc, du léger : on dirait que la femme en pierre est devenue oiseau limpide et jaillissant...

Dans un vertige de conscience
et sans le savoir je suis entré à Genève
comme pour la première fois un amant
dans le corps de la bien-aimée

Un an plus tard je suis en pleine fureur d'action pour ouvrir à Genève, Rue de Saint-Jean, grâce à Matthieu et Charlotte, *L'Atelier de la Voiture d'Art*, un tout nouveau genre de marché de l'automobile. Matthieu possède un terrain bordant les voies du chemin de fer en direction de la France. Dans l'avenir les voies vont être recouvertes. En attendant, les alentours ne peuvent pas recevoir de nouvelles constructions. Matthieu se retrouve donc avec ce terrain sur les bras. Mon job dans la vente des vieilles voitures de luxe lui a donné une idée pour utiliser le vaste hangar qui en occupe une grande partie et abritait, bien des années auparavant, un commerce de bois. L'idée est nouvelle. Matthieu est sûr qu'elle peut prospérer. Elle attirera les originaux à l'affût d'une voiture non conforme aux modèles imposés par le *Salon de l'Auto* où des foules débarquent chaque printemps pour s'extasier devant les nouveautés et éventuellement commander la voiture qui plaît à tout le monde dans la famille Tout-le-Monde. Or, comme dans toutes les familles, il y a parmi les automobilistes un certain nombre d'excentriques. Si on leur propose de trancher dans la grisaille des routes et autoroutes on peut compter sur leur enthousiasme. On va donc lancer du jamais vu : la voiture d'art ! Il ne s'agira plus de dénicher les vieilles belles et de leur offrir un rajeunissement mais d'intéresser des artistes à la transmutation des mornes carrosseries en véhicules expressifs, subversifs, étourdissants de nouveauté. Enfin une aventure ! Matthieu engagera les fonds et se chargera de la rénovation du hangar en halle d'exposition, avec un

atelier où on verra de la rue travailler l'artiste. À moi de convaincre les esprits neufs en leur offrant la voiture inédite, signalant leur propre originalité en mouvement dans le trafic. Charlotte, qui vient de se réveiller et nous rejoint trouve le projet formidable, *on the road, on the road again...* Elle est exactement la personne qu'il faut pour le contact avec les artistes. *Comptez sur moi pour électriser leur talent!* En bref, grâce à cette idée de génie, les plus dynamiques parmi les novateurs vont enfin pouvoir toucher le grand public avec des œuvres en circulation sur le support le plus banal à travers les rues, sur les routes et dans les consciences... On va redonner du souffle à la vie, quoi!

– *Qu'est-ce que tu en dis, Adam? Tu accepterais de quitter Paris pour devenir, dans cette entreprise un peu folle, un associé? Ne réponds pas tout de suite, mon vieux. Laisse agir la nuit. On en reparle demain matin.*

Après le petit déjeuner, Matthieu m'emmène voir le terrain à l'abandon et le hangar vide, aux murs barbouillés d'obscénités et de slogans à désespérer.

– *Effacer tout ça... pas seulement en surface... difficile Matthieu... Est-ce que l'art est une baguette magique? Peut-être... En tout cas le projet vaut le coup! Voilà ce que je pense et aussi que je ne suis pas marié avec Paris. Je n'ai pas peur du changement. Rien de mieux pour soigner le blues. Comme patron, Matthieu, tu ne me déplairais pas trop... Mais être ton associé, non. Je n'ai pas la carrure financière et tu le sais. Pourquoi jouer sur les mots? J'ai besoin d'un toit, d'un lit, d'un frigo et de quoi le remplir, donc d'un salaire. C'est la réalité.*

Matthieu ne tient pas en place. Il marche de long en large devant la porte ouverte du hangar, triturant la grosse clef verrouillant un grand vide. Elle sert uniquement à empêcher les indésirables de coloniser l'obscurité intérieure, où un mince filet de jour pénètre ici et là entre deux planches disjointes et laisse entrevoir l'étouffante épaisseur de la poussière, seule occupante de l'espace où flotte une vague odeur de sciure, comme si la solitude et le silence étaient hantés par la nostalgie du travail en équipe autour des machines, des tas de bois, des camions. Matthieu à la porte du hangar désert

ressemble à un capitaine prêt à remettre à neuf l'épave du bon vieux temps et à s'embarquer avec un nouvel équipage pour conquérir la lune et les étoiles.

– OK, Adam. Je n'ai pas compté sur les sous que tu n'as pas. Je compte sur TOI. La domination des sous, voilà l'impasse. Pour proposer de la voiture d'art, il faut oser rêver! Adieu les préjugés qui fabriquent en série! Donnons-nous une chance de dynamiter l'impossible! Essayons une association des talents, à égalité. J'organise financièrement et tu mènes les opérations, librement. Charlotte est responsable pour le travail des artistes. N'oublie pas que Charlotte s'engagera à fond dans l'aventure. Du coup elle s'est remise à croire un petit peu à nous deux et j'ai comme l'impression que les filles vont se montrer moins diaboliques... Bref, j'ai besoin de toi.

L'affaire a magnifiquement bien marché, mais pas comme prévu. Côté mobilité, c'est raté. À part une petite vingtaine qui sont plutôt l'œuvre de designers et se confondent avec les véhicules à usage publicitaire, les *Voitures d'Art* n'ont jamais vraiment roulé. Par contre elles ont eu un énorme succès comme objets de collection, achetés de plus en plus cher pour être exposés chez les amateurs, devant leurs villas et même à l'intérieur des appartements, où elles entrent par la voie des airs, comme des pianos à queue. C'est ainsi que j'ai vu mon métier de vendeur de voitures se métamorphoser en celui de galeriste, à côté de l'atelier où se succèdent les artistes qui prennent possession de la voiture standard, fabriquée en série, banale au possible, pour créer chacun à sa manière un corps tout neuf, dont le moteur n'est plus mécanique seulement mais intelligent, réceptif, inventif. J'apprends tout ce qu'il faut savoir ou faire semblant de savoir. Avec mon talent de caméléon, j'ai vite adapté mon bagout à un nouveau public, devant la production des cerveaux débordant d'inventions subtiles, sensibles, engagées ou complètement cinglées. Je montre, détaille, explique avec une habileté plus ou moins feinte...

La voiture couverte de gazon, conduite par un vrai petit arbre qui tend ses branches par les vitres brisées.

La voiture dont la carrosserie disparaît sous les ossements agglutinés dans une résine sanglante.

La voiture que remplissent des corps lascifs enlacés comme des serpents dans leur nid.

La voiture sac de supermarché, avec au volant une ogresse.

La voiture en cœur géant, distributeur de bonbons.

La voiture boîte à musique, déclenchant à l'ouverture des portes des airs différents, merveilleux à entendre séparément et ensemble se brouillant dans une affreuse cacophonie.

La voiture-armure, d'où pointe une mitrailleuse.

La voiture-encensoir, toute dorée et filigranée, qui enfume en lâchant des pets.

La voiture... etc. etc.

Il y a de quoi philosopher, hocher la tête devant les fines réflexions des clients et se taire éloquemment. J'en ai parfois la nausée, il faut bien le dire, ce qui ne m'arrivait pas du temps où je vendais de vieilles stars de l'automobile équipées de jeunes moteurs et capables de s'évader de la vitrine pour aller faire leur cinéma sur de vraies routes.

Le concept de la *Voiture d'Art*, grâce auquel je suis monté en grade et fréquente le monde des artistes et des riches collectionneurs, a quelque chose de factice qui me déprime. Les vérités tangibles ont foutu le camp sans espoir de retour et le sphinx à quatre roues m'assomme avec ses énigmes pour astucieux nantis.

Je n'ose pas avouer mon malaise. J'ai peur de penser de travers.

Un jour sort de l'atelier une œuvre qui me rend confiance dans le mouvement de ma propre histoire... une aventure et non le va-et-vient d'un vendeur plus ou moins désabusé, roulant sa bosse dans le puissant roulement qui fait rouler la planète entière et revient toujours au même point : la fabrique du néant.

Retrouver avec les mots ce qui est entré en moi par les yeux et comme un aveugle m'a laissé approcher l'étincelle à l'origine de la désespérance et de la vie en renouvellement... impossible sans l'âme disparue dont la présence me rend plus clairvoyant que moi-même.

L'artiste ne dissimule pas la carrosserie standard mais par sa couleur elle a l'air d'un nuage, d'un gris variable. Partout ce gris est semé de flocons blancs. Les vitres elles-mêmes en sont couvertes. Ce qu'il y a à l'intérieur, on ne le voit pas. On dirait que la voiture avance sous la neige. Ce corps léger est monté sur des roues à la grandeur disproportionnée, d'une écrasante lourdeur. Roues de camion pour l'abattoir ou de fourgon pour la fosse commune, elles sont complètement noires, d'une brutale opacité. La blancheur poudreuse ne les touche pas. Vissé à ces sombres roues, le nuage s'envole pourtant, mais autrement. Derrière les vitres à la transparence effacée par le frémissement blanc, l'intérieur obscur donne naissance à l'imprévu : une longue échelle, qui sort par une déchirure coupée à vif dans la tôle du toit. Elle monte vertigineusement, cette échelle, vers de plus lointains nuages, de passage ou non dans les hauteurs. Simplement en bois, elle a une allure primitive, étant ajustée à partir de troncs frères à peine ramenés de la forêt et pas tout à fait bien écorcés, ni bien droits. Les hauts montants verticaux que relie quatre branches à l'horizontale, pas bien parallèles non plus, se prolongent jusqu'à devenir aussi minces que des rameaux et semblent invisiblement se rejoindre quelque part dans la lumière ou la nuit. Sur les branches transversales se voit la figure noire, en métal, qui donne son nom à l'œuvre : Icare. Évoquant à la fois l'antique évadé du labyrinthe, dont les ailes ont fondu sous le soleil, et le Jacob de la Bible rêvant de l'échelle où circulent les anges, Icare avec sa voiture-nuage aux roues ténébreuses continue le voyage, qui dans son actualité dépasse toute idée de réussite ou d'échec.

Entravée par le poids des horreurs sans fin...

L'ombre sans ailes ne renonce pas...

À l'échappée de son humanité.

Elle a la forme d'un sombre éclair...

D'une flèche brisée...

D'une étoile filante...

D'une âme en création.

Car le libre élan ne dissocie plus...

la chute et l'envol.

Je ne sais pas encore à quel point cette découverte va me concerner mais dans l'ébranlement qu'elle provoque je n'ai plus la moindre envie de me comporter en vendeur futé ou en sage au fin sourire. Je me retrouve au centre de l'ignorance, délesté des réponses et des ruses qui font tourner le monde.

Quelle force maintient l'échelle à l'intérieur de l'étrange véhicule et laisse Icare prendre son vol jusqu'à se cogner à l'impossible... Pour retomber vers le nuage posé sur la terre comme un berceau dans une chambre silencieuse, en pleine ville? On n'en sait rien. On a pénétré dans un conte, sous la neige, dans la forêt lointaine où les pas s'égarer et les traces disparaissent. Quelle ardeur en nous s'unit à l'angoisse d'être un enfant perdu? On avance. On est déjà plus loin que les petits cailloux semés qui réfléchissent la lumière.

Ça, c'est vraiment du neuf!

Quant à l'artiste, il est pour ainsi dire inconnu. Son nom? Boris tout court. Un Russe bien entendu. Exposant de loin en loin à Moscou. Comme il ne baragouine qu'un anglais rudimentaire et moi aussi nous n'avons guère communiqué en paroles. Devant un verre, c'est différent. On n'est pas nés dans les dorures ni l'un ni l'autre. Ça nous lie. Contrairement aux artistes qui l'ont précédé, Boris refuse de travailler sous les yeux des curieux. Il exige qu'on lui remette la clef de l'atelier. Il s'y enferme tous les jours et le boucle quand il en sort. Quel ours! Il doit en avoir vu de sacrément dures parmi ses congénères, obligés de danser en rond dans le cirque russe, même si la musique a changé, devenant avec plus d'évidence et d'entrain la musique des sous, comme ici, comme partout... La voiture-nuage reste donc invisible. Jusqu'au jour où l'ours, accompagné d'un garde forestier, va choisir lui-même dans un bois de la région quatre branches et deux troncs à la fluette allure mais longs. Impossible d'élever la haute échelle à l'intérieur de l'atelier! L'ours doit sortir de sa caverne et travailler dehors. Au bout d'une seule journée les bois sont ajustés, les deux montants fixés à l'intérieur de la voiture-nuage et l'éclair à la sombre figure, solidement maintenu sur l'échelle, s'élançe en tombant. Travail accompli.

À peine avalé le dernier verre et broyé les mains en remerciant pour la fête, Boris disparaît. Pas de téléphone. Il laisse une adresse chez une certaine Vera Dmitrievna Donostsev, qu'il rejoindra tôt ou tard. *Vera... soul of me... youth always... blues always...* a-t-il confié à Charlotte en la serrant dans ses bras à l'instant de passer la porte. Sa jeunesse pour toujours, sa nostalgie pour toujours, Vera, l'âme de l'ours, habite un coin perdu de l'Oural Méridional, à la vieille frontière entre Europe et Asie.

Passionné par la chute-envol qui me réconcilie avec l'art, j'ai voulu convaincre Charlotte et Matthieu de garder le nuage à l'échelle comme enseigne. Jusqu'alors aucun de nous n'avait songé à installer sur le toit plat de la halle d'exposition une *Voiture d'Art*, qui signalerait aux passants la vocation de la maison. Bonne idée! Seulement les associés ne sont pas d'accord sur le choix. Aucun ne veut renoncer à sa préférence.

Charlotte tient mordicus à la voiture punk, œuvre d'un tatoué à crête d'Iroquois : une tête de mort, broyant entre ses dents ricanantes en acier chromé une madone suave au long voile.

Quant à Matthieu, il a commencé par dire que l'échelle ne tiendrait jamais le coup sous un orage un peu violent ni même au premier jour de bise. Erreur! Les deux montants sont d'une souplesse à toute épreuve! Les souvenirs d'école venant à ma rescousse, j'ai rappelé La Fontaine et son roseau qui *plie mais ne rompt pas*. Matthieu, qui s'y connaît mieux que moi en résistance des matériaux, veut bien admettre, finalement, que l'échelle peut endurer le pire, étant flexible et soigneusement scellée à l'intérieur de la voiture-nuage aux lourdes roues, mais au fond la question n'est pas là. Ce qu'il nous faut, selon lui, c'est la voiture la plus favorable au commerce, qui se verra de loin, de bien plus loin qu'aucune autre. Or elle existe dans notre catalogue! Elle est l'œuvre d'un artiste dont la cote ne cesse de grimper. Il a enfermé la voiture standard dans un sac de nœuds d'une virtuosité stupéfiante, qui emmêle des tubes au néon, multicolores et clignotants.

– *Félicitations, les amis! Grâce à vous on verra dare-dare débarquer la police, appelée au secours par les catholiques ulcérés ou les voisins rendus fous à coup de pulsations électriques!*

Le trouble-fête a parlé. Soupirs du promoteur et de la diva des furieux sous-sols :

– *Avec ton échelle vaguement chamanique les petites têtes vont rester en paix, évidemment... Cette ville pourra dormir dans le brouillard et l'étroitesse mentale, comme à son habitude... Si c'est ça que tu veux...*

Résignés à supporter Icare et son inutile prouesse à leurs yeux, Matthieu et Charlotte quittent le terrain bras dessus, bras dessous. Je crois les entendre rivaliser d'esprit sur le dos du rêveur dont le choix ne risque pas d'allumer un soleil plus joyeux que nature, ni de secouer les installés à l'ombre des vieilles croyances.

Fin du printemps. Le mois de juin rayonne de délicieuse ardeur. Les arbres sont gonflés comme des ballons verts. Dès le matin les pantalons légers et les jupes courtes ou à volants partent à l'aventure. À la Rue de Saint-Jean tout est prêt pour l'installation de l'étonnante mais pacifique enseigne. Il reste à enserrer la voiture-nuage dans des câbles et à la hisser à la bonne place au moyen d'une grue. Opération délicate à cause de la longue échelle dont les montants aux deux sommets tenus comme de jeunes rameaux peuvent pâtir d'une erreur de manœuvre avant d'être offerts aux souffles imprévisibles.

Je suis donc parti dans les airs sur le nuage qui se balance dans le vide. J'ai les pieds de part et d'autre de la déchirure du toit. Je tiens l'échelle à deux mains. Icare, l'oiseau brisé, toujours en vol, découpe sa silhouette sombre sur mon maillot blanc de conquérant des vertiges infinis. C'est dans cette position que j'aperçois pour la première fois, dans la rue, la jeune femme qui plus tard portera la bague encore cachée dans l'œuf à l'enfantin décor. Elle regarde l'homme debout sur le nuage. Son sourire légèrement perplexe me frappe comme un rayon de lune au milieu du matin.

Mes yeux l'ont à peine découverte que mon cœur reçoit la petite flèche de son nom. Le facteur qui arrive sur son vélomoteur tirant une remorque vient d'agiter la main et sa voix lance...

– *Salut Myriam!*

C'est donc une fille du quartier, cette divine brunette au teint clair, perplexe peut-être, pas fascinée par la spectaculaire ascension... mais pas insensible au diable noir en vacillante envolée sur un neigeux nuage.

Myriam dans sa robe estivale couleur framboise n'est pas seule. Sa main reste posée sur le bras d'un homme vieillissant, un peu courbé, à l'air sévère, qui tient une fine canne blanche. Un aveugle. Son père. Je l'ai compris tout de suite.

Par contre je n'ai pas su que le nouvel Icare sur sa fragile échelle promettait à Myriam et Adam qui ne se connaissaient pas encore une flambée d'universelle perplexité...

On ne va pas échapper
à l'amour ni aux palpitations
des corps affamés de lumière

Pas échapper à l'envergure
de la rencontre qui affronte
les ténèbres en tempête

Pas échapper à la solitude
en accord avec la mort
amie de l'amour

L'errant amour
de retour à la proue
du premier matin

É T É

Myriam! Comment te rejoindre? Est-ce qu'il n'est pas trop tard pour aimer? Les étoiles ruissellent sur le village endormi et je rentre seul. Je vois les trois fenêtres de la chambre. Elles reflètent vaguement la lumière d'une lampe, dehors. Qui allumera à l'intérieur si tu ne viens pas à ma rencontre? Je ferais mieux d'aller me coucher sous un sapin, la tête sur une pierre. Mais quelle pierre pourra faire obstacle à mon désir de toi? L'âpre odeur de résine dans la forêt et la fraîcheur des parfums libérés par les prés qui respirent dans la nuit enivrent la montagne et laissent divaguer la jeunesse de la terre. Elle me tourmente. Elle m'empêche d'oublier mon mal. Mon corps se dressera-t-il dans sa virilité pour honorer les cimes et les précipices? Quel intime embrasement ressuscitera les vagues ondoyantes et les féminines obscurités maintenant que la mort me rend fidèle à ton corps disparu?

Au commencement, l'un devant l'autre, un étonnement... Un étonnement si simple et si léger que les premières paroles échangées palpitent encore et m'émerveillent comme une envolée de papillons en pleine ville.

Quand je suis descendu du toit plat, où le nuage à l'échelle était maintenant bien installé, mis en valeur, offert à la vue de tous, la jeune femme et son père avaient disparu. Une longue semaine plus tard, seule et comme par hasard, la robe couleur framboise a passé devant la halle d'exposition. Est-ce que je la guettais sans le savoir? Je n'avais pourtant pas les yeux qui vadrouillaient dehors. J'étais vissé à l'ordinateur. Mais la couleur framboise m'a sauté à la figure. J'ai tout lâché pour sortir en vitesse et arrivant à la hauteur de la promeneuse qui s'éloignait :

– *Bonjour Myriam!*

Elle, freinant son pas, puis s'arrêtant, prête à repartir :

- *Vous connaissez mon nom ?*
- *Bien sûr que je le connais !*
- *C'est ton petit doigt qui te l'a dit, Monsieur le tout malin ?*
- *Peut-être, Mademoiselle la toute belle...*
- *Moi, je n'ai pas un petit doigt aussi doué... Ou alors il est plus discret... Il n'écoute pas les bruits qui courent : il ne sait pas ton nom.*
- *Adam, tout juste de retour au paradis !*
- *Le paradis ? J'ignorais qu'il était par ici !*

On l'a connu, le paradis ! On l'a connu l'un avec l'autre pour la première fois à l'orée d'un bois. On a connu le délire entre deux corps qui se ressoudent et l'essor de la joie unique et les larmes de reconnaissance et la paix. Oh ! la paix...

On a reposé comme le jour et la nuit dans le même berceau, préparé par l'énigme de la rencontre et jeté sur les eaux qui rêvent en ne dormant jamais. La cime des arbres peuplait le ciel au-dessus de nos têtes. Un avion là-haut avait tracé en blanc une ligne droite. Elle commençait à dériver doucement et se dissoudre en points de suspension...

Depuis si longtemps qu'ils se sont effacés, jamais la phrase écrite hors de portée n'a interrompu son voyage. Même l'évasion grandiose, la séparation, le meurtre, le désespoir ne l'ont pas rayée des espaces infinis.

Myriam n'était pas femme à tomber raide sous mon charme de noir conquérant des nuages et je n'étais pas homme à forcément m'alanguir devant des yeux bleu ciel. Cependant ces yeux-là se troublaient à ma vue et je détournais les miens, tellement j'étais ému. Nous redevenions timides et gauches comme des adolescents d'autrefois. Plus question de s'amuser sans lendemain ni de guerroyer à coup d'étreintes pour savoir qui des deux laisserait tomber l'autre le premier. Il a fallu des siècles pour franchir la distance qui pourtant palpait entre nous. Est venue à la rescousse...

la voiture! Myriam m'a stupéfié en m'apprenant qu'elle ne savait pas conduire. Elle a vingt trois ans et à cet âge-là toutes les femmes un peu dynamiques tiennent le volant. Pas elle, qui n'est pas une femme d'action mais de résistance, comme je vais m'en apercevoir.

– Je ne suis pas attirée par cette indépendance sur route tracée d'avance, qui fait figure de liberté.

– Pas de fanatisme! On va essayer de te réconcilier avec le monde des moteurs et de la vitesse.

Je deviens son moniteur et elle fait tousser, caler et finalement bondir l'Alfa Romeo, le soir, sur un grand parking désert. J'ai une furieuse envie de l'embrasser pour en finir avec les ruades de ma pauvre voiture flambant rouge, mais j'ose à peine lui prendre la main, soi-disant pour la lui faire poser à la bonne place sur le volant. Myriam a peur de quitter des yeux le bitume et pourtant son regard furtivement s'échappe dans ma direction, incertain, suppliant. La voiture n'est plus la seule à avoir des ratés, moi aussi je bafouille, j'ai chaud, j'ai froid et Myriam effarée de ne pas réussir à dompter ni la puissance mécanique ni le croissant vertige amoureux n'est pas en meilleure forme que moi. À la fin de la séance, on est épuisés, pantelants, affolés par une aventure qui dépasse à tel point les bornes du bon sens qu'elle nous empêche de simplement tomber dans les bras l'un de l'autre et advienne que pourra! Je laisse Myriam à la porte de chez elle. On n'a même pas envie d'aller boire un verre au bord du lac. On a tellement à se dire qu'on n'arriverait pas à ouvrir la bouche.

Myriam progresse et le moniteur, fier de lui, l'envoie faire ses preuves sur les routes de campagne avant d'affronter la circulation en pleine ville. Or lâchée entre les vignes, les prairies, les bois, Myriam s'emballe : elle file plein gaz sur les bouts droits et se lance dans les virages comme sur les montagnes russes à la foire. C'est moi qui prends peur :

– Du calme! Ralentis! Attention, tu as frôlé la glissière! Et où tu vas maintenant? Pourquoi tu freines?

- *On s'arrête, Adam! On ne va pas rester toute la soirée enfermés dans cette cage de luxe! On la laisse là, on quitte la route, on va se promener!*
- *Où ça? Je ne vois pas de chemin!*

On est à la lisière d'un grand bois et à peine sortie de la voiture laissée en plan sur le bas-côté Myriam s'enfile entre les troncs et les buissons. Plus personne en vue! Moi je n'ai pas connu d'autre bois que le Bois de Boulogne avec ses allées bien tracées et ce bois-là, ce sauvage-là, avec ses taillis en bataille, ses ronces, ses arbres enchevêtrés, ses bouts de sentiers qui ne ressemblent à rien, ses branches tombées, ses odeurs de champignons poussant dans les feuilles mortes me déroutent. Je me sens aussi dépaysé que sur la lune.

C'est alors qu'une voix sort du bois... *Ouh! Ouh! Adam? Tu viens?* Et encore... *Ouh! Ouh!* À présent j'avance sous le fouillis des branches... *Myriam? Attends-moi!* J'entends rire et à nouveau, plus loin... *Ouh! Ouh!* Le jeu se poursuit un bon moment, jusqu'à rejoindre l'autre côté du bois, devant lequel se dresse un long mur vert : un champ de maïs. Dans le bleu profond du crépuscule on dirait une maison à ciel ouvert, avec un moelleux tapis d'herbe. Là, je ne bouge plus, je n'appelle plus, je reste caché derrière un tronc. *Adam? Où es-tu? Ouh! Ouh!* Voix moins riieuse et même un peu alarmée. Silence. J'entends craquer une branche morte. J'entends le chuintement des feuilles. J'entends les pas tout proches, qui s'avancent et me coupent le souffle. Je tends les bras, comme deux ailes qui poussent à l'arbre.

- *Oh! Adam! Tu m'as fait peur...*

La forêt vacille, les corps se rejoignent, les souffles se mêlent et illuminés d'infini désir on tombe à l'orée du bois, dans l'ombre, dans le soleil intime, dans l'embrasement de la nuit.

La traversée de la forêt a été difficile, au retour. Le ciel d'été allait rester clair un moment encore mais l'obscurité s'épaississait sous le toit de verdure. Il ne laissait plus filtrer qu'une vague blancheur, supplantée par les ténèbres au sol, où on ne voyait plus ni les

ébauches de sentiers ni les obstacles. On avait beau se tenir la main, on trébuchait à chaque pas, on hésitait. Est-ce qu'on était vraiment dans la bonne direction ?

Les étoiles piquetaient déjà le ciel quand la route est apparue. Il a fallu marcher encore un bon bout. On n'avait pas visé juste.

Maintenant je soutiens Myriam, un bras glissé sous ses épaules. De temps en temps elle me mordille l'oreille et un choc électrique me soulève de terre. Je me sens si fort que je pourrais la porter et l'emmener d'un bon pas jusqu'en ville. Elle s'endort dans la voiture, les jambes repliées sur le siège, les mains croisées sur la poitrine, la tête sur mon épaule. Une position d'enfant ou de momie. Les yeux sur la route qui semble se créer au fur et à mesure dans la lumière des phares, je l'emmène comme la mère ou la mort emmène la vie. Pour la première fois je sens que la mort est une mère. Un mystère sans nom.

– *Myriam, on est tout près maintenant de chez toi ou de chez moi, où allons-nous dormir ?*

J'ai parlé doucement mais l'endormie m'a parfaitement compris. Long soupir. Un silence. Et puis :

– *Non, Adam, il ne faut pas songer à dormir ensemble, pour le moment, ni chez toi, ni chez mon père. Il est aveugle et tourmenté par une foule d'inquiétudes plus ou moins imaginaires. Demain matin, il me cherchera. Il se croira abandonné. S'il me trouve avec toi, il aura peur aussi. Il s'irritera. Il deviendra mauvais. Je t'expliquerai tout ça, mais pas maintenant. Aie confiance, toi au moins.*

Et dans un souffle elle prononce les paroles auxquelles j'aimerais être fidèle tous les soirs, au moment de fermer les yeux, en déposant mes doutes comme un guerrier ses armes pour pénétrer en paix dans les profondes vallées de la nuit :

– *Je respire en toi et toi en moi, même si les murs nous séparent.*

Il y a seulement quelques murs, à l'époque, pour nous séparer. Nous habitons deux petites rues proches l'une de l'autre et sans issue mais ouvertes comme deux balcons sur le Rhône, entre la Rue de Saint-Jean et les falaises. Myriam a passé là son enfance, n'ayant jamais quitté, contrairement à sa sœur aînée, la maison locative et son jardin prolongé par un vrai petit bois en pente raide. Pour ménager son père, c'est elle qui désormais me rend visite, la nuit, dans mon studio à la rue d'à côté. Elle arrive une fois que son père est endormi et s'en retourne bien avant l'aube par les jardins sur la falaise. C'est l'itinéraire le plus court et il est sans danger. Elle connaît les arbres, les buissons, les brèches dans les murs et d'une ombre à l'autre en cinq minutes arrive à bon port.

J'en apprends de plus en plus sur sa famille, aux antipodes d'une tribu comme la mienne. Myriam a perdu sa mère peu après sa naissance. Justine, sa sœur, a deux ans de plus qu'elle. D'une intelligence redoutable, comme son père, et prête à en baver pour se faire un nom dans l'industrie du cinéma, elle est partie à Los Angeles, où elle a réussi à percer comme réalisatrice de films publicitaires. Le père à la fine canne blanche et à l'air sombre? Victime, avant la cinquantaine, d'une maladie des yeux qui s'aggrave d'année en année, il a dû quitter son poste de professeur de philosophie et renoncer à diriger la revue savante dont il est le fondateur. Son amertume deviendrait aussi incurable que son mal s'il ne retrouvait pas, grâce à Myriam, une fenêtre dans sa cécité. Car Myriam lui relit ses livres préférés et lui en fait découvrir d'autres qu'il n'aurait jamais eu l'idée de glisser dans sa grande bibliothèque, à côté des grands penseurs de l'Occident. Myriam est donc indispensable comme lectrice clairvoyante, que les grandeurs ne subjuguent pas : elle trouve le moyen d'alléger l'enfermement de son père dans les ténèbres de l'orgueil meurtri et de desserrer son armure de puissant logicien.

Racontant son enfance dans une famille réduite à pas grand monde puisque le père a coupé les liens avec toute sa parenté, jugée indigne d'intérêt, Myriam revient toujours à la présence invisiblement fondamentale, qui fait contrepoids à l'intransigent

professeur : celle de la mère plus vraie que nature. La bonne Clémence, comme on l'appelle, s'occupe de tout dans la maison et prend à cœur d'agir comme si elle avait mis au monde les deux sœurs. Affligée d'une légère claudication mais infatigablement sur la brèche, dévouée mais pas soumise, sympathique mais pas commode, efficace mais un peu toquée, elle ne ressemble ni à une dame ni à une domestique. Justine et Myriam la traitent ouvertement de pauvre cloche, non sans l'aimer comme on aime le soleil, sans le regarder. *Ding! Dong! La Clémence!... Ding! Dong! La Clémence!...* chantent les deux sœurs quand la bonne Clémence parle toute seule devant son évier ou sa planche à repasser. La plus grosse cloche de la cathédrale porte en effet son nom et on la sonne très rarement, parce qu'elle est fêlée. *Ding! Dong! La Clémence!... Ding! Dong! La Clémence!...* Or la légère fêlure de la cloche nommée La Clémence est due à la grandeur excessive de son moule et sa voix remue les entrailles, étant la plus belle, dont la profonde résonance porte au plus lointain. Mais ça, les deux persifleuses ne veulent pas s'en souvenir. *Ding! Dong! La Clémence!* Exaspérée par le refrain des gamines et plus encore par le père qui fait la sourde oreille, la bonne Clémence continue de couper les légumes, touiller les sauces au délicieux fumet, coudre, laver, astiquer, ranger, faire réciter les leçons, servir la soupe et *Ding! Dong! La Clémence!* Tout-à-coup c'en est trop!

– *Débrouillez-vous, Monsieur Père aux Grands Airs, avec votre méchante progéniture!*

La Bonne Clémence, défigurée par la rage, saisit la corbeille à pain et la flanque par terre. Justine laisse tomber sa cuillère, plouf! dans sa soupe. Myriam reçoit une goutte brûlante. Elle hurle. Le père en repoussant sa chaise fulmine :

– *Pas de virago chez moi pour dévoyer mes filles!*

Il se dresse comme la statue du Commandeur devant la bonne Clémence, qui ne recule pas. Pestant contre l'hystérique engeance empêchant les hommes de garder la tête froide, il balaie du regard le champ de bataille et ridiculisé à ses propres yeux part s'enfermer

dans sa bibliothèque. Les filles vont bouder dans leurs chambres. La bonne Clémence reste à gronder toute seule devant la table désertée, la nappe éclaboussée, les serviettes en pagaille. On l'entend claquer les portes en retournant dans sa cuisine, où elle entrechoque les casseroles, brasse les assiettes dans l'eau de vaisselle et balance les couverts dans le tiroir comme si elle voulait casser la baraque.

Non! Elle n'est pas toujours bien gentille, cette bonne Clémence! Mais la fêlure de la bonté fait vibrer si profondément son cœur malmené que le lendemain déjà un flan caramel, une mousse au chocolat ou une tarte Tatin parfument l'appartement. Et quels fous rires quand la bonne Clémence est d'humeur farceuse et sort son chapelet de blagues, toujours aussi loufoques, effrontées, absurdes! Le père lui-même, oubliant son austère devoir de supériorité, s'esclaffe et en redemande.

La bonne Clémence n'a pas eu l'air de s'user à la tâche. La vieillesse lui est tombée dessus d'un coup. Elle a perdu toutes ses forces. Depuis un an, elle fait des allers et retours entre l'hôpital et une maison de retraite. Myriam va bavarder avec elle tous les dimanches et lui a parlé de moi.

– N'attends pas que j'aie le géranium sur le ventre pour me l'amener, ton Adam! J'aimerais bien voir s'il a d'aussi beaux yeux que mon Félicien!

C'est ainsi que Myriam apprend la brève histoire d'un grand amour, demeuré un secret dont personne jusqu'alors ne s'est soucié.

La bonne Clémence a toujours l'accent de son Midi natal, qu'elle a quitté peu après la guerre. Car la guerre lui a enlevé Félicien, ouvrier à Nîmes, parti sur le front et qu'elle aurait dû épouser à son retour, à la fin des hostilités. L'un et l'autre avait dépassé la trentaine et la vie les avait beaucoup malmenés. Ils se sont rencontrés à un bal au Jardin de la Fontaine, où joue un orchestre tzigane. Elle est assise à l'écart, ne voulant pas danser à cause de sa jambe un peu trop courte et lui ne veut pas danser non plus à cause des mauvais souvenirs d'une danseuse qui l'a tourné en bourrique. Ils ont causé

un moment. Comme elle doit partir, il a fait un bout de chemin avec elle. Soudain, dans la rue déserte, leur cœur a chaviré. De loin ils entendent frémir la scintillante marée de la musique et le silence la rend plus intime, plus étrange aussi et envoûtante. Alors Félicien l'a prise dans ses bras et ils ont tourné sur les pavés inégaux, lentement, puis de plus en plus vite, parce que l'orchestre jouait une czardas nostalgique à mourir et embrasée soudain du bonheur le plus fou.

Quelques mois plus tard Félicien part à la guerre. Ses lettres, où il y a autant de petits dessins que de mots, font danser le cœur de la bonne Clémence, qui répond en petites phrases de rien du tout, drôles et d'une ardeur si tendre qu'il faut la découvrir entre les lignes. Soudain, plus un mot. Félicien, prisonnier, a été déporté quelque part en Allemagne. Trois ans plus tard et sous un pseudonyme deux lettres sont postées par une inconnue, maîtresse d'école dans un village du Vercors, parce que Félicien s'est évadé et a rejoint la Résistance. Un soir d'hiver il est tombé dans une embuscade et les SS l'ont fusillé.

La bonne Clémence, blessée à mort elle aussi, même si ce n'est pas sous les balles, a continué d'aller de l'avant, mais à la dérive, comme un bateau qui n'a plus de port d'attache et sans fin se souvient du Jardin de la Fontaine à Nîmes, où pleure et danse la czardas du vaste amour.

Sur le lit où depuis le début de l'histoire je tiens Myriam dans mes bras, sans faire un mouvement...

Sur le lit la pensée
de la vieillesse au jeune amour
dépassant les puissances de la destruction
sans effacer ni la guerre au malheur sans fin
ni la solitude ni la mort
Sur le lit la détresse de la pensée
illumine la jubilante énigme
de la rencontre

Et soudain plus rien
ne peut être pensé autrement
que par les gémissements des corps
en fusion

Dans les nocturnes allées et venues de Myriam entre la maison du père aveugle et la maison de l'amant, il y a un seul endroit qui lui fait toujours froid dans le dos, comme dans son enfance : la cave de la vieille maison locative. Il faut la traverser pour rentrer chez elle comme pour sortir à l'air libre, côté jardin, où seuls les propriétaires, occupant tout le rez-de-chaussée, ont directement accès. Ils n'y mettent jamais les pieds.

Vers les deux heures du matin Myriam se décide à repartir. Bien entendu, j'offre de la raccompagner. Non! Elle refuse énergiquement ma présence, comme s'il lui fallait apprendre à affronter toute seule dans le désert de la nuit la grande peur qui l'habite depuis l'enfance : la peur des ténébreux sous-sols.

D'apparence banalement fonctionnelle et éclairés, ils n'ont pas l'air si terribles, ces sous-sols, mais quand Justine et Myriam ont une ou deux heures de liberté après l'école et filent au jardin, elles se tiennent la main pour y descendre. Sans dire un mot, elles suivent le long couloir sombre et glacial, à l'odeur d'humidité terreuse. Froide aussi la chiche lumière des ampoules enfermées dans de petites cages métalliques. Impossible de voler allègrement dehors. Sur l'unique soupirail une grosse araignée noire et sa toile hypnotisent le regard. Il semble aux deux sœurs qu'un inévitable guet-apens est tissé pour elles comme pour les moucheron. La peur grandit. Une énorme porte blindée donne sur l'enfilade des caves à claire-voie qui n'ont jamais eu à servir d'abri anti-aérien, même quand l'Europe entière était à feu et à sang. Cette porte repoussée contre le mur n'évoque pas moins dans les entrailles de la vieille maison paisible et même ensommeillée dans sa tranquillité routinière une menace à la formidable puissance, un vrombissement dans le ciel, de lourds ébranlements dans la terre et toutes les atrocités d'une guerre encore

plus effroyable que celle à laquelle le pays a échappé. En grapillant dans les conversations des grandes personnes, où il est régulièrement question de la *bombe atomique* et de la *guerre froide*, les petites filles en ont déduit que le monstre qui crache le feu meurtrier n'est pas mort mais seulement gelé quelque part entre les icebergs et les banquises. Après un engourdissement plus ou moins long, il va recommencer à détruire et massacrer le bonheur d'être en vie, retenant prisonniers pendant des mois les locataires hâves et décharnés, immobilisés dans la cave sous les décombres de la maison. Hantées par cette obscure violence, tapie dans les soubassements, Justine et Myriam avancent pourtant vers la sortie, encouragées par la bonne chaleur des mains qui ne se sont pas lâchées et guidées par la clarté d'une étoile découpée dans la petite porte en bois qui mène dehors, suivie de quelques marches, qui montent.

Bondissant comme des lièvres délivrés des chasseurs, les deux sœurs retrouvent d'abord, à l'arrière de la maison, la cour : un bout de pré qu'enlumine au printemps le jaune des pissenlits. Le charme irremplaçable de la cour se matérialise sous la forme d'une barre à tapis, rarement utilisée puisque tous les ménages sont pourvus d'un aspirateur. Elle sert par contre aux exploits acrobatiques, dont le plus spectaculaire consiste à rester crochées par les pieds et à pendre comme deux chauve-souris, jusqu'à ce que s'ouvre en grand une fenêtre : la bonne Clémence, dans sa cuisine, vient d'apercevoir les têtes à l'envers et toutes rouges entre les bras pendouillants. Avec son accent du midi, la bonne Clémence entre en scène :

– En voilà une belle paire de singes ! Regardez-moi ces folles de filles ! Ah ! Quelle époque ! Vous voulez vraiment vous faire exploser la citrouille, hein ? Et si vous tombez ? Fracture du crâne... cervelle en bouillie... Ah ! On verra bien si vous continuerez de rigoler dans votre poussette, quand vous y serez retournées, comme des bébés ramollis ! Rien que d'y penser, à ces vilains singes qui ne seront même plus capables, à force de singeries, d'ouvrir une noix de coco, j'en ai le cœur qui craque...

Crac ! Crac ! Grand fracas de la fenêtre aux deux battants brusquement rabattus, comme pour signifier qu'après tout ces deux

singes qui s'obstinent à faire les malins méritent bien de se détraquer le cerveau! Le silence retombe sur la cour en même temps que les sœurs, qui attrapent la barre verticale à force de contorsions peu gracieuses pour se rétablir au sol, ravies d'avoir si bien rejoué le vieux numéro qui fait sortir à coup sûr de ses gonds la bonne Clémence. Au fond Justine et Myriam savent parfaitement que la mère plus vraie que nature prend le plus grand plaisir à envoyer sa tirade ulcérée dans leur petit spectacle, qui perdrait les trois quarts de son attrait si elle cessait de s'amuser à les morigéner.

Autre programme sur la partie noble du jardin en esplanade qui domine la ville en contrebas. Sous l'œil des cinq étages avec leurs balcons en fer forgé, les deux sœurs n'entreprennent sur l'espace gazonné, entouré de plates-bandes fleuries, que des activités licites et calmes. Il convient de ne pas choquer ni déranger les propriétaires, un vieux banquier et son épouse, ombre impeccable, qui à cette heure prennent le thé au salon. Cependant la présence de ces invisibles propriétaires dont la tranquillité ne doit surtout pas être troublée a une influence étrangement néfaste : tous les jeux, à cet endroit-là et pour un rien, ont tendance à mal finir. S'ils s'intéressaient à ce qui se passe au-delà de leurs fenêtres donnant sur une longue terrasse surélevée, les propriétaires en perdraient leur bienséante sérénité. Car le bel accord des charmantes fillettes dégénère bientôt en reproches acides et des injures sifflent : c'est la guerre. Les figures se contractent. Les mains vengeresses entrent en action. Une première gifle claque. Un bras subit le supplice des orties. Des larmes giclent. Les pires gros mots fusillent la bonne éducation. Justine roue de coups sa petite sœur, qui le lui rend bien. L'une essaie d'arracher les cheveux et griffe, l'autre crache et mord. Une masse hurlante cogne, tombe, roule par terre. Tirant une dernière salve de méchancetés féroces, soulignées d'une grimace hideuse, les ennemies se séparent pour partir chacune de son côté, l'air sombre, profondément outragées, décidées à ne plus jamais faire la paix. Un froid silence tombe sur le jardin : un lieu sans nouveauté, sans aventure, sans aucun intérêt. Cependant, à partir de la cabane dans l'arbre, bâtie à l'abri des regards, ce mort a encore, peut-être, une chance de résurrection...

La cabane! Toujours précaire et inachevée, elle fait corps avec les branches d'un érable et à la bonne saison disparaît complètement dans le feuillage. Sous les grands froids il faut abandonner l'assemblage de planches et branches mortes pour le retrouver en assez piteux état. Mais l'esprit d'entreprise se réveille!

Explorant les rues alentour les bâtisseuses finissent par découvrir, un beau matin de congé scolaire, un meuble déjà bien malade, en attente du camion de la voirie. Elles le démantibulent joyeusement et trimballent leur trouvaille en morceaux jusque dans le petit bois mal débroussaillé sur la falaise. Justine a l'art de résoudre les problèmes de construction et Myriam le don de rendre la cabane habitable. Elle a installé en guise de plafond un vieux parapluie rouge et sur le sol un large paillason trouvé sur une poubelle. Il montre de vilaines taches et cependant garde ses poils hérissés. Ils piquent les fesses mais c'est tant mieux : en cas d'averse, la froide humidité reste dehors. Les deux sœurs, ayant bien travaillé sur leur chantier dans l'arbre, peuvent reprendre leur souffle à l'intérieur de la cabane, cœur secret du jardin, où elles ne sont plus séparées, même par le manche du parapluie, et dans leur cloître en plein air mènent la vie de deux disparues, qui n'adressent pas de prières à un lointain Seigneur mais pour un petit moment ne font rien, ne disent rien, n'ont rien à quoi attacher leur pensée. Quelle paix!

La bonne Clémence à grands cris sonne le rappel : c'est l'heure des devoirs scolaires. Il faut dégringoler de l'arbre et aller retrouver les tables de multiplication, les pages de vocabulaire, les dates glorieuses à mémoriser, les frontières à décalquer, les squelettes percés de flèches dont les différentes parties portent des noms aussi secs et bizarres que les os qu'ils désignent. Justine se plaît à cet apprentissage. Myriam a plus de mal à quitter l'exubérance ou le silence du jardin. Une inconnue en elle résiste au philosophe son père, qui répète sentencieusement :

– Les filles d'un professeur se doivent de mener une vie digne d'être vécue, c'est-à-dire attachée à la supériorité de la raison et profitable à elles-mêmes comme à la société.

Un matin, Myriam me téléphone à la galerie. Voix blanche :

– On vient de m'appeler de l'hôpital. La bonne Clémence a le cœur qui lâche. Si j'ai bien compris, l'agonie a commencé. Il semble qu'elle a déjà perdu conscience. Elle va mourir dans les prochaines heures, je crois. J'ai peur, Adam. Je n'ai jamais vu la mort. Je voulais juste entendre ta voix avant de partir. Le taxi arrive... pense à moi...

– Attends! Moi non plus je n'ai jamais vu la mort. Ma mère est morte et je n'étais pas allé la voir depuis des semaines. Je ne vais pas t'abandonner toi aussi. Il me faut cinq minutes pour fermer la galerie... Viens me chercher. C'est mieux qu'on y aille avec le taxi, ça ira plus vite. N'aie pas peur, on se tiendra la main, ça ira.

On reste main dans la main, sans dire un mot, dans le taxi. Main dans la main on traverse la foule à l'entrée de l'hôpital, on marche pour aller plus vite sur l'escalator et fonce dans les couloirs, on prend l'ascenseur, on court jusqu'à la chambre. Arrêt. On frappe. On a peur. On ouvre la porte. Main dans la main on s'approche du lit. On sent la repoussante odeur. On entend la respiration rauque, embarrassée, laborieuse, avec des sifflements et des ratés. Narines pincées. Bouche béante. On voit le visage osseux, creusé, parcheminé. Celui d'un oiseau qui ouvre douloureusement son bec vers une pitance qui ne vient pas. Ce vieil oiseau cloué au lit... est-ce qu'il va finir paisiblement? Ou brusquement se débattre dans un combat atroce? De toute façon, paisible ou atroce, l'insoutenable se produira. Vite, si possible. On a peur. On a le cœur lacéré, parce qu'il n'y a plus de parole possible, plus d'échange...

rien que l'abîme de la séparation
pour cette mère plus vraie que nature
au masque effrayant

couleur de cierge éteint

Myriam a pris dans sa main libre la main déformée, aux nervures saillantes, racornie comme une feuille où la sève ne passe plus. Quelque chose alors a bougé. Les paupières de la gisante se sont fermées. Son reste de souffle s'est fait moins rocailleux. Doucement un son lointain a résonné... On croit rêver...

Oub! Oub!... À la lisière de la mort on vient d'entendre un appel. *Oub! Oub!...* C'est l'appel des sous-bois, le souvenir du naissant amour : *Oub! Oub!...* Comment cet appel si léger, si rassurant, peut-il sortir de ces lèvres qui ont tant de mal à avaler et lâcher un peu d'air, de cette poitrine décharnée où ne palpète aucun espoir d'envol, de ce corps inerte et raidi déjà sous le drap? *Oub! Oub!...* La voix de la bonne Clémence, reprenant un semblant de souffle pour avancer vers la disparition, nous libère de la peur. *Oub! Oub!...* Voilà ce que dit la bonne Clémence que la parole déserte et qui demande si on l'entend, si on part à sa recherche, si on comprend qu'elle nous guide généreusement... on ne sait pas où.

Alors, d'une voix mal assurée, puis de plus en plus claire, on se met tous les deux à lui répondre : *Oub! Oub!...* *Oub! Oub!...* La chambre étroite avec son lit d'angoisses et de misères apparaît dans sa bouleversante nouveauté : une clairière au centre de la forêt humaine, où on se retrouve les uns les autres, en se perdant. Car d'instant en instant la distance grandit, vertigineuse. Le son lointain diminue toujours, difficile à percevoir... inaudible... absent. La cloche fêlée ne peut plus sonner. Parlent encore les mains, qui ne se sont pas désunies, pas encore...

Et soudain la mort passe comme un coup d'aile.

Seul devant ma table
Seul dans mon lit
Seul sous le ciel
immensément muet
J'entends l'appel
de la morte au simple amour

Et l'oiseau inconnu
qui me frôle au passage
éveille
dans les soubassements
sans issue
un bruissement d'étoiles

– *La bonne Clémence ? Morte ? Quelle tristesse... Tu étais avec elle, petite sœur, c'est bien. Il ne faut pas avoir peur de la mort. J'ai du chagrin, tu sais, mais je ne vais pas pouvoir venir à l'enterrement, même si ça marche bien pour moi, financièrement. Le problème, c'est qu'il ne faut pas lâcher la poêle un instant sinon l'omelette... tu peux lui dire adieu. Les copains te la bouffent et ne t'offrent même pas un dernier verre. Tu arrives à te débrouiller toute seule pour les formalités, la cérémonie et tout et tout ? Tu as un ami qui t'aide ? Qui ça ? Ah ! je ne le connais pas ? Bref, tu as un consolateur, tout va bien. Et papa, comment est-ce qu'il prend la chose ? Ça ne doit pas le troubler beaucoup, ce vieil égoïste, misogynne par dessus le marché ! La bonne Clémence ne lui servait plus à rien, alors... Moi, je me connais, je vais pleurer comme un Niagara, ce soir, toute seule, quand j'aurai le temps de penser. Qu'est-ce qu'on l'aimait, notre ange gardien pas sésraphique du tout ! Un personnage inoubliable, mais du genre impossible à mettre en scène... même en Europe... Elle bousillera le plus génial des films ! Dommage, parce que ça m'aurait plu de la ressusciter sur l'écran ! Bon, ma chérie, fais pour le mieux et tiens-moi au courant, je commanderai des fleurs. On se rappelle. Baisers ! Baisers !*

Sous le soleil californien Justine se trompe : le père, qui n'a pas revu la bonne Clémence depuis qu'elle a quitté son toit, a reçu la nouvelle de sa mort comme un mauvais coup porté à la philosophie, même s'il ne s'avoue pas à lui-même cette absurdité. Plus personne pour l'appeler non pas Monsieur tout court, ni Professeur, ni papa mais Monsieur Père, avec un zest d'impertinence qui tout à coup lui manque terriblement. Tout se passe comme si le livre de sa vie s'était fermé et qu'il n'allait plus lire, désormais, que le livre de sa mort. Est-ce qu'il fera face avec toute la hauteur d'esprit dont il a enseigné à ses filles les vertus ? Hélas, le stoïcisme fiche le camp. Le père se traîne. Il a mal au ventre, mal au cœur, mal au dos. Il grogne du

matin au soir contre son aînée, qui ne viendra sûrement pas non plus à l'enterrement de son père, puisqu'elle fait son cinéma chez les Américains, et contre sa cadette qui se démène pour les obsèques de la bonne Clémence et se prépare à l'abandonner, lui, entre les mains d'une étrangère, qui parle imparfaitement le français.

– *Eh! bien, Papa, tu lui donneras des leçons, ça t'occupera!*

Myriam n'en peut plus du vieux geignard, pénible comme un sale gamin. Elle s'est enfin décidée à engager quelqu'un pour s'en occuper à demeure. Charlotte, avec qui elle a lié amitié, l'a mise en contact avec une jeune femme sans papiers, colombienne et diplômée de l'université de Bogota, contente de trouver un logement, un travail, un salaire convenable et un répit, loin du sanglant cynisme qui colonise son pays. Carmen, avec son expérience de l'enfer et son sourire, ne laissera pas l'impossible vieillard lui mettre le grappin dessus. Ouf! Voilà un problème qui ne pèse plus aussi lourdement.

– *Non Papa, bien sûr que non, elle ne pourra pas te faire la lecture. Pour la lecture, je serai toujours là, ne t'inquiète pas. Mais patience! Laisse-moi souffler quelques jours. Je ne sais plus où donner de la tête.*

Dans la chapelle de l'Ange de la Consolation, au cimetière de Saint-Georges, l'enterrement de la bonne Clémence a ressemblé à tout sauf à un enterrement. La mère plus vraie que nature n'était pas catholique et ne mettait pas les pieds au Temple. Elle n'aimait pas les *têtes à sermons*, comme elle appelait les protestants, sa famille. Quelle famille? Myriam a eu beau chercher, pas l'ombre d'un frère, d'un cousin, d'une nièce n'a pu être rattachée à la solitaire, émigrée à Genève depuis si longtemps. Des amies, la bonne Clémence n'en a pas eu d'autres que trois esseulées chez qui elle allait taper le carton et bavarder le samedi soir. Peu de monde la connaît, sauf les commerçants du quartier et les maraîchers qui lui vendaient fruits et légumes au marché. L'annonce mortuaire dans le journal a peu de chance de les avertir du décès : seul le prénom de la défunte leur est familier. Myriam est donc allée annoncer de vive-voix la nouvelle et

la date de l'enterrement. On la serre dans les bras. On se désole. On raconte, moitié en larmes, moitié en rires, les bons mots de la bonne Clémence et ses mémorables fureurs quand une mégère ou une distinguée chipie prenait le risque de lui passer devant. Pour honorer la morte on imite l'accent du midi : *Ab! Bonne Mère!*

Tout ce monde et quelques curieux de la petite rue, une vingtaine de personnes en tout, s'est rassemblé à l'heure dite. Pas de pasteur, pas d'éloquent ami pour faire l'éloge de la morte, pas de lecture non plus, car le genre intellectuel n'était pas en odeur de sainteté auprès de la bonne Clémence, à qui Monsieur Père avec son idolâtrie des esprits supérieurs avait fermé le monde des livres. Comment passer ces trois quarts d'heure en hommage à la bonne mère pas mère?

Myriam n'a eu qu'à obéir à l'histoire de l'unique amour : elle a trouvé un trio tzigane. Un violon. Un accordéon. Une chanteuse.

Au premier tressaillement d'une lancinante mélopée dont personne ne saisit les paroles dans la Chapelle de l'Ange de la Consolation une immense nostalgie déferle sur l'assistance et la vrille jusqu'aux tréfonds de son âme inconnue...

En avant la danse des mouchoirs! Le père lui-même, qui trouve cette cérémonie parfaitement incongrue, ne réussit pas à retenir un ou deux soupirs.

En quittant la chapelle Myriam aide l'aveugle, qui ne lâche pas sa canne ni son air d'aigle égaré dans une société de corneilles et de moineaux, à me serrer la main :

– *Papa, je te présente Adam Lefort, l'ami qui m'apprend à conduire.*

La main se retire aussitôt pour reprendre celle de Myriam et me laisse dans la confusion. Qu'est-ce que je vais pouvoir dire au professeur et philosophe, père d'une fille qui m'aime sans raison, sans sagesse, sans mesure? Je suis sur les charbons ardents. C'est pour moi comme pour le pauvre corps qui va partir en cendres et en

fumée : je n'échapperai pas à l'oreille fine et sévère, jugeant mon existence pour la réduire à quasi rien. Pas d'études supérieures... Des trous partout dans ma culture... Un esprit sous-développé... Et le noir de ma peau, qu'est-ce que j'en fais devant ce père dans le noir, dont la canne blanche prend tout à coup les proportions d'une arme fantastique, capable de débusquer les ombres tapies au fin fond de ma conscience comme des lépreuses horribles à voir ?

– *Professeur, le taxi est là, à votre service ! Laissez-moi vous prendre le bras !*

Carmen vient chercher l'aveugle, qu'en moins de deux jours elle a apprivoisé en lui sortant son titre à tout bout de champ. Des bouteilles et ce qu'il faut en pains, fromages, olives, rillettes et jambons pour accompagner le vin attendent les amis de la bonne Clémence dans un café tout proche mais le professeur ne veut pas subir plus longtemps les amis de la bonne Clémence. Le professeur rentre dans ses murs.

– *Tu le lui as dit, à ton père, que je suis noir ?*

Le soir-même j'interroge Myriam. Et dans le lit où nous sommes nus tous les deux...

– *Tu es Adam et moi Myriam. Rien d'autre à dire, s'il faut parler. L'étrangeté de la rencontre nous couronne. C'est la couronne qui importe et elle n'est pas noire et pas blanche et pas dorée : elle est là, invisible, réelle, tout simplement. Le professeur pourra s'offusquer ou faire semblant de comprendre. Le père, s'il a aimé, nous aimera.*

Une fulgurance et tout mon sang devient lumière... L'amour plus fort que la fatalité lave mon esprit sali par les formidables puissances de la séparation... Revivre cet instant-là me fend la tête et me coupe les mains. Comment est-ce que j'ai pu m'aveugler au point de perdre la mémoire du paradis qui m'a été offert sur le lit où la nudité retrouvait la jeunesse de la terre, comme si la rencontre du premier homme et de la première femme était réinventée ?

C'est ce qu'il faut bien essayer de mettre au clair...
Pour ne pas indéfiniment répéter le meurtre de l'amour...
Ou du moins pour essayer de transformer sa mort...
En vaste accord, sans point final...

Pour l'instant ma solitude et ma pensée en deuil reviennent dans cette chambre du passé que remplit à nouveau le parfum d'un grand tilleul en fleurs, sur ce lit face à la fenêtre ouverte, dans cette nuit d'été en ville où couronnés d'invisible étrangeté les corps se déploient comme les deux bras d'un même fleuve épousant la liberté du large. La confiance innocemment s'abandonne à la sauvagerie du désir et à la grâce de la volupté. La flamboyante évidence virile et les secrètes fluidités féminines s'appellent, se reconnaissent, s'enivrent de se rejoindre encore et la vague ardente est ressuscitée dans sa beauté pacifiquement bondissante, impossible à dominer, à posséder, à subtilement domestiquer ou à sacraliser pour l'éternité. D'où l'extrême difficulté d'en évoquer la brève lumière, inoubliable. Dans le silence de la montagne où seules les bêtes obscures dans l'obscurité restent en éveil, j'écris sous la dictée d'un amour trop grand pour apparaître sur l'écran lumineux et trop lumineux pour être laissé dans l'ombre. Je ne sais pas comment m'y prendre et dans ce désarroi il arrive que la vague ardente ressurgisse et avec elle...

La pensée fragile
comme après l'averse les gouttes d'eau
sur les toiles fines des araignées
Les gouttes d'eau consternent les tisseuses
en rendant visibles et inopérants leurs pièges
prodigieux d'efficacité
Mais les gouttes d'eau s'évanouissent
dès qu'elles ont brillé de tous leurs feux
limpides au retour du soleil
qui laisse aux constructions
rusées la meurtrière
victoire

Les travaux de Myriam échappaient si complètement au règne de la ruse que personne ne les prenait au sérieux et moi non plus, avant que la tragédie ne m'ouvre les yeux. Myriam, diplômée d'une école d'art, était responsable trois jours par semaine, dans une institution psychiatrique, de *l'atelier des livres délirés*, comme l'avait nommé le bouillant directeur qui rêvait de découvrir dans ses murs un génie de l'art brut. Chez son père et plus tard dans notre appartement Myriam avait son propre atelier : une petite pièce bien éclairée avec au centre une grande table.

Myriam en peignant s'évadait du monde des créations mentales, dont son père était le champion raisonnable et les malades les champions hallucinés.

Elle osait une présence...
D'une simplicité déroutante.
Elle ne violentait pas la réalité.
Elle ne forçait pas l'invisible.

Elle ne peignait que des fruits, des légumes, des graines et pour comble n'employait que l'eau et les couleurs. Une aquarelliste! À l'époque des performances et de la vidéo! Autant dire une artiste du dimanche! Et qui ne plaisait même pas aux amateurs de jolies choses... Les œuvres de Myriam n'avaient pas de prix : aucune galerie, ni de premier ni de troisième ordre, n'aurait songé à les mettre en vente. Quant à les donner, ça n'était pas facile non plus : les amis étaient rares qui les accueilleraient sans réserve.

Je la revois à sa grande table face à la baie vitrée dans la petite pièce où elle se retire, mais dont la porte reste ouverte.

Après d'innombrables emballages et ratages, essais repris et déchirés, hésitations, peines, accidents, nouveaux espoirs, découragements, attentes, elle se sent tout à coup de taille à s'abandonner à la grande feuille de beau papier fort qui patiente souvent depuis des semaines. Alors en quelques instants et comme en suspension dans la blancheur naît le corps végétal à la couleur

intense, plus grand que nature, où se devine sensuellement un autre corps, de chair et de passion. Un troisième corps mène au-delà de la feuille vers le bas : l'ombre sombre et démesurée mais fluide. Dans le haut qui reste vide des gouttes de couleur semblent avoir librement échappé au pinceau en plein vol.

Tout ce travail ou presque a disparu, sauf dans la mémoire de celui qui a mal et gémit en revenant à la vie avec son langage appauvri, souvent claudiquant, parfois dansant. Une des aquarelles au moins a survécu. Myriam l'avait donnée à Charlotte et Matthieu. La douleur sans issue n'a donc pas pu la condamner à l'anéantissement. C'est une orange...

Une planète ardente
Un ventre rond avec son nombril
Un crépuscule du matin ou du soir
Un nouveau monde en création
On est rafraîchi par sa succulence
On voit son ombre un lac obscur
dont la forme précise n'enferme rien
On suit dans les hauteurs quelques taches
étincelantes jetées comme par manque
de maîtrise et par erreur
En offrande aux immensités mouvantes
et hors d'atteinte

Maintenant Myriam portait la bague à la pierre de lune. C'est elle qui a eu l'idée du voyage de noces : un pèlerinage au Jardin de la Fontaine, à Nîmes.

Tandis que la voiture file sur l'autoroute du sud-ouest on s'envole à tour de rôle en délirantes vocalises sur le même fameux refrain à double sens... Et Myriam de roucouler comme une colombe :

– *Gal, amant de la Reine alla, tour magnanime...*

Et Adam de bramer comme un cerf :

– *Galamment de l'arène à la Tour Magne, à Nîmes...*

Quel festival! Et puis le paysage devient si envoûtant dans son aridité qu'on doit se taire. Il nous bouleverse, ce paysage, comme une vieille tzigane au visage de cuir parcheminé lisant dans nos mains les lignes de la vie intense et de la tragédie. On traverse le désert des garrigues rocailleuses aux arbustes d'un vert sombre où jusqu'à l'horizon plus un seul toit n'a pu s'édifier sous la cruelle magnificence du ciel, dont la puissance lumineuse ne laisse pas durer, après les brèves et violentes averses, la moindre trace d'eau.

Mais les eaux disparues de la surface ressurgissent.

Elles donnent vie à l'arbre dont la couronne ombreuse...

Danse avec le vent.

Voilà ce qu'on découvre à Nîmes, au Jardin de la Fontaine.

Myriam se souvient du latin *fons, fontis...* la source. Et en effet cette fontaine, honorée à la fois par les pans de murs, les voûtes, les hautes colonnes encore debout dans les ruines d'un temple romain et par une élégante scénographie du dix-septième unissant les bassins et les vastes jardins est bien une source...

Son jaillissement tressaute comme un cheval...

Comme un cheval des profondeurs...

Un cheval fou essayant non sans mal de sortir à l'air libre...

Dans l'une des pièces d'eau bordées de balustrades en pierre.

Un gros bonhomme à la blanche barbichette et à l'accent tout semblable à celui de la bonne Clémence nous apostrophe :

– *Vous n'êtes pas d'ici, les amoureux, on dirait... Ça vous ferait plaisir que je vous prenne en photo? Vous savez, c'est une tradition par chez nous : tous les mariés, après la cérémonie et avant le banquet, viennent se faire photographier, d'abord en couple puis avec toute la noce, devant la fontaine... Qu'est-ce que j'en ai vu défiler... On dirait que la bénédiction à l'église ne suffit pas et le maire non*

plus, avec son écharpe républicaine... Il leur faut un peu de mystère vieux comme le monde et plus fidèle que la jeunesse en fleurs...

Sur un petit tertre, non loin du bassin où la source comme une bouillonnante crinière émerge des eaux calmes, des panneaux explicatifs renseignent les visiteurs sur les explorations souterraines entreprises depuis plusieurs années dans le labyrinthe des grottes et des couloirs empruntés par les eaux d'une immense région, des eaux qui paraissent perdues et en réalité ruissellent dans les profondeurs pour se rassembler à cet endroit précis, où les révèlent dans toute leur luxuriante fécondité le jaillissement indomptable, l'élégant agencement des bassins, les fines cascades sur la pente semblable à un verdoyant mur de scène et les arbres en majesté.

Je suis si ému par cette disparition fertile et ce voyage dans les méandres qui demeurent obscurs, y compris ceux qui ont été parcourus par des scaphandriers armés de torches puissantes et de caméras, que je n'ai pas vu s'éclipser Myriam. Voulant l'associer au trouble qui me remue de fond en comble, je me tourne vers elle...

Plus personne ! Comme les eaux souterraines elle a disparu.

Interloqué, je me retourne, je regarde en tous sens... et la vois. Elle court, légère dans sa robe d'été, en contrebas du tertre sur lequel je me tiens en compagnie encore des panneaux didactiques... Elle court en direction d'un palmier que sans elle, peut-être, j'aurais à peine remarqué... Un palmier trapu, pas très haut, dont les longues palmes flexibles vibrent au gré du vent... Elle court jusqu'au palmier et soudain prend dans ses bras le tronc massif... le tronc qui a l'air d'une bête aux écailles énormes... le tronc si large que les bras grands ouverts ne peuvent se rejoindre.

Là elle reste immobile, enlacée à l'arbre...

Dont la couronne d'un vert vif oscille doublement...

Dans le bleu du ciel et sur la terre...

Où son ombre danse et danse et danse éperdument.

Alors je bondis vers elle... À mon tour je deviens la source insoumise et je baigne le palmier sans maître! Je soulève ma noire fraîcheur hors des eaux sagement emmurées. Dans mes bras je soulève du sol le corps aimé dans sa robe claire... Je le soulève jusqu'à lui laisser effleurer une palme...

On dirait que le palmier chavire de plaisir tant il a besoin de la main humaine, grande ouverte, pour accorder à tous la bénédiction du vent qui passe...

Hélas il a fallu que la rage de domination prenne le dessus avec ses ruses d'universelle araignée et que se dessèche la couronne frémissante pour que je reconnaisse, mort de honte, la vérité que j'avais sous les yeux et comprenais d'instinct ce jour-là, au Jardin de la Fontaine, à Nîmes :

Sans la source le palmier
ne grandit pas

Sans le palmier la source
ne se manifeste pas

La source et le palmier
libèrent l'essor

du renversant accord

A U T O M N E

En octobre, un an plus tard, est née Stella.

Myriam enceinte agace Charlotte : elle a l'air de porter l'univers dans l'obscurité de son ventre et resplendit comme si l'enfantine étoile allait se rallumer dans les cœurs, y compris celui du père philosophe, soudain métamorphosé en roi mage. Nous fêtons chez Matthieu et Charlotte l'émerveillement de la nouvelle : pour nous aussi, une fille ! Charlotte secoue sa chevelure afro...

– *Qu'est-ce que j'en avais marre, moi, de cet alourdissement ! Quand je suis sortie de la clinique et que j'ai fourré mon bébé dans les bras de Matthieu, j'ai enfin pu souffler ! Allez, ma fille, mon adorable petit trésor brailleux, débrouille-toi pour apprendre à ton père à ne pas se défiler ! Tu t'en souviens, Matthieu ?*

– *Mais oui et j'étais ravi !*

– *N'oubliez pas, les amis, qu'il y avait l'aide pour le ménage, la baby-sitter, une des deux grand-mères en pleine forme et l'autre pour faire envoyer des petits plats de chez le meilleur traiteur...*

– *Oh Adam ! Tu parles comme le plus banal des esprits pratiques... La question n'est pas uniquement matérielle. L'accord entre la maison et le monde pour que ni l'un ni l'autre ne devienne une prison reste à inventer. Comment ? On verra bien à notre tour et pour les recettes... basta !*

Ce soir-là Myriam a donné l'aquarelle de l'orange plus grande que nature et je me souviens de ce qu'elle a dit, en réponse à Charlotte qui s'inquiète de la voir en extatique gestation, dangereusement enivrée de passivité et risquant de laisser tomber l'intelligente maîtrise de la réalité...

– *Qui impose la morale de la maîtrise ? Les raisonneurs et les despotes ! Pas question de me soumettre à ces propriétaires de la vérité : j'expérimente. Je m'abandonne à la création par le corps, doué d'un cœur qui s'élargit et d'une tête*

qui s'éclaire en ne dominant rien. Entre mon père et ma sœur, deux fanatiques de la maîtrise de tout, je me sentais comme un oiseau en cage, dont la petite chanson se cognait aux grands murs. Il me semble qu'à présent j'ai retrouvé l'air libre tout en vivant cachée dans un arbre...

Et Myriam de raconter l'histoire du slip rouge de Justine, sa grande sœur.

À dix-huit ans Justine, qui a déjà égrené un chapelet de petits amis, se lève à la fin d'un repas, à la table que préside le philosophe aveugle, son père. D'une voix triomphante elle claironne qu'elle a une bonne nouvelle à annoncer. Elle ouvre ses jeans et les abaisse en même temps que son slip rouge, avec un fil qui pend au milieu, parce qu'elle a arraché la petite rose rouge qui l'ornait. Elle attrape la main blafarde et décharnée du père aveugle. Elle la tire vers elle sans ménagement. Elle lui fait toucher son bas-ventre.

– Tu sens cette cicatrice? Je suis libérée et le monde aussi, où le genre humain pullule avant de réfléchir au futur de la planète. Un coup de bistouri et plus de conditionnement biologique ni social. Je m'appartiens. Je fais ce que je veux. Plus aucun risque de gonfler comme un ballon incapable de voler. L'orgasme est sauf, bien entendu.

La bonne Clémence, pâle comme la mort, ne dit rien. Le père grommelle comme un Jupiter désabusé...

– Beau résultat pour les intellectuelles de haut vol, cette nouvelle race de mégères qui font la loi dans la tête des émancipées. Pour être à la mode, ma fille, tu as complètement perdu le sens de la pudeur et de la distinction.

Mais qui a déifié la domination? Le père ne comprend-il pas le rôle fatal qu'ont joué ses propres leçons, sous le froid soleil de la raison? Consternée, Myriam adolescente ne parvient pas encore à formuler ces questions-là. Elle a seulement envie de pleurer et s'efforce de cacher son désarroi pour ne pas exciter Justine, dont le victorieux rictus lui fait peur.

Justine, tellement fière d'elle-même et de son slip rouge à la rose arrachée, a tué l'insaisissable éclat du temps qui passe. Non seulement l'avenir mais même les souvenirs d'enfance ont brutalement rétréci. La cabane sans prestige, inachevée dans l'arbre au cœur du jardin sur la falaise, où s'expérimentait la longue froidure et la commune ardeur des recommencements, vient de brûler sans flammes. Traînera peut-être dans la mémoire en déclin un lot de vieilles images décolorées. Elles finiront tôt ou tard à la poubelle, comme la naïve petite rose sur le slip éclatant. La championne du libre-arbitre, débarrassée de la perplexité, ne se doute pas de l'intime dévastation, sans apparence de catastrophe. La glorieuse cicatrice, mise en scène à la table de famille, dissimule à la raisonneuse l'amputation de l'intelligence plus grande que les idées. Justine, éclairée par la nouveauté des certitudes qui sans un soupir soumettent le corps à la volonté propre, ne se soucie aucunement de l'angoisse qui prive Myriam et la bonne Clémence de la parole. Elle les juge incapables d'apprécier la mâle grandeur de son défi.

– *Quelle misère!*

Grâce à Matthieu et ses relations Myriam et moi avons pu emménager dans un appartement d'un prix raisonnable, chance rarissime à Genève. Nos fenêtres s'ouvrent tout en haut d'un immeuble à douze étages et si le logement n'est pas grand il paraît flotter au-dessus de la ville étalée comme en vagues jusqu'à la longue montagne plus paisible qu'un vieil animal endormi. Quand s'installe la pluie ou la grisaille je pense à ma mère et à mon père, cet homme si peu recommandable mais qui un jour l'a emmenée au-delà de son horizon muré pour lui montrer la libre étendue marine, dont le ressac n'a plus cessé d'habiter sa solitude, au milieu de la tribu, comme le battement d'un cœur tellement grand qu'il faisait mal dans une poitrine humaine.

Tout est simple et beau dans le logement modeste par la taille et immense par la vue. Je me sens le roi du palais dans le phare. Cependant, maintenant que la petite princesse va arriver, il me semble qu'il manque une pièce. La reine me rit au nez...

– *Les tziganes s’arrangent bien avec toute la famille dans une roulotte!*
– *Ma chère amie, tu n’as pas vécu en tribu, tu ne sais pas de quoi tu parles!*
– *La petite chambre qui me sert d’atelier, je m’en passerai. Pour peindre, je m’installerai devant la baie vitrée, dans notre chambre à coucher. Le couple du lit à deux places et de la table de travail n’est pas pour me déplaire...*

Elle me prend dans ses bras. Sa main est un écureuil dans mon dos. Il monte. Il se perche sur mon épaule. Une fine fourrure à la tendre chaleur m’enveloppe tout entier. Mon cœur bondit jusqu’à la cime inaccessible. Ma tête s’incline. Les paupières closes agrandissent à l’infini la nuit d’avant le surgissement des étoiles au ciel et des poissons dans les eaux douces ou salées. Les lèvres entrouvertes se rejoignent et la saveur de la lumière se lève sur la ville où l’étroitesse des murs et des pensées s’efface dans une ondoyante marée de plaisir.

Pour le nom de l’enfant à naître, aucune hésitation. On ne l’a pas trouvé nous-mêmes. La plus farfelue des trois filles de Charlotte et Matthieu l’a tiré de son sac à malices et l’a fait danser comme un feu follet devant nos yeux qui étincelaient : Stella.

J’ai vécu, tout au long de l’accouchement, une croissante commotion, comme en écho aux contractions qui bouleversent le corps de Myriam. À la fin le sang déserte son visage. Elle halète misérablement. Elle n’ouvre plus les yeux. Pour la deuxième fois je sens que la mort est une mère.

Quand Myriam a été délivrée et que j’ai tenu dans mes mains d’homme le petit paquet de chair vivante, je pleure comme si la foudre était tombée sur moi et me brisait l’esprit. Si je n’avais pas peur de secouer la nouvellement née, je tomberais à genoux. Un vague souvenir de saint-sacrement remonte à ma mémoire et se métamorphose dans mon cœur...

O vie, je ne suis pas digne de te recevoir...
Mais montre-moi le chemin que je dois suivre...
Et je serai délivré.

Je me revois quelque temps plus tard dans l'atelier qui est devenu la chambre de Stella. Myriam est assise dans le fauteuil en toile et donne le sein. Elle a l'air à demi endormie. Poids de la fatigue. Silence. On entend seulement l'infime suçotement du bébé qui tète et un vague bourdonnement qui vient du boulevard en bas. Je suis assis sur une chaise à côté du berceau et les trois globes immobiles tournent dans ma conscience. J'épouse les deux têtes, de la mère, de l'enfant, et le sein tout rond, tout blanc, qui me nourrit moi aussi, mais d'un lait invisible. Le berceau à l'ancienne, qui vient de ma tante Eugénie et qui a accueilli avant Stella les bébés diaboliques, est une grande corbeille surélevée, montée sur une légère structure aux quatre petites roues en bois, le tout peint en blanc. Le petit oreiller et le petit duvet disparaissent derrière un double voile maintenu sur une tringle en hauteur. Le voile descend comme une douce neige de part et d'autre des flancs arrondis, en osier comme le berceau de Moïse abandonné à la descente des eaux et destiné à libérer un chemin dans la mer.

Soudain me revient en mémoire le terrible effroi, quand se rapproche la puissante armée qui accule et va détruire le peuple des désarmés... En moi se superposent deux présences : celle du berceau et celle de la voiture standard, qui grandit et qui fonce en avant. Je vois les quatre petites roues blanches se transformer. Elles s'assombrissent. Elles deviennent énormes, d'un noir opaque. Elles sont gonflées de toutes les horreurs qui se répètent, de la peur en croissance, de la cynique laideur qui possède et qui tue. Elles ne mènent plus ma fille que dans un monde au bord de l'asphyxie, condamné par son incurable inhumanité. Non! Je ne veux pas que ma fille apprenne à marcher pour être vissée à cette monstrueuse machine, lancée à grand vacarme sur une route immense qui va finir sous une pluie d'acier et dans une fosse béante. Je veux pour ma fille la mer et ses vagues, les volcans et leurs flammes, les forêts et les chants d'oiseaux... Je veux l'espace ouvert, libre, aérien! Je veux... Je veux... Facile à dire! Avec mes mains mi-sombres mi-roses et mon esprit à la discutable envergure, comment renouveler le monde? Je souffre infiniment de ne pas le savoir.

Myriam, entre-temps, a relevé la tête et le bout de son sein pointe comme un nez de lutin. Je vois que Stella prend son air de petit bouddha bienheureux. Elle accueille le vide en même temps que la plénitude.

– *À quoi penses-tu, Adam ?*

– *J’ai fait un cauchemar éveillé... A présent ça va. Si tu allais te coucher, nourrice de mon âme ? Je m’occupe du reste.*

Je me lève. Je prends le bébé. Le tenant contre ma poitrine en maintenant de ma main droite la tête ronde au-dessus de mon épaule, je marche de long en large entre la fenêtre et le berceau, en attendant le petit rot libérateur. À cet instant je sais quoi faire de mes deux mains, si grandes sur le corps du nourrisson dont l’odeur indéfinissable est un concentré de confiance.

Dehors les arbres allument de grandes boules jaunes dans les rues. C’est l’automne. Le même enchantement jaune me parle aujourd’hui derrière mes trois fenêtres, à la montagne, quand je lève la tête avant de reprendre le récit qui tente de marier encore et encore l’abandon et la pénétration. Sur les flancs boisés, de part et d’autre de la vallée au fond de laquelle s’élève toute blanche la haute montagne en majesté, on dirait qu’une foule descend vers la route sinueuse qui relie le nord et le sud. Les sapins qui resteront d’un vert sombre, à la fidélité un peu lassante, et les mélèzes dont le jaune épanoui dans la lumière s’effacera bientôt sous les assauts du vent ne sont pas séparés. On dirait qu’ils épousent ensemble, dans leur apparente immobilité, le désir du voyage.

À la manière de tous les nourrissons, Stella a ses crises et hurle comme une damnée que la vie jette en enfer. À ces moments-là Myriam perd le nord et se tord d’impuissance. Comment soulager l’innocent bébé ? Elle n’en a aucune idée et la panique la gagne. Chaque hurlement de sa fille la met au supplice. Elle tourne comme une lionne en cage, séparée de son petit qu’elle entend crier. Elle a du mal à se maîtriser pour ne pas hurler elle-même à la lune et sangloter. Stella n’a jamais braillé plus frénétiquement que chez son

grand-père, le jour où elle doit lui être présentée. Ce jour-là, par contre, Myriam a non seulement gardé son sang-froid mais est apparue, face au professeur et philosophe à la parole acerbe, comme la mère implacable de la vivante insurrection.

Le vieil homme aveugle ne s'est pas déplacé pour venir saluer sa petite-fille dès sa naissance. Il souffre paraît-il d'un méchant rhume. Il craint surtout ma présence. Il a trop horreur des scènes pour avoir jamais exprimé ouvertement ce qu'il pense de notre union, mais sa muette hostilité à mon égard en dit long. Il ne pardonne pas à sa fille d'avoir choisi comme père de son enfant un primitif qui ne peut promettre qu'un assombrissement des Lumières et un peu plus de désordre dans un monde mis à mal par des esprits inférieurs, bourrés de nouveautés ineptes. Je me suis donc toujours tenu à distance et Myriam jusque là a supporté ce père qui nous blesse tous les deux. Elle le traite comme un paralysé du cœur et ne lui reproche pas cette infirmité, qui le rend doublement aveugle. À coup de lectures bien choisies elle essaie encore d'éveiller chez le philosophe imbu de sa propre intelligence une lointaine étincelle de ferveur. Il accueille ces niaiseries avec des ronchonnements, mais vite étouffés. Il a bien trop peur que Myriam ferme le livre, prenne la porte et le laisse définitivement se pétrifier dans sa pose de stoïque seigneur.

Stella est déjà au monde depuis six semaines quand le rendez-vous est pris avec le nouveau grand-père pour lui présenter la nouvelle petite-fille. Pas question de séparation ce jour-là. Nous sommes donc les trois à être accueillis par Carmen dans l'appartement où règne invisiblement la bonne Clémence. Nous entrons en fanfare et la musique n'est pas plaisante : Stella crie comme un porcelet qu'on égorge. L'incontrôlable virulence de cette voix nouvelle atteint à notre grande confusion les sommets de l'irrespect entre les parois couvertes de livres et de gravures à la digne austérité. Recroquevillé dans son fauteuil Voltaire, consterné par cette précoce manifestation de l'hystérie féminine, le père aveugle ne se doute pas que le père noir se tient debout dans son salon, à côté de la mère qui tente d'apaiser la furie en miniature. Le professeur et philosophe m'a si bien effacé de son esprit qu'il ne

s'attend plus à me rencontrer, même dans ces circonstances. Je le vois saisir sa canne blanche. Il fait un effort pour se redresser. Une grimace lui tord la bouche.

– Eh bien merci la sauvagesse! Elle n'a pas l'air d'apprécier la chance d'y voir clair, cette rejetonne d'un Othello qui a séduit ma fille sans rompre une lance ni conquérir les moindres lauriers!

Suffoquée, Myriam vacille, manque de s'écrouler et aussitôt se remet d'aplomb pour tourner le dos à son père. Sa révolte exige un acte et pas un mot pour le justifier. D'une main elle serre le bébé contre elle et de l'autre m'entraîne vers la porte, qu'elle ouvre. Elle dévale l'escalier. Sans prendre la peine de refermer je fonce derrière elle. Stella qui hoquette convulsivement est recouchée à la va vite dans la poussette.

Nous voilà dehors, tous les trois.

On ne desserre pas les dents.

On est sonnés.

On ne pourra jamais effacer cet affreux jour.

On sait qu'il n'y aura pas de retour dans cette maison.

La jeune mère ressemble à une morte qui pousse devant elle...

Une vague lueur de vie.

Sa propre enfance est comme soufflée par une bombe.

La bonne Clémence elle-même a fait défaut.

Elle n'est pas revenue de la mort...

Pour faire taire Monsieur Père.

La chute est atroce.

Le trou n'a pas de fond.

Moi je sens la rage de vengeance me broyer le cœur.

L'instinct de la guerre se déchaîne dans mon corps anéanti...

Par une monstrueuse cécité mentale.

Ah! Si seulement je pouvais partir en guerre et tuer!

Pas de guerre? Pas d'ennemis à détruire?

Pas de sang à verser? Dommage!

L'assombri trouvera bien le moyen de régler leur compte...
À tous ces lumineux qui le regardent de haut...
Avec leurs yeux desséchés. Il prendra de force...
Une place de nouveau maître sous le glorieux soleil.
Il écrasera de sa croissante fortune...
Les fantômes qui minimisent sa rage de puissance.
Il les réduira à mendier un sourire...
Sur son visage de vainqueur, rayonnant de férocité!

En une seule phrase le serpent à la canne blanche...
A réussi à foudroyer l'arbre de vie.
Les racines demeurent obscurément solides...
Mais le tronc s'est fendu en deux.

Érection du Dieu-Moi. Je n'avance plus que sous le fouet de l'amour-propre, obsédé par l'effet que je pense produire. Quand je me sens plus malheureux qu'un volcan éteint, oppressant de son ombre immense les frêles silhouettes de Myriam et Stella, je me traite de rêveur et méprise ma faiblesse indigne. Dans ma fièvre de domination je commence à me divertir à coup de sexe facile et vite envoyé. Avec les belles futées, jeunes et moins jeunes, qui viennent parader à *L'Atelier de la Voiture d'Art*, j'ai tout ce qu'il faut à portée du poisson rouge, qui se démène furieusement. J'entre dans l'ère de la dissimulation. J'ai une existence à deux faces, l'une pour l'intimité familiale, qu'un malaise ternit, l'autre pour le monde bouillonnant d'éphémères excitations.

Les instants de légèreté se raréfient. Sauf le dimanche matin, quand on se prélassé dans le grand lit, avec Stella. On chatouille entre nous la petite potelée, qui exulte. Sa bouche sans dents raconte des histoires sans mots. La chambre paraît flotter dans le Jardin de la Fontaine. On se regarde dans les yeux. On est fiers comme si on se reposait au septième jour de la création. Est-ce que la tension va enfin baisser et le paradis se remettre à exister? L'après-midi, parmi la foule qui déambule au bord du lac et dans les parcs plus magnifiques les uns que les autres, je suis content de moi : avec une femme charmante et un joli bébé, je fais bonne figure. Mais pas aux

yeux de tout le monde! Les insolents patineurs à roulettes, zigzagant à toute vitesse parmi les passants, me rappellent que j'ai la corde au cou. Le soir je trouve un prétexte pour filer. Je reviens aux petites heures, parfois bourré.

Myriam ne touche plus que rarement ses pinceaux. Elle a abandonné les grands formats et s'est cousu de petits carnets de bord, comme elle dit, où elle laisse de temps à autre émerger une image. Elle n'arrive pas à marquer chaque jour d'une empreinte, comme elle en a le désir. La couleur semble se retirer de sa vie. Les travaux du ménage, qui jusqu'alors se faisaient comme dans les contes où se démènent les gnomes, serviteurs des heureux foyers, lui pèsent. J'y participe de moins en moins tant j'ai à faire pour développer le commerce de la voiture d'art et tant je me gonfle d'importance dans mon affairement. J'en veux à Myriam de ne pas prendre au sérieux le bel avenir que je me promets d'offrir à notre fille, avec villa, grands voyages, écoles de premier ordre. Elle me regarde tristement. *Ailleurs, ailleurs, pour trouver du nouveau!* Voilà ce qu'elle dit, avec sa manie de citer les poètes comme s'ils avaient le don de prophétie. Ça me met en fureur. Je sens bien qu'il n'y a rien de nouveau dans la villa et compagnie. Mon impuissance à rénover la vie me rend vulgairement méchant.

– *Va te faire foutre ailleurs et débrouille-toi toute seule pour trouver du nouveau, pauvre conne!*

Je claque la porte et à peine dans la rue me frappe des deux poings la tête et remonte. Une journée en guerre avec Myriam est une journée gâchée. J'en ai fait mille fois l'expérience. Tout va de travers quand l'accord est flanqué par terre et piétiné. Comment s'en tirer? Pour l'acharné que je suis devenu, bataillant contre un spectre à la langue fourchue, trouver durablement la paix avec Myriam relève de l'impossible. Les non-dits s'accumulent. On parle de tout, sauf de la blessante présentation de Stella au grand-père doublement aveugle. On n'a jamais pu s'ouvrir l'un à l'autre du grandissant désarrois qui nous sépare en surface et nous lie en profondeur. J'ai peur de Myriam qui souffre de ma fièvre de réussite. Myriam a peur

d'exaspérer le vengeur en moi. Cependant elle a bien dû m'apprendre les projets de sa sœur Justine, qui n'a jamais peur de prendre les choses en main et vient de téléphoner...

– *Bravo Myriam! Tu l'as bien secoué, ce vieux débris de dominateur! Carmen m'a tout raconté. Tu sais qu'il n'arrête pas de m'appeler, de geindre, de dire que tu l'as mal compris, qu'il plaisantait, qu'il ne faut pas en faire un drame, qu'il a son revolver pour en finir si tu le laisses tomber, etc. etc. Moi je n'en peux plus de ses jérémiades et j'ai décidé de débarquer à Genève. D'ailleurs c'est lui, d'habitude si près de ses sous, qui me paie le voyage. Tu n'en reviens pas, hein? Il me croit capable de recoller les pots cassés et de te les vendre comme des tous beaux tous neufs. Ne t'inquiète pas, petite sœur, je ne me priverai pas de lui dire en face, à ce forcené de l'ego, les vérités qu'il a toujours bafouées! Avec son fanatisme de l'intelligence et son élitisme d'un autre âge, il oublie les plus élémentaires devoirs de l'existence. Rembarrer comme ça sa petite fille et insulter le père à la peau noire, pas diplômé de Harvard ou ambassadeur à l'ONU, mais c'est atroce! Je ne vais pas le laisser tranquillement se prendre pour une victime! Donc, ma chérie, j'arrive jeudi prochain à dix-huit heures vingt. Si tu peux venir me chercher à l'aéroport, ça sera super. Je me réjouis de connaître le père de cette petite Stella qui a réussi à faire vaciller le vieux dieu sur son socle de livres. Bravo la petite! Elle aura de bons poumons pour crier Vive la Liberté!*

Entrée en scène de Justine, l'obsédée de la prise de vue, qui ne fait pas un pas sans sa caméra bien protégée dans sa fourre et qu'elle dégaine comme un sexe avide hors du pantalon pour harponner tout ce qui lui tire l'œil.

Justine, plus grande, plus robuste que sa sœur, ne manque pas d'allure. Elle pourrait servir de modèle à une statue de la victoire sur un arc de triomphe. Son dynamisme de surfeuse donne envie de chevaucher les eaux glacées au milieu du jour, dans le violent éblouissement du ciel et de l'océan.

Stella a deux mois quand Justine débarque. En compagnie de son aînée, Myriam regagne un peu de vivacité. Elle peut s'esclaffer à nouveau en répétant les bonnes blagues de la bonne Clémence. Elle rappelle les angoisses de la cave... les têtes en bas sur la barre à

tapis... les bagarres sous les fenêtres du banquier... Moi-même, en prenant l'apéro avec les deux sœurs, je me sens ranimé par les histoires entendues tant de fois. Mais stop! Fermée la parenthèse enfance! Justine se lève pour se dégourdir les jambes et passer à autre chose. Elle se lasse vite de l'inutile ferveur. Elle tient à se mettre sous la dent de plus consistantes réalités. Quand elle se rassied, c'est pour parler politique, finance, actualité des arts, des spectacles, des sports. On n'est plus à l'époque de l'enfantin lyrisme, que diable! Et Justine d'embrayer sur les théories contemporaines de l'éducation.

– *Est-ce que vous êtes pour ou contre la discipline ?*

Silence. Un ange résiste en déployant au-dessus de nous les ailes de la perplexité. On a l'air un peu bêtes. On tousse. On reprend nos verres pour avaler une bonne gorgée de blanc-cassis.

– *Je vois, je vois... Vous ne prenez pas le risque de la controverse. Vous n'avez même pas réfléchi. Un conseil gratuit : inscrivez-vous à l'École des Parents !*

Justine, caméra au poing, se focalise alors sur Stella, qui gigote dans les bras du séduisant acteur jouant à la perfection le rôle de l'homme épanoui dans sa responsabilité de nouveau père. Stella s'amuse beaucoup mais finit par se fâcher de ne pas pouvoir attraper l'énorme et zonzonnant insecte, qui aussitôt la quitte pour s'envoler lourdement en direction de sa maman. Myriam rit :

– *Au secours! Voilà le vampire à la caméra!*

Elle court se cacher à la cuisine, où mijote un ragoût à la citronnelle qui depuis le début de la discussion laisse flotter dans l'appartement un parfum d'orient, de lent voyage, d'envol inespéré. À peine avalée la dernière bouchée, il faut sortir, prendre la voiture, aller boire un verre chez Matthieu et Charlotte, laisser Stella sous leur garde et se faire une toile ou un concert, n'importe lesquels, l'important c'est la nouveauté et sauf exception elle décroît. Désenchantés, on va se balader sur les quais, mais le cornet de glace

dans la main de Justine lui interdit de filmer ci, filmer ça. Elle râle. Un soir on monte au Salève pour aller voir d'en haut les lumières de la ville. Justine est libre de filmer d'un horizon à l'autre mais ça ne vaut pas le coup. Elle a dans l'œil le prodigieux tapis lumineux de Los Angeles la nuit. Entre Salève et Jura elle ne voit qu'une carpette brillante, décorant un réduit. Elle finit donc par soupirer comme dix fois par jour :

– *Qu'est-ce qu'on s'ennuie à Genève! Quand est-ce que vous allez venir me voir en Californie?*

Le grand accommodement avec le vieillard embaumé dans son élitisme et sa religion des Lumières n'aura pas lieu. Justine comprend qu'il n'y a pas moyen de faire pression sur Myriam, qui résiste en silence à l'esprit de séparation incarné par son propre père. Du coup Justine change d'aiguillage et trouve à son séjour une nouvelle raison d'être. Passant ses journées à s'entraîner pour le prochain marathon de New-York et ses soirées avec nous, elle traite désormais son père de pitoyable araignée, qui s'accroche à sa vieille toile empoussiérée et ne se nourrit plus que de mots creux. Par contre *L'Atelier de la Voiture d'Art* l'a conquise et elle s'affaire pour lui procurer une extension américaine, infiniment plus lucrative.

Il se trouve que Justine à Los Angeles est liée avec la sœur de Sun, le célèbre artiste sino-américain dont le nom chinois se prononce avec une voyelle de la même sonorité que celle de *truth*, la vérité, qu'il approche en virtuose de la lumière noire. N'est-il pas *the master of the disappearing truth*, le maître de la vérité en disparition? Ses œuvres inquiétantes sont peintes directement sur les murs des galeries ou des demeures privées. À la lumière du jour elles disparaissent. Le mur se voit uniformément blanc. Il faut faire l'obscurité complète et allumer au plafond de longs tubes d'ultraviolets pour que l'image peinte en blanc non fluorescent apparaisse en noir. Nombre des œuvres sont effacées quand les murs doivent servir à d'autres expositions. Ainsi l'artiste bien connu témoigne-t-il de son attachement à la vérité en disparition.

Justine, qui téléphone aussi souvent qu'elle filme, a déjà parlé en long et en large du concept *Voiture d'Art* à Katia Sun. Un soir la nouvelle tombe : Katia Sun vient d'appeler. Elle rentre de chez son frère. Le génie de la lumière noire est prêt à monter en voiture ! Une œuvre en puissance et en mutation va prendre la route... Dans son cerveau colossalement fertile Sun a vu se créer un immense espace avec des dizaines et des dizaines de voitures immobiles et blanches, aux vitres ingénieusement fumées, qui par intermittence, sous la lumière noire à l'intérieur des véhicules, laissent voir qui conduit, qui est emmené et dans quelles conditions. Les personnages sont modelés dans une résine synthétique et peints, sur un fond fluorescent, dans toutes les nuances de l'ivoire au noir. Sous les spots à la lumière éblouissante les spectateurs circulent tranquillement entre les voitures blanches, inconscients ou presque des réalités vaguement visibles à l'intérieur. Soudain : nuit dans le labyrinthe ! La lumière noire s'allume et les scènes intérieures s'imposent dans leur effarante réalité, désespérément multiple et répétitive. Réalité de l'amour qui s'éteint. Réalité de l'ennui robotisé. Réalité du sexe obsessionnel et cynique. Réalité de la fausse exubérance. Réalité de l'incurable avidité. Réalité du bien qui s'essouffle et ne peut rien. Réalité de la guerre, du viol, du meurtre, du massacre en masse. Innommable réalité des enfers psychiques. Toutes ces réalités circuleront côte à côte dans l'oppressante immobilité.

Au centre du labyrinthe : une voiture entièrement noire, dont on ne verra pas l'intérieur, quel que soit l'éclairage.

Il faudra consacrer des mois de travail avec une nombreuse équipe dans ce *Contemporary Labyrinth*, où s'allumera la lumière noire de la dignité consciente. Sun n'imagine pas cette formidable installation ailleurs qu'à Los Angeles. Sur la foi de sa notoriété, les sponsors ne manqueront pas à l'appel, surtout si les médias sont associés dès le départ. Katia Sun, génie des affaires, y veillera. Elle proposera Justine comme assistante du grand réalisateur qui tournera, du premier jusqu'au dernier jour, le film de la création. Virtuellement, c'est la gloire !

Le projet qui rendra durable la vérité en disparition ne se réalisera pas tout de suite. Dans une année? Peut-être. Sun a des œuvres en cours, mais il ne lâchera pas l'idée. Il veut absolument rencontrer les Européens à l'origine de la *Voiture d'Art*.

Moi je suis électrisé par la certitude de l'envol. Le monde s'ouvre en grand. La lumière noire va me faire apparaître dans toute ma force et me délivrer de la honte de ne pas être un *lumineux*. Grâce au *Contemporary Labyrinth*, je vais déployer mes ailes, tourner toujours plus haut, encore et encore, jusqu'à fondre de plaisir dans le soleil!

Et s'il faut retomber brisé, c'est accepté.

Un mois après le départ de Justine, Matthieu et Charlotte profitent des vacances scolaires pour emmener les diablasses à Los Angeles et prendre contact avec Sun. Moi je m'inscris à un cours intensif d'anglais américain. Je progresse à la vitesse grand V. Si la fusée s'allume comme prévu, je serai prêt pour la conquête de la planète fortunée.

Myriam chantonne. Pourtant elle est la seule à ne pas rayonner. Elle m'exaspère, une fois de plus, avec son intuitive perplexité. Elle chantonne, oui, mais pas n'importe quoi. Elle chantonne *Hotel California* et je ne peux plus faire semblant de ne pas comprendre les paroles. *This could be heaven and this could be hell...* Paradis ou enfer? Ce que pourrait être dans notre vie la Californie, on ne sait pas. Mais se protéger de l'expérience offerte par l'énigme des circonstances... non, on n'aura pas cette lâcheté. Là-dessus on est d'accord, Myriam et moi. Elle finit par me dire pourquoi la chanson pas nouvelle et pas démodée l'obsède. Il s'agit de Justine. Sous prétexte, un matin, de prendre le temps de regarder les aquarelles et les carnets de bord de sa petite sœur, Justine s'assied dans le fauteuil bleu ciel à côté de la table de travail, dans notre chambre à coucher. Elle passe une heure à raconter son tourment. Myriam sidérée découvre, sous l'apparence de statue de la victoire que réussit à donner Justine, le feu sombre sous la pierre, le feu qui s'affole comme une panthère prise au piège et lui dévore les entrailles. Récit de Justine :

Un jour, je tourne un de mes films publicitaires pour une grande maison de mode, à Santa Monica, qui habille les stars et les maîtresses des hommes qui font de l'argent de la même façon qu'ils baisent : tout le temps, partout, frénétiquement. La patronne, une femme dans la quarantaine, m'impressionne par la délicatesse de ses traits, la sobriété de son élégance, l'intelligence de son regard. C'est Katia Sun. Je me sens lourde et gauche à côté d'elle. Je me dis : J'aimerais que Dieu, auquel je ne crois pas, m'ait créée à l'image de cette femme-là. Il serait si facile alors de marcher dans le monde comme une funambule, dominant la mêlée en compétition pour l'argent et pour le sexe. Je pense aux méchants coups que j'ai reçus et donnés dans ma profession, sans réussir à en surmonter la nausée. Je pense à l'érotisme que je pratique comme un autre genre de surf et aux mâles qui m'excitent et me lassent, parce qu'aucun ne m'enlève dans le grondement sans fin de l'océan. Je pense aux fêtes survoltées qui au bout de la nuit me vomissent dans une solitude plus solitaire qu'avant. La femme que j'ai devant moi n'a pas peur d'affronter le monde des rivalités et d'être seule : elle se plaît à contempler sa propre image. Si seulement je pouvais lui ressembler ! À la fin du tournage, Katia Sun me fait entrer dans son salon privé. Dans le milieu de la mode et des affaires elle est une célébrité et je suis fière d'être traitée en amie. Elle m'invite à revenir. Elle retient ma main. C'est comme ça que l'histoire commence, tout doucement, comme en dansant un *slow* les yeux fermés. Bientôt je ne peux plus me passer de Katia Sun. Elle me fascine en restant distante jusque dans la plus folle intimité et j'en deviens malade, hallucinée d'amoureux manque. Moi qui toujours voulais vivre libre et maîtresse de moi-même je bois toute honte. J'aime être l'esclave d'une femme qui ne prononce jamais le mot *amour*. J'aime la soumission qui me jette aux pieds de cette frêle divinité à qui je n'ose pas quémander une ombre de tendresse. J'aime avoir l'esprit colonisé à toute heure du jour et de la nuit par son visage, son corps, ses paroles, sa cruauté, sa suavité, ses dérobades. J'aimerais être la cible sur laquelle elle tire quand elle s'entraîne, car cette évanescence est une championne en matière d'armes à feu. Katia Sun est ma drogue et je tuerais pour la retenir dans mes bras. J'ai peur d'être délaissée et j'ai peur quand elle se souvient de moi. Les rares

moments où elle m'enlace je meurs. Mon corps se refroidit tandis que je grille sur le bûcher. Je m'enivre de cendres, de fumée, d'anéantissement. Que faire? La lune doit tourner toujours autour de la terre et la terre qui ne la regarde pas souvent se dit : Tiens! Voilà cette pauvre fille qui traîne dans mon sillage...

Oui, Myriam, j'en suis là. J'ai espéré que ce voyage m'aiderait à me secouer et c'est le contraire qui s'est produit. De toute façon, c'était perdu d'avance. Comme dit la chanson : *You can check out any time you like, but you can never leave...*

Dans la chambre inondée de soleil, tout est noir. La chanson a raison. La passion exerce une emprise telle qu'on peut en sortir comme on rend sa clef à l'*Hotel California*, chaque fois qu'on en a envie, mais sans jamais pouvoir s'en aller...

Myriam a des larmes plein les yeux. Elle tient dans les siennes les mains de Justine. Elle voudrait dire quelque chose... rien ne lui vient à l'esprit.

Moi j'aurais préféré ne pas savoir cette sombre histoire. Ces affaires intimes, on ferait mieux de les garder pour soi, à mon avis. De toute façon, ça ne change rien au projet californien. Ce ne sont pas les amours de Justine, si navrantes soient-elles, qui vont dégonfler les roues de la *Voiture d'Art!* Bref, plus un mot là-dessus et en avant pour l'aventure, la vraie, affranchie des douleurs et caprices de la lune.

J'avais raison de répondre à l'appel. Le temps n'était pas venu de s'asseoir, solitaire à une table, pour écouter le souffle qui passe dans la forêt humaine et le murmure des eaux descendant vers la mer dont chaque vie est une vague, plus ou moins calme ou audacieuse...

J'ai donc raison et je me trompe. C'est comme si j'avais déjà hissé les voiles et que le vent du succès sifflait dans mes oreilles. Je n'entends pas les trois coups sourds, annonceurs de la tragédie.

D'ailleurs tout va pour le mieux, en ce qui me concerne. Matthieu et Charlotte sont revenus enchantés de Los Angeles, quoique déroutés par la formidable extension de l'espace urbain et la substitution quasi complète de la vie à pied par la vie en voiture sur l'immense tissage des autoroutes. La rencontre avec Sun a tenu ses promesses et rendu un peu plus humaine cette ville stupéfiante, qui répond par sa dimension puissante et angoissante à l'insaisissable étendue des flots du Pacifique et à celle du désert sous la torride ou glaciale indifférence du ciel. Sun s'est montré d'une lumineuse cordialité. Katia Sun aussi, et quelle classe! Justine, cheville ouvrière de l'accord, était aux anges. Car l'accord est conclu. *L'Atelier de la Voiture d'Art*, à Genève, s'associe à l'installation à Los Angeles du *Contemporary Labyrinth* imaginé par Sun.

Le maître a dit en riant qu'un créateur non dénué de culture se devait de respecter l'accord naturel entre la petite graine transplantée d'Europe et le futur séquoia californien...

Moi je vais être l'envoyé de l'atelier genevois et le conseiller du maître pendant toute la durée de la création. Elle prendra neuf mois : Sun tient à manifester sa *maternité d'artiste*. Est-ce que Myriam et Stella m'accompagneront? On a une année entière devant nous pour en décider.

Quand elle reprend son travail à l'institution psychiatrique, dans *l'Atelier des livres délirés*, Myriam a beaucoup de mal à retrouver la confiance des malades. Plus possessifs encore et jaloux que les égocentriques capables de dissimuler leurs pulsions, ils se sont crus lâchés, trahis, moqués. Pendant plusieurs semaines elle a dû accepter l'aide d'un infirmier costaud pour les empêcher de lui jeter les couleurs à la figure et de démolir le matériel. Quand le bateau enragé a retrouvé le cap de l'expression pacificatrice et vogué moins périlleusement au-dessus des abîmes, il a semblé sage à Myriam de ne pas abandonner la barre. Je suis donc parti seul pour Los Angeles. Stella venait de s'élancer librement. J'emportais comme un talisman l'image des premiers pas de la petite fille entre sa mère et son père immobiles, illuminés de naïve fierté.

Je n'ai pas atterri depuis deux jours à Los Angeles que le cercle magique se referme sur moi. Je suis sous la protection de Sun, le grand artiste, qui m'accueille comme si j'avais toujours appartenu à la société brillante dont il est le centre. Plus aucune crainte question couleur de peau : la mienne est préservée du rejet plus ou moins avoué des vertueux Américains, viscéralement racistes. Ces gens-là, Sun ne les fréquente pas. La vertu n'est pas son fort, la débauche non plus. C'est un homme solide, à l'indiscutable ampleur de vue, extraordinairement concentré quand il travaille et désinvolté à l'heure des plaisirs. D'emblée je suis sous le charme du nouveau Dédale, constructeur du labyrinthe dont le chantier vient de s'ouvrir et père tout trouvé pour Icare qui prend son vol sous le radieux soleil californien.

Si je me souvenais de la voiture à l'échelle, sur le toit de l'atelier genevois, je jetterais peut-être un regard un peu perplexe sur ce bel envol. Mais je ne m'en souviens pas. Je ne tiens pas à m'encombrer de souvenirs. Ma mémoire est un navire chargé d'anciens trésors, qui diminue d'importance en s'éloignant. Il va bientôt franchir la ligne d'horizon et devenir invisible. Moi je reste étendu sur la plage, heureux de m'apparaître à moi-même comme un homme neuf. Après avoir nagé loin dans les vagues puissantes et retentissantes, je retourne travailler avec Sun et son équipe de peintres, sculpteurs, électriciens, carrossiers, secrétaires continuellement sous le feu des projecteurs et filmés comme des danseurs en représentation. Mon rôle à moi n'est pas bien défini. J'ai ainsi tout mon temps pour regarder travailler le maître, l'écouter, lui répondre.

– What a clever guy you are, Adam! Fantastic how you understand my own thought and help me give it a visible form! Everything between us becomes new, even the old mystery of incarnation... We are the new gods, the human gods in the contemporary labyrinth. The creator, the son and the disappearing truth, newly revealed...

Comment résister à pareille sanctification de ma mission dans la ville des anges ?

Je répète mot pour mot à Myriam, au téléphone, les paroles du maître : Quel type intelligent tu es, Adam! C'est fantastique comme tu comprends ma propre pensée et m'aides à lui donner une forme visible! Tout devient neuf entre nous, y compris le vieux mystère de l'incarnation... Nous sommes les nouveaux dieux, les dieux humains dans le labyrinthe contemporain. Le créateur, le fils et la vérité disparue, nouvellement révélée...

– *Et la Sainte Vierge, c'est qui? Katia Sun?*

Je suis furieux contre Myriam. Je ne veux pas la moindre égratignure sur les carrosseries blanches à l'intérieur desquelles le mal et le malheur de vivre vont être dépassés, sous la lumière noire, dans une apothéose de prise de conscience. Un jour pourtant, le doute qui pique et qui pince m'assaille comme un insecte importun, prisonnier en moi-même. Sun, à qui j'ai raconté mon enfance, prend mon père et ma mère comme sujets d'une des mises en scènes du bonheur éphémère. On les voit assis sur le siège avant de la voiture immaculée, avec un sourire tendre et grave sur leurs visages noirs et des yeux immenses. Ils semblent abasourdis par la beauté du monde et inquiets déjà dans leur félicité. Sur le siège arrière est accrochée une créature bizarre, décharnée, avec des ailes d'ange qui ont de la peine à trouver place dans l'habitacle et un rictus de démon, semblable à celui des gargouilles dans les hauteurs d'une cathédrale. Ce nain ailé a des bras démesurément longs et des mains comme des serres, qui effleurent à l'épaule la jeune fille naïve et son amant tourmenté par l'impossible amour. Moi je ne suis pas parfaitement à l'aise et me sens comme dédoublé : ébloui de participer avec ma propre histoire à une œuvre dont personne ne conteste le génie, et assombri par je ne sais quoi, qui manque à mon père, à ma mère, à leur élan l'un vers l'autre, à leur peine, bref à leur destin tel que l'a figuré Sun. L'absence de ce je ne sais quoi me blesse. Le labyrinthe en construction en est soudainement assombri lui aussi, comme dans une éclipse de soleil, et puis la lumière splendide règne à nouveau et l'éclipse est oubliée. Entre l'ébloui en moi et l'assombri par je ne sais quoi, le combat est par trop inégal, surtout dans le cercle magique des lumineux.

Je ne parle pas de cette expérience à Myriam. Elle est mon lien avec ce je ne sais quoi du Jardin de la Fontaine, qui risque de déséquilibrer la géométrie parfaite du labyrinthe inclus dans le cercle magique. En somme j'ai peur d'être éclairé sur ce qui m'assombrit et de faire triste figure devant Sun, le grand artiste, champion de la lucidité créatrice, luttant contre la malédiction de la bonne conscience. Bien que je le suive comme son ombre et que son génie m'aveugle, un vague instinct de liberté n'est pas sans me déranger quand il ferme la porte du labyrinthe et laisse derrière lui les illusions, misères, cruautés, horreurs en tous genres pour retourner se détendre au bord de sa piscine sous les palmiers. Il salue d'un grand geste amical et démocratique le garde armé à l'entrée de la propriété. Le grand Noir sourit de toutes ses dents au grand patron, qui va s'installer bien confortablement sous un parasol. Son amie du moment apporte le whisky, les glaçons, les canapés raffinés. On se met à l'aise. On trinque, on rit d'être aussi bien dans notre peau. On parle de la nouvelle mode des maillots de bain qui pour les hommes s'allongent et pour les femmes rétrécissent. L'une ou l'autre des jolies filles, mannequins chez Katia Sun, qui tournent autour du maître, me tire de ma chaise longue, me pousse à l'eau et tandis que je plonge avec elle dans un feu d'artifice d'éclaboussures solaires, Sun reprend avec plaisir la lecture d'un roman policier bien sanglant.

Myriam, au téléphone, demande des nouvelles de Justine.

– Tout va bien pour Justine! Maintenant qu'elle filme le labyrinthe elle est de toutes les sorties avec nous et Katia Sun. Le week-end dernier on est partis avec Bob et son copain Bill, qui a un jet privé. Tu ne sais pas qui est Bob? Le cinéaste, le boss de Justine. Il est bien connu à Hollywood. Bref, on s'est posés au Mexique, au Cabo San Luca, tout au bout de la Basse-Californie. Le samedi on a fait le désert en 4x4, le dimanche on est restés à la plage. Quels paysages! C'était fabuleux!

– Merci Monsieur. On fera appel à votre agence pour nos prochaines vacances, mais pour la pénétration psychologique, on s'adressera ailleurs. Justine n'est pas un pays qui se visite en jet privé et moi non plus, d'ailleurs.

– Tu es jalouse, ou quoi?

– Du jet privé, sûrement pas. Et les amours, comment ça va? Mirrors on the

ceiling and big champagne on ice?

– *Oh! Arrête avec ta satanée chanson! Si tu étais là, ça me ferait bien plaisir de te faire taire sous les miroirs au plafond, avec un magnum sur la table de nuit pour te rendre légère et gentille comme les petites bulles...*

– *Pas de bulles, pas de miroirs pour moi, mais pas de mensonges non plus. Maintenant je te passe ta fille...*

– *Pa-pa... Pa-pa...*

– *Oh! Mes chéries, je vous aime, je vous aime, mon âme est trop petite mais je vous aime... gardez-moi de vous oublier...*

Le cercle magique est ébranlé. Pas pour longtemps. Je suis repris comme un canari qu'on remet dans sa cage et qui en est ravi. Je retourne à mon envol grandiose et à l'inconscience à l'intérieur même du prestigieux labyrinthe où progresse le spectacle de la vérité... La vérité en disparition que la lumière noire fera renaître dans les consciences à travers les vitres ingénieusement fumées... La vérité qui cependant reste dans le noir à l'intérieur de la voiture noire, au centre, dans la foule toujours plus impressionnante des voitures blanches entre lesquelles dériveront les spectateurs à l'affût du choc libérateur. Une scénographie réellement visionnaire! Sous la lumière normale : la bizarrerie d'un corbillard isolé au milieu d'un champ immense, couvert de colombes. Sous la lumière noire : une planète explosée dont les débris sont disséminés partout.

Les mois filent. La date du vernissage est fixée pour dans trois semaines. Après? Ma carrière de conseiller du maître se précise, n'en déplaise à certains, qui n'ont pas réussi à me déboulonner et grincent des dents. Sun a un projet en tête pour Berlin, sur la mémoire en disparition. Il a besoin de moi. Il me paie royalement. Est-ce que je pourrai concilier deux activités, à Genève et à Berlin ou ailleurs? Pourquoi pas, en m'organisant bien? *L'Atelier de la Voiture d'Art* ne m'enthousiasme plus vraiment, mais bon, je ne veux pas laisser tomber Charlotte et Matthieu. Il me faudra pas mal de diplomatie... Pour le moment je n'en parle pas. Je me concentre sur le labyrinthe. Le stress du presque accomplissement devient insoutenable. Ça vibre et ça gronde comme un avion lancé sur la piste. L'imminence du décollage unit l'équipe dans une fabuleuse communion autour du

pilote : quel homme ! Il a plus d'énergie à lui seul que nous tous. Il trouve moyen, le soir, d'emmener les filles voir la faune qui hante la plage, à Venice, pour deviner quelles extravagances feront bientôt la mode partout. Moi je suis tellement hébété de fatigue quand je me retrouve au lit que je n'allume pas la TV. Ça m'arrive de rester une semaine sans savoir ce qui se passe dans le monde.

Une sonnerie me secoue, une nuit, en plein sommeil. Trois heures du matin. C'est Myriam. Elle ne pense pas au décalage horaire. Elle sanglote. Elle crie comme si elle était tombée dans de l'eau bouillante. Ses paroles sont incohérentes...

– *Tout va bien pour Stella mais moi ça va pas, Adam. J'en peux plus. Ces voitures blanches... Cette voiture noire... J'en peux plus d'être effacée... Je meurs d'être enfermée... Adam, reviens, tire-moi de là... J'ai besoin du Minotaure, pas du crâne hypnotiseur... Je l'aime, ce Minotaure avec des ailes... Reviens...*

– *Calme-toi, Myriam. Je reviens bientôt, dans un mois. Pourquoi est-ce que tu ne veux pas venir au vernissage, avec Charlotte et Matthieu ? Pourquoi est-ce que tu refuses de voir le labyrinthe ?*

– *Parce que je suis dedans, depuis des mois, des siècles, tu ne comprends pas ? Le Minotaure aussi, mais il s'est envolé... j'ai donné mes ailes... je ne vole plus...*

– *Le Minotaure ? Mais de qui parles-tu ?*

– *Un homme et une bête. Je ne sais pas son nom. Il m'étreint partout, dans la maison, dans l'ascenseur, dehors... et je ne le vois plus nulle part... qu'est-ce que je vais faire ?*

– *Tu es dans la confusion, Myriam. C'est ton travail qui ne va pas ? Non ? Tu n'as pas de nouveaux problèmes avec les malades ? Si tu veux, je rentre tout de suite après le vernissage... Patiente encore un peu, ma chérie.*

– *Non, Adam, non. Je ne patiente plus. Adieu.*

Là j'ai peur. Je rappelle immédiatement. Ça sonne occupé. Est-ce qu'elle appelle quelqu'un d'autre ? Charlotte peut-être ? J'appelle Charlotte à la maison : personne. J'appelle Matthieu à son bureau : personne. Quelle heure est-il là-bas ? Midi et quart. Et Myriam ne répond plus. Elle a sûrement décroché la prise. Je finis par appeler Carmen, terrorisé à l'idée que l'aveugle risque de répondre et de me ricaner au nez. Personne là non plus. La panique monte. Est-ce qu'il

faut appeler la police à Genève? J'essaie de me raisonner... de ne pas imaginer le pire... Du calme, Adam, du calme, du calme! Je suis en flammes comme une ville après un tremblement de terre.

Quelques heures plus tard je peux enfin parler à Matthieu.

– *OK Adam. Charlotte va prendre la voiture et y aller tout de suite. On te rappelle.*

Je reste plus d'une heure encore paralysé, le téléphone à la main. Enfin il sonne. C'est Charlotte.

– *Ça va pas fort pour Myriam, Adam. Elle ne dit rien, sauf que le silence vaut mieux entre vous deux. Elle ne peut pas expliquer ce qui la trouble pareillement. Ne t'inquiète pas pour Stella, rien de malheureux ne lui arrivera par sa mère. D'ailleurs je ne les laisse pas tomber, tu penses bien. Et toi, tu ne sais pas ce que tu dois faire? Essaie d'y voir un peu plus clair, non?*

Je voudrais voler à l'instant vers Myriam et je voudrais voler avec Sun vers l'apothéose de l'œuvre en création. Je ne peux pas laisser en plan le labyrinthe qui a pris pour moi une signification si essentielle et je ne peux pas abandonner Myriam à sa détresse, qui me dépasse. Je suis dans le noir. D'heure en heure le supplice du silence se fait plus violent et l'impuissance plus terrifiante. La fièvre qui monte dans le labyrinthe en travail ne m'aide en rien.

Deux jours plus tard, vers les cinq heures, on est en pleine installation des tubes à ultraviolets quand la nouvelle secrétaire de Sun me fait signe : *Somebody wants to see you, Adam...* Quelqu'un veut me voir? Qui ça? Je marche vers la porte d'entrée. Pas possible! C'est Matthieu! Mais quelle tête il a... Quelque chose de grave est arrivé! Je m'approche, la peur au ventre, et paf! Je reçois en pleine figure le poing de Matthieu. Et encore une fois, paf! J'essaie de me protéger. Le sang coule dans mes doigts. Paf! En même temps qu'il cogne Matthieu hurle :

– *Tu vas te réveiller! Tu vas te réveiller ou quoi! Qu'est-ce que tu attends pour vivre? Que la vie ait fichu le camp et que tu te retrouves tout seul avec tes rêves et tes cauchemars grandioses? Allez, on embarque. J'ai les billets de retour, on part demain soir et si tu es un homme, boucle-la, ça suffit comme ça!*

Je suis plus grand, plus fort que Matthieu et j'ai les genoux qui flanchent. Ce furieux m'a bousillé la bouche et j'ânonne péniblement :

– *J'y comprends rien Matthieu, mais d'accord, tu es mon ami, je te suis. Laisse-moi parler à Sun, tout de même...*

– *Non, tu ne lui parleras pas, mon vieux! Tu n'es plus dans l'état de parler à qui que ce soit. Je lui parlerai moi, demain, avant le départ. Allez, en route! On va te soigner et faire ta valise.*

La jeune secrétaire médusée fixe le boxeur qui n'a pas l'air d'une brute et le grand musclé qui ne se défend pas. Matthieu lui dit qu'il viendra s'expliquer le lendemain, à dix heures. Le boucan a résonné jusqu'au fond du labyrinthe et ameuté tout le monde. Sun arrive à proximité, Justine aussi, qui avale un cri. Matthieu m'entraîne vers le taxi et lance à la cantonade, dans la meilleure tradition des avocats escortant le prévenu sous l'œil des caméras : *No comment!*

Rien à dire. Des actes.

Les paroles attendront leur tour.

Elles viennent après.

D'instinct, Matthieu a réveillé un inconnu en moi. Je ne comprends pas encore ce qui m'arrive mais d'instinct je ressens l'envergure de l'acte, la profondeur de l'amitié, la clairvoyance en gestation. On va chez moi. Matthieu est claqué. Avant de tomber comme une masse, il me dit ce qui est arrivé.

Comme chaque jour depuis que ça va si mal, Charlotte passe chez Myriam, à l'heure où elle revient de la crèche avec Stella. Ce jour-là, elle arrive plus tôt et elle entre. Elle a la clef, la confiance de Myriam. Elle se dit : Tiens! Si je profitais pour regarder les aquarelles? Elle va

dans la chambre à coucher qui sert aussi d'atelier... Un désastre! Toutes les aquarelles sont là, empilées, ça fait une montagne, et chacune est maculée, offensée dans sa beauté, détruite sans espoir de retour. Myriam a coupé en deux une betterave cuite et elle a tamponné systématiquement, de long en large, de haut en bas, en pourpre, chacune de ses aquarelles. Il n'y pas une seule rescapée. Et les carnets de bord, se dit Charlotte, qu'est-ce qu'elle en a fait? Une intuition la dirige vers la salle de bains. La baignoire est pleine d'eau, tous les carnets sont dedans. Alors elle m'appelle et le crève-cœur me tue moi aussi et me voilà.

La honte me coupe le souffle. Je n'ai même pas le secours des larmes. Elles restent à l'intérieur. Je m'effondre comme un lourd débris dans une eau morte.

Dans l'avion Matthieu m'apprend que le maître du labyrinthe s'est défilé. C'est Katia Sun qui est venue à la porte à dix heures. Justine marchait derrière elle : un spectre. Matthieu me répète les mots de Katia Sun, quand il lui a fait comprendre que je quittais l'affaire du labyrinthe et lui aussi, définitivement. Il a dit que c'était une création géniale et rentable...

Mais le génie et la rentabilité ne sont plus de saison.
L'issue importe seule. Laquelle? On ne sait pas.
On ne domine rien. On n'invente plus. On avance.

Tant pis pour la perte financière. L'important est d'être libéré des obligations envers ses grandioses partenaires, auxquels il ne souhaite aucun mal. Immobile, Katia Sun ne dit pas un mot. Rien ne se lit sur son visage. Elle est la parfaite représentation du *self control*.

Tout à coup la froideur élitiste se fissure. Le ciel serein explose. La haineuse férocité ne réussit plus à se dissimuler. Matthieu n'en revient pas de la vulgarité de Katia Sun. Sidéré, il n'arrive plus, dans l'avion, à sortir un mot en anglais. En ce moment la Californie, l'Amérique et le business du monde entier qui parle anglais lui donnent la nausée. Il traduit :

– *Hors d'ici, bâtards d'étrangers qui viennent semer la merde! On n'a pas besoin de vous! On n'a rien à foutre d'une ombre qui se laisse tirer par sa queue sans couilles pour voler vers la petite fée du foyer, qui joue encore à la poupée avec son bébé en chocolat au lait! Si seulement je pouvais vous tenir en joue et vous fusiller, tous tant que vous êtes! Ta-ta-ta-ta sur vos gueules de minables, qui voulez pas la boucler!*

Justine est toujours là, debout à côté d'elle, tenant sa caméra comme un enfant son ours quand tout va mal. Katia Sun se tourne vers elle. Son visage est irradié par le désir du meurtre. Elle arrache la caméra des mains de Justine :

– *Hors de ma vie! Toi aussi tu es virée, grande vache! Va grelotter d'amour dans tes neiges éternelles! Va faire ton cinéma chez les crétins des Alpes!*

À côté de mon formidable ami, dans l'avion, c'est à mon tour d'entendre le refrain qui m'a tant agacé : *Welcome to the Hotel California... Such a lovely place... Such a lovely face...* Tu parles d'une bienvenue à l'Hôtel California! Un si charmant endroit... un si charmant visage... tu parles! On est au-dessus de l'Atlantique nord et le soleil se lève encore et encore. Il n'arrête pas de se lever. Dans cette aube qui n'en finit pas mon cœur tressaille et n'ose pas se réjouir... Mais si c'était vrai... Si la bienvenue au monde restait à découvrir... Si la nouvelle rencontre allait nous en sortir, de ce rêve aux ailes puissamment déployées... Si de concert dans la musique de l'inconnu on allait dépasser la dernière phrase de la chanson tragique : *you can check out any time you like, but you can never leave...* Et aujourd'hui encore, après la chute et la douleur sans nom, je revois cette aube étrange dont la ferveur se prolonge et la chanson d'alors, à la jeunesse intacte, se remet en route et je me dis : si la joie revenait? Si l'envol était encore possible? Si la nuit à venir n'était plus l'ennemie... Si l'intensité de la guitare électrique et de la batterie et de la voix humaine et du vaste amour sauvait l'*Hotel California* et tous ses envoûtés... Ah! Si la vie était plus libre que nous, les drogués de la grandeur, *just prisoners here of our own device...* seulement prisonniers de nos propres ruses... et chanceux si on est flanqué par terre, un jour, et qu'on se relève pour bénir le boxeur imprévu.

Le taxi me dépose devant mon immeuble. J'ai laissé ma valise à Matthieu. Je ne suis pas sûr de dormir chez moi, ce soir. Je prends l'ascenseur. Je suis devant la porte. Silence. Aucun signe de vie. Myriam... est-ce que tu es là? Est-ce que tu m'ouvriras? Je n'ose pas sonner. Je pense à la sale gueule que j'ai, avec les coups que j'ai encaissés, la fatigue et tout. Qu'est-ce qu'elle va penser? Et Stella? *Ce bonhomme qui fait peur... mon papa?* Je suis tenté de fuir. Je sonne...

– *Adam! Oh! Adam... Mais qui t'a fait mal?*

– *Oh! Myriam...*

Je m'écroule dans ses bras.

Le lendemain, c'est un samedi. On va faire le marché tous les trois et je suis ébahi du babil de Stella. Elle jongle avec les mots, certains précis comme des balles rouges, bleues, vertes, jaunes, d'autres en bizarres métamorphoses. Elle en invente aussi. On dirait les clochettes de Papageno. Cette petite personne refuse énergiquement de rester dans le pousse-pousse. Elle court en zigzag et sautille. Un sacré lutin! Une merveille de fille! Elle finit tout de même par comprendre qu'elle ne peut pas circuler parmi la foule comme un petit lièvre dans la forêt. Je la hisse sur mes épaules. Je suis fier comme si j'avais conquis la terre entière et ses trésors sans prix. Le marché n'a jamais été aussi généreux sous le soleil. Les sourires pleuvent sur nous comme un cadeau du ciel. Tout est beau. On achète le meilleur pour la fête, demain soir. À l'idée du grand bal en cuisine, dans l'ardeur de se surpasser l'un et l'autre devant les fourneaux, on a l'eau à la bouche. On a invité Matthieu et Charlotte et les diablasses. On va les traiter comme il faut! On se laisse encore tenter par des chanterelles, dont la montagne, sur la charrette du vieux marchand barbu comme un génie des bois, est d'un or paisiblement lumineux.

Et les fleurs? Un bouquet splendide nous fait signe. Myriam le prend dans ses bras. Son parfum nous fait chavirer de tendresse. On se rapproche. Les lèvres se frôlent. On s'écarte. Stella a tout vu! Elle en veut aussi!

– *On ne peut pas t’embrasser, là-haut, ma chérie! Ou tu redescends pour les doux baisers, ou tu restes perchée dans les hauteurs sans jalouser personne! Il faut choisir!*

Le dimanche matin, on se prélassa tous les trois sur le grand lit. Paix divine... Myriam raconte l’histoire de Boucle d’Or et des trois ours, le grand, le moyen, le petit. Stella et moi, on écoute et on regarde les images. Boucle d’Or n’a pas encore quitté la maison des trois ours pour retourner chez sa maman, de l’autre côté de la forêt où elle s’était perdue, quand Myriam s’interrompt.

– *Zut! On a complètement oublié le vin!*
– *Comment ça? Il n’y en a plus à la cave?*
– *J’ai tout bu!*
– *Bravo! Ça ne m’étonne plus que tu sois sensible au Minotaure...*
– *Ma faute, cher ami, si tu n’étais pas là pour m’enivrer?*

Cette nuit, dans notre lit, j’ai entendu l’histoire de Myriam, du Minotaure, de l’illumination sensuelle... et de l’échappée libre. Une histoire élémentaire et cependant pas aussi facile à comprendre que la gentille aventure de Boucle d’Or chez les trois ours. Mais bon, j’assume le rôle qui est le mien là-dedans, pas glorieux, indispensable pourtant à un envol que personne au monde ne pourrait inventer. D’ailleurs pour l’instant je n’ai pas le temps de penser à mon paysage intérieur ni à celui de Myriam et à tout ce qui se passe d’étrange entre les deux. Il faut que je m’habille en vitesse et file à Ferney-Voltaire où les magasins sont ouverts le dimanche matin. Je vais franchir la porte quand Myriam crie depuis la chambre :

– *Du Bourgogne! Du Nuits-Saint-Georges! C’est la fête!*

Dernières paroles de Myriam, entendues par l’homme qui ne finit pas de l’aimer de toute son âme défunte qui renaît, faisant confiance à la folie de la fête entre les fourvoyés, les délaissés, les morts.

Quand je suis revenu, ce dimanche à midi, le dragon avait craché son feu avec un revolver. Sang partout.

Éteinte aussi l'enfantine étoile, Stella, lumière dans les ténèbres de la civilisation du crâne sacralisé.

Le dragon n'est pas seulement Katia Sun, maîtresse indigne de la pauvre Justine qui a tiré, hallucinée par le manque d'amour...

Le dragon
c'est moi

Le chevalier
combattant le dragon
c'est moi aussi

Et par tragique énigme
infiniment plus que moi

Myriam, qui ne se doutait de rien et ne mesurait pas la portée de ses paroles, m'a transmis la lance de Saint Georges et le courage des résistantes au cœur plus grand que les charmes puissants du dragon.

Dans le silence des nuits profondes elle délivre encore et encore entre les mots noircis par l'extinction de l'espoir...

La princesse inconnue qui donne
le souffle de vie et la mort
qui ne désunit pas

Le voisin, un très vieil homme, bientôt centenaire, qui se débrouille pour marcher avec ses cannes et sortir deux fois par jour son petit chien, a entendu les coups de feu. Le chien apeuré s'était caché sous un meuble. Le vieil homme s'est levé du fauteuil où il passe la moitié de son temps à somnoler. Il s'est tenu au mur pour s'approcher de sa porte. Il a vu par le judas la femme au revolver.

Elle restait immobile sur le palier. Le revolver était braqué sur l'ascenseur. Le vieil homme, tout tremblant, s'est déplacé à grand peine jusqu'au téléphone. Il a appelé la police. Grâce à lui je n'ai pas reçu à mon tour une balle en plein front.

Je n'ai aucune idée de ce qui se passe, aucun pressentiment. J'ai garé la voiture. Je marche sur le trottoir. Les pensées les plus banales me tournent dans la tête. Je suis satisfait d'avoir bravé les lois de la douane, qui réglementent le passage de l'alcool. De toute façon les contrôles sont rares et me voilà de retour avec mon sac de six bouteilles. Pour qu'elles ne s'entrechoquent pas je tiens le sac bien serré devant moi, dans mes bras. À quelques pas de l'entrée la lueur d'un gyrophare sous l'éclatant soleil paraît jouer au drame dans une série télévisée. Un couple à l'air bizarre s'avance à ma rencontre. La femme tend sa main vers moi, signalant je ne sais quoi. L'homme a l'air de vouloir m'empêcher de passer. Mais qu'est-ce que j'ai à faire dans ce scénario ?

Je vois Justine sortir de l'immeuble entre deux policiers.
Je lâche tout.

Au bruit du verre cassé Justine regarde de mon côté. Elle a un hoquet et sa tête retombe comme celle d'une torturée au fond des caves de l'épouvante. Les policiers la soutiennent. Elle n'avance plus. Elle se laisse traîner vers le véhicule aux mornes sursauts lumineux.

Devant moi le vin coule
et coule et coule
Tout sombre

Je suis noyé

HORS SAISON

Je suis enfermé dans ma peau
comme un chat à l'intérieur d'un sac
dans la seule compagnie
d'une pierre
Griffer les ténèbres du sac ?
Miauler pour attendrir le tueur
qui a serré la corde et veut liquider
son propre corps qui fait trop mal ?
Croire aux sept vies ?
Je n'ai plus de force pour rien

C'est une bête misérable
qui est trimballée vers l'étang
de plomb au centre
de la clairière dévastée
où par fierté par jeu par frénésie
j'ai trahi en moi l'oiseau sans ruse
au délire printanier
J'ai joui d'arracher son aile
palpitante et j'ai abandonné
son corps à une lente agonie

Mort de honte au fond du sac
lourd de tous les meurtres
je me tais
Je laisse la douleur
me désaveugler
Alors seulement la voix née
dans le Jardin de la Fontaine
ou tout autre ailleurs sur la terre
reprend corps dans la ferveur
insensée

Elle erre parmi les ombres
en fuite qui la malmènent
pour ne pas l'entendre
Mais libre dans la frêle
éternité des rencontres
la voici qui jaillit hors saison
Elle unit la source et le palmier
Elle dit l'accord
plus lumineux
que la lumière

C'est pourtant la nuit devant les trois fenêtres, à la montagne. La lune est jeune encore et à côté d'elle veille une étoile. Les dernières heures d'intimité dans le grand lit en ville parlent à la mémoire de l'homme solitaire, qui écoute la nouvelle histoire du Minotaure.

Récit de Myriam :

Est-ce que je t'avais dit, au téléphone, que l'immeuble était sous échafaudages? Les façades ont été nettoyées et puis sont venus les poseurs de fenêtres. Les anciennes laissaient passer le vent quand il sifflait fortissimo. J'avais rendez-vous un jeudi pour cette opération. Il fallait retirer les meubles qui pouvaient gêner, rouler les tapis, mettre à l'abri tout ce qui risquait d'être abîmé par le va-et-vient des ouvriers. Puisque je n'avais pas d'homme fort sous la main, le concierge m'avait offert de m'aider, le mercredi, pour déplacer les longues bibliothèques basses devant nos baies vitrées, avec leur chargement de livres, ces morts qui font beaucoup de poids pour accompagner les vivants au fond des profondeurs. Or le lundi matin, coup de sonnette. C'est le contremaître :

– Bonjour Madame. On a un gros problème. On devait changer les fenêtres aujourd'hui dans un appartement identique au vôtre et le locataire n'est pas là. Il n'a pas laissé la clef. On a préparé le matériel exprès et on ne trouve personne qui veuille bien nous laisser débarquer à l'improviste. Vous ne seriez pas d'accord, vous, par hasard? En une journée on finit tout et dès cinq heures ce

soir vous êtes tranquille.

– Oui, Pourquoi pas ? Reste le problème des meubles. Rien n'est prêt.

– Je peux entrer pour voir ? Merci. Les bibliothèques, elles sont fixées ? Non ? Aucun problème alors. On y va !

Tu n'as pas remarqué les nouvelles fenêtres, Adam ? Pas très différentes des anciennes, c'est vrai, mais avec des cadres plus clairs, des vitres plus limpides. Voilà donc une bonne demi-douzaine de costauds qui investissent notre petit appartement et se mettent à pousser les meubles pendant qu'en vitesse je fourre les objets délicats dans les armoires et cherche un grand drap pour protéger ma table où j'avais pensé travailler. Depuis samedi Stella est chez les diablasses. Je vais la chercher à la crèche en fin de journée. Samedi soir c'était la sortie du personnel, dans ma section, à l'hôpital. Je ne pouvais pas y couper. J'aurais d'ailleurs apprécié d'aller danser avec les collègues si le directeur n'était pas de la fête, mais il en était, bien décidé à me faire enfin passer à la casserole. Une idée fixe, chez lui, dès qu'une femme a le culot de ne pas être éblouie par ses charmes directoriaux. Dernièrement il a trouvé un prétexte pour me convoquer dans son bureau et jouer les consolateurs :

– Ça va ma petite Myriam ? Pas trop solitaire ? Vous avez pris un amant, j'espère ? Il ne faut surtout pas être en manque, conseil d'explorateur des dédales psychiques et des grottes féminines... Pour moi, retraite ou pas retraite l'an prochain, je n'ai pas l'intention de me retirer de mes deux carrières, la savante et la galante. Si vous sachiez... Vous ne voulez vraiment pas me mettre à l'épreuve... Oh ! La vilaine ! Oh ! La farouche ! Comme elle est mignonne avec son air de sainte qui tire au pistolet dans mon pauvre cœur... Un week-end à Barcelone ou à Lisbonne peut-être ? Et pourquoi pas à Venise, le plus noblement du monde, au Danieli ma chère.... Ah ! Les merveilles que j'aimerais vous faire découvrir avec les yeux, avec la bouche, avec tout ce qui vous passera par la tête...

Moi pendant ce temps je slalome entre le grand bureau d'acajou et les fauteuils en cuir pour échapper aux pattes du vieux renard qui s'excite à poursuivre la poule furieuse et habilement la garde à distance de la porte.

Ne grogne pas comme ça, Adam! Malheureusement je ne réussis pas à lui flanquer ma main dans sa belle figure de mâle grisonnant et à faire gicler ses lunettes grand luxe, mais je me sauve et il peut toujours attendre pour me retrouver seule sur son chemin. Arrive le samedi soir. Restaurant, bavardages, rigolade, tout va très bien. Ça finit en boîte et je n'échappe pas à une danse bien suave avec le Don Juan sur le retour, qui a offert le champagne pour être dans la tradition de son prédécesseur. La piste est bondée. Me voilà serrée à mort dans ses bras. Non content de me prouver sa virilité par devant, il m'enfile la main par derrière dans le pantalon... et alors là, crac! Je lâche mon genou comme David sa fronde et le savant galant se plie en deux. Tu crois qu'il me laisse filer? Pas du tout! Il se redresse et d'un pied rageur me flanque avec sa belle chaussure un coup à la cheville. Finie la danse, et pour lui et pour moi.

J'ai tout le dimanche pour rester au lit avec un livre mais ma cheville si vilainement attaquée me fait encore souffrir le lundi, quand les ouvriers débarquent. Pas de repos ce jour-là. Je ne sais pas d'où viennent ces hommes. De quelque part dans les Balkans, selon toute probabilité. Langue bizarre. De l'albanais sans doute. Apparemment ils ont plein de choses à se dire. Ils parlent tout le temps, très fort pour s'entendre dans le vacarme des perceuses qui se sont mises en branle. Je ne sais plus où me mettre pour ne pas gêner le passage. Ces grands types circulent partout. La sciure vole. Coups de masses et de marteaux. Les anciennes fenêtres sautent hors du mur et sont trimballées vers l'ascenseur. Ma porte reste grande ouverte. Le chien du vieux voisin, de retour de sa promenade, en profite pour venir faire un tour chez moi. Le boucan des perceuses reprend. Il a peur. Il aboie. Il se cache sous une commode coincée derrière des chaises. Il faut que je l'attrape par son collier pour le tirer dehors et le rendre à son maître, lui-même anxieux à l'idée de subir ce bal deux jours plus tard. Il fait trop chaud pour la saison. Le bruit me casse la tête. Je n'en peux plus.

Ouf! Voilà la pause de midi. Quelle paix, dans ce désordre. Pas le temps de reprendre mes esprits : coup de sonnette! C'est un des ouvriers qui a oublié son blouson rouge sur un fauteuil. Pourquoi

diable a-t-il besoin d'un blouson par cette chaleur? C'est vrai qu'il est joli, ce blouson, d'un rouge brillant... Il a peur que je le lui vole? Je remarque son tatouage sur son bras musclé : un enlacement de signes inconnus. C'est le plus jeune et le plus petit des robustes. Il a un grand sourire malicieux qui me fait plaisir. Tous ces bonshommes n'avaient pas l'air de prêter attention à mon existence. Avec celui-là, dont les yeux pétillent, c'est différent. Risqué? Je me faufile entre les meubles entassés pour gagner la cuisine et m'éclipse. Il repart. Je mange un peu de pain avec du fromage, des pêches pour le dessert. Je me suis servie un bon verre de vin : voilà qui va m'aider à tenir le coup. Une fois assise à table, je me demande pourquoi je me sens si bien et je vois que l'espace vers le dehors s'est agrandi. Plus de fenêtres. Rien que le vide. Sans l'échafaudage, ça serait vertigineux. Même comme ça, avec les passerelles et les barres métalliques qui font penser à un Mondrian peint dans le ciel, l'impression d'ouverture immense me repose et m'allège. Me voilà prête à endurer la suite.

Tu m'écoutes toujours, Adam, ou tu dors? Bon. La sonnette sonne. J'ouvre. Les poseurs de fenêtres s'engouffrent dans l'appartement et adieu le bien-être! On dirait qu'un volcan se déchaîne, sorti sous mes pieds comme le Paricutin dans un champ au Mexique. Si je n'avais pas si mal à la cheville, je filerais en vitesse et j'irais me promener. Dommage qu'il n'y ait pas un café tout près, où attendre la fin de l'éruption. Ma cheville malmenée par l'odieux directeur me visse comme la statue du désœuvrement au milieu des hommes en pleine action. Tout à coup me vient une idée, que je mets aussitôt en pratique. Je sors d'une armoire un duvet et un oreiller. Je me replie dans la salle de bains, où pour une fois je remercie le ciel qu'il n'y ait pas de fenêtre, et m'installe un lit moelleux dans la baignoire. J'ai pris le livre que je relis depuis un moment : *Le Pouvoir des Clés*, de Chestov. Un philosophe que mon père n'aime pas mais qu'il respecte parce qu'il s'est démené pour faire inviter à Paris un inconnu à l'époque, en France : Husserl. Chestov, qui contestait avec virulence la sanctification de la raison, n'était d'accord en rien avec Husserl. Il entretenait pourtant avec lui de cordiaux rapports. Mon père, grand admirateur de Husserl, ne

peut donc pas si facilement envoyer Chestov au diable avec Nietzsche, loin du paradis où demeurent en gloire Aristote, Kant, Hegel et consorts. Tu vois, Adam : grâce à mon père, maintenant si seul dans son aveuglement, j'ai découvert une pensée qui m'a ouvert les yeux !

Me voilà donc dans la baignoire avec Chestov. Zut ! Je n'ai pas pensé à la lumière, au-dessus du miroir. Elle m'éblouit. Je tire le rideau de douche et ça va mieux. Je n'y vois pas très clair mais j'arrive à lire. Je lis. Je suis très confortablement installée sur mon duvet et mon coussin. Si Matisse me voyait dans cette position, jambes écartées et chevilles croisées, il me peindrait ! Finalement non, je n'aurais pas droit à ce pinceau danseur car je ne suis pas vêtue de couleurs. Mon pantalon de fin coton est noir. Noir aussi mon corsage. La blouse légère que je portais par dessus, à dessins cachemires, je l'ai pendue à un crochet pour ne pas la froisser. Derrière le rideau blanc aux motifs de coquilles et d'étoiles de mer, mon livre à la main, je flotte comme un heureux radeau dans le grondement profond de l'océan. Le boucan des perceuses, des marteaux, des voix m'environne mais assourdi. Je suis fière d'avoir creusé ma grotte féminine dans cette explosion de vitalité masculine. La ventilation fait tourner doucement la sirène en bois peint suspendue au plafond. Elle vient de je ne sais plus quelle île indonésienne. Je me rappelle très bien, par contre, sa fonction.

Est-ce que tu te souviens de cette histoire, Adam, racontée par le vendeur du marché aux puces, de retour d'un long voyage ?

La sirène est dangereusement attirante, comme toujours, mais celle-là met son dévolu sur les pleins d'argent, les ravis d'eux-mêmes, les importants. Les autres, elle ne les charme pas : ils sont saufs ! Chaque année, un certain jour, elle sort des eaux profondes et dès qu'elle aperçoit le costume sur mesure, la montre impressionnante, la puissante voiture etc. elle séduit à mort le champion de l'enrichissement, qui disparaît à jamais entre deux vagues. Ce jour-là, paraît-il, sur cette île lointaine, personne ne se pavane avec des diamants, vrais ou faux. Plus rien que des habits pas chers et de

vieux vélos... Je quitte des yeux la sirène et toujours aussi agréablement couchée dans ma baignoire derrière mon rideau de douche replonge dans les abîmes de la philosophie.

Soudain la porte s'ouvre. Une grande ombre apparaît.

– *Oh! Madame! Tu es là! Ça va pas? Tu es malade?*

– *Non, ça va très bien. J'ai seulement cherché un peu de tranquillité.*

Aucune familiarité dans ce tutoiement. Je comprends que cet homme étranger n'a simplement pas la pratique du vouvoiement. Mais qu'est-ce qu'il veut? Derrière mon rideau je ne le vois pas et lui ne voit que mes pieds. Il a refermé la porte et il est toujours là. Un silence et puis...

– *Madame... je peux utiliser le lavabo?*

Aïe! Je n'avais pas pensé à ça! Les ouvriers bien sûr ont besoin des WC et où en trouver à mon douzième étage? Dans notre petit appartement, pas de WC séparés. Que faire? Malmener ma cheville en sortant à toute vitesse de la baignoire?

– *Eh bien... Allez-y...*

Le bruit me paraît formidable, interminable, sidérant. J'en reste clouée dans ma baignoire comme un papillon dans une boîte. Chasse d'eau. Silence. L'ombre se rajuste, sans doute. Et puis la voilà, cette ombre, qui écarte un peu le rideau et me regarde. Un grand corps sans visage me cache la lumière.

– *Tu es toute seule? Il est où, ton homme?*

Silence. Un malaise certain, mêlé d'une grandissante curiosité, m'empêchent de renvoyer durement l'importun. Je tiens mon livre à la main, comme un bouclier. Je fixe l'ombre là où devraient être ses yeux. Je ne vois rien.

Alors l'ombre tend vers moi sa grande main et tout doucement la pose dans mon entrejambe. Je sens mon corps entier tressaillir de plaisir et tout doucement je dis...

– *Non... Non... Laissez-moi...*

L'ombre bondit dehors et machinalement éteint la lumière. Je hurle :

– *Eh! La lumière!*

La lumière se rallume. La porte se referme. Je suis seule et en suspension dans l'étonnement. C'est comme si je revenais à la vie...

Je ne veux pas prolonger cette extase... Je ne cherche pas à comprendre... pas encore... J'attends juste de retrouver un minimum de calme... Le livre m'est tombé des mains... Je suis sans pensée et il faut pourtant penser à la réalité immédiate : un autre de ces géants ou petits robustes pourrait avoir besoin des WC. Je renonce à mon rêve de tranquille immobilité dans le bruyant mouvement. Non sans regret je m'extrais de la baignoire. Je vais à la cuisine, où je cherche quelque chose à faire et ne trouve rien. Je descends à la boîte aux lettres. Je reste un moment à l'entrée, où je peux m'asseoir et déplier le journal. Je lis les titres. Je choisis un article. Arrivée au point final, je ne sais pas ce que j'ai lu. Je remonte. Enfin je trouve une occupation. Une amie qui a un jardin m'a apporté hier une brassée de fleurs que j'ai mises un peu rapidement dans un vase. Le bouquet n'est pas très harmonieux, il faut ressortir les fleurs, couper les tiges, réarranger tout ça.

Pendant que je m'occupe à ce travail, je regarde se démener les ouvriers. Lequel est l'ombre? Pas le petit robuste au tatouage, c'est sûr. Il n'a pas le gabarit. Dommage! Alors lequel? Je n'en sais rien. Le mystère gagne en volupté.

Cinq heures. Tout est fini. Les vitres nouvelles sont posées. Les meubles remis en place. Tout le monde s'en va.

– *Au revoir Madame!*
– *Au revoir Messieurs!*

Qu'est-ce que tu dis, Adam? Le Minotaure... Oui, bien sûr, l'ombre qui m'a troublée, c'est lui... Pas du tout la brute qu'on imagine...

Deux jours plus tard les poseurs de fenêtres investissent le château fort de mon très vieux voisin au petit chien. L'après-midi il fait toujours aussi chaud et j'aimerais faire de l'ombre. Impossible de descendre le store dans la chambre. Il ne bouge plus. Il reste coincé. Que se passe-t-il? Je vais demander de l'aide à côté. Le contremaître est là, O.K. il enverra un ouvrier avant cinq heures. Mon vieux voisin est couché sur son canapé et tient en laisse le petit chien qui aboie frénétiquement. Je l'invite à boire un café. Il vient. Il s'incruste. Je lui fais remarquer que son chien a besoin de sa promenade. Il s'en va. Il est quatre heures et demie et les ouvriers ont déjà disparu. Reste le petit robuste. Il attend l'ascenseur.

– *Et mon store? Tout le monde l'a oublié, on dirait?*
– *Ab! c'est vrai, on a oublié. Une minute... je téléphone!*

J'attends devant ma porte ouverte. Il cause, il cause, je ne comprends pas un mot. Ne dit plus rien. Se remet à causer. Enfin le sourire malicieux brille à nouveau. Quelqu'un va venir. Le problème va s'arranger. Exit le Malicieux, avalé par l'ascenseur.

Arrive un grand gaillard proche de la quarantaine, à l'air fâché. Il brandit un pied de biche. J'ai presque peur qu'il m'assomme. Sans doute était-il sur le départ après sa rude journée et doit-il maudire cette bonne femme avec son store qui le retient après l'heure et l'empêche de retrouver la douche, la famille peut-être, la télé forcément. Je le laisse grimper sur le bord de la fenêtre avec son pied de biche et m'en vais. Après deux minutes, il m'appelle. Visage fermé. Voix d'adjudant. Il a besoin de moi pour manipuler la tige métallique qui fait monter ou descendre le store. Il me donne des ordres pour la manœuvre. Je m'insurge intérieurement contre ce

grossier malabar. Perché au-dessus de moi, il a l'air tellement hostile que j'en deviens bête. Je ne sais plus dans quel sens tourner cette satanée tige pour faire descendre le store qui ne descend pas. Je suis devant ce poseur de fenêtres comme face à un mur sans fenêtre. J'ai ma tête à la hauteur de son bas-ventre et ça n'est pas plaisant. Il se trémousse lourdement en se bagarrant avec mon store. Quelle brute! Il va me le ficher en l'air! Finalement, ça marche. Ça monte. Ça descend. C'est bon. Ouf! Je raccompagne ce malotru à la porte. Il bredouille...

– *Madame... Je veux dire... Je... Pardon...*

– *Pardon? Pourquoi?*

– *Pardon... pour la salle de bains...*

– *Pas grave... Tout va bien...*

L'ombre... c'est donc lui!

Ébranlée par cette découverte que rien, dans son attitude, ne laissait deviner à la naïve ondine de la baignoire transformée en manipulatrice de la tige métallique, je lui caresse le bras, fugitivement, du dos de la main. Un geste instinctif, léger comme une feuille légère, qui tombe doucement.

L'homme sans se retourner se précipite hors de l'appartement et au lieu d'appeler l'ascenseur s'élanche vers l'escalier.

Le lendemain j'attends l'ascenseur au rez-de-chaussée et le même homme en sort, qui n'est plus le même. Un sourire le transfigure. Il est fort et d'une délicatesse infinie. Il n'est pas beau et sa beauté me stupéfie. Je sens la lumière inonder mon visage et la danse de cet instant nous immobilise tous les deux sur le seuil inconnu. Il dit :

– *Bonjour! Ça va?*

– *Ça va bien!*

Trois secondes... L'univers s'épanouit à l'infini... Que s'est-il passé? On ne sait pas.

Oui, Adam, tu as raison. Mon savant directeur aurait l'explication. Il pourrait même utiliser ce qu'il appellerait une petite anecdote pour déployer sa grande intelligence des phénomènes psychiques. Moi je resterais sans voix. Le Minotaure aurait l'air ébahi du type qui ne comprend rien à rien. Quelle tristesse!

Non, s'il y avait à part toi quelqu'un à qui j'aimerais raconter cette histoire, Adam, c'est Chestov. Je crois que l'interpellerait l'énigme des circonstances, permettant ces deux gestes instinctifs, qui se répondent sans le vouloir et deviennent des clés. Des clés sans pouvoir. Les clés qui ouvrent la demeure où les premiers sont les derniers et vice-versa.

Autrement dit, pour en revenir à la science des profondeurs et au dévorant appétit sexuel qui rendent si fier de lui le directeur, ce n'est pas l'intelligence qui comprend l'étrange dimension de l'amour, c'est l'amour qui rend l'intelligence plus vaste et créatrice. Un autre monde est en gestation autour du Minotaure déménageur de vieilles et nouvelles fenêtres...

Oui, Adam. Bien sûr que je l'aime, ce Minotaure, puisqu'il t'a ramené dans mes bras. Mais écoute d'abord la suite de l'histoire.

Les poseurs de fenêtres ont sillonné l'immeuble pendant plusieurs semaines. Il y avait connivence entre le Minotaure et le Malicieux, qui m'avait envoyé son ami pour le store. Intentionnellement? Souvent je les rencontrais ensemble, en train de coltiner les fenêtres, les valises à outils, l'énorme aspirateur, ou de quitter le chantier. Parfois j'étais seule, parfois je tenais Stella dans mes bras. À deux, à trois, à quatre dans ces rencontres imprévues qui se multipliaient étrangement, l'état de grâce demeurait l'hôte inconnu, qui tout à coup se matérialisait dans l'ascenseur, dans le hall, aux abords immédiats du grand immeuble divisé en deux, avec ses deux entrées et son porche unique, soutenu par des colonnes massives entre lesquelles, durant les travaux, étaient tendus de larges écrans d'un bleu vif, en plastique.

Entre nous des sourires et presque pas de mots. Simplement la chance de se croiser encore une fois et d'en être inexplicablement bienheureux.

Un jour je suis dehors, non loin de l'entrée. Je parle à mon vieux voisin en surveillant Stella et le petit chien aux élans imprévisibles. Du coin de l'œil je vois le Minotaure sortir de l'entrée numéro trois, la mienne, et se diriger vers l'entrée numéro un. De plus loin arrive une belle inconnue, talons de star, cheveux noirs au vent, locataire sans doute au numéro un. Elle fait un petit signe au Minotaure et c'est pour moi tout un dessin. Je ris de penser à ce qui se passe derrière les façades grises de cet immeuble sans charme et dans la vie de ces poseurs de fenêtres qui pénètrent dans l'intimité des appartements et en vitesse se divertissent avec les femmes derrière le dos des réguliers, maris ou amis, et du patron. Je ris mais la jalousie, la pire ennemie du rire, me pince le cœur. Je me vois emprisonnée dans mon gentil rôle, entre le petit vieux au petit chien et ma fille, dans un pays à la bien tranquille petitesse. Adam, en train de perdre la mémoire du Jardin de la Fontaine dans son labyrinthe à Los Angeles, ne pense qu'à la réalité de la mort en ses puissantes représentations, indéfiniment multipliées, et pour le reste il s'amuse lui aussi. Je rentre tristement dans l'appartement où je dors esseulée dans le grand lit. J'ai beau me dire que le sexe à la va-vite, l'intimité sans la rencontre, le feu sans la flamme, l'évasion sans l'envol n'ont rien de vraiment joyeux... la joie me manque.

Le lendemain je me trouve devant l'ascenseur avec les taciturnes, deux frères en costume-cravate, les autres voisins de palier, qui vivent dans le monde où on se nourrit de chiffres, de calculs, de statistiques. Leur porte est grande ouverte. C'est donc chez eux que ça se passe aujourd'hui. J'ai toutes les chances de revoir le Minotaure. Bonne journée en perspective! Je suis contente d'avoir mis ma jolie robe bleue et peint mes lèvres en rouge cerise. Stella dans mes bras joue avec les perles de verre de mon collier vénitien. Tu le connais bien, Adam, ce collier transparent, irisé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... C'est toi qui me l'as offert! Les taciturnes s'impatientent. Le stress de l'implacable horaire les fait fuir vers

l'autre ascenseur, celui du numéro un, qu'on atteint en descendant à pied à l'étage du dessous, où les paliers communiquent. L'ascenseur est en train de se charger de fenêtres et va monter. Patience! Un des chevaliers robustes, le grand ou le petit, risque bien d'en sortir. Comment se fait-il que je tombe si souvent sur ces deux-là et presque jamais sur leurs collègues, qui travaillent au même étage en même temps? Simplement parce qu'ils sont les manœuvres à qui on demande du muscle et basta : ils déménagent les fenêtres enlevées et amènent celles à poser par l'équipe des plus qualifiés. La porte s'ouvre. C'est le Malicieux! On se dit bonjour et j'attends que toutes les fenêtres soient transportées chez les taciturnes. Avec un bout de scotch bloquant le rayon électronique le Malicieux maintient ouvert l'ascenseur. Je reste là, sans rien dire. À nouveau c'est l'Étrange accord entre le mouvement et l'immobilité. Quand l'ascenseur est vide le Malicieux arrache le scotch et en grand seigneur de l'espièglerie fait une très noble révérence, invitant la reine du palier à rejoindre son carrosse.

Si je l'aime plus ou moins que le Minotaure, ce Malicieux? Absurde question, pas digne de toi, Adam, mon bien-aimé! Je les aime tous les deux, c'est l'évidence en chair, en esprit, en éternel mystère! Le Minotaure est passablement opaque, sans doute, quand le bonheur le laisse tomber, mais son sourire, quand il sourit, allumerait les pierres. Son tour viendra. Il parlera. Pas en phrases mais en mots qui grésillent dans la conscience et brûlent beaucoup, passionnément, à la folie... pour s'envoler au-delà du labyrinthe où je ne suis plus enfermée, ni toi non plus. Attends la suite. Quant au Malicieux, un génie en son genre, il ne fait de l'ombre à personne dans cette histoire où les importants et les jaloux sont laissés à leur enfer et n'entrent pas au simple paradis.

On ne disparaît pas dans cette simplicité vivante sans trouver des périls qui n'ont pas l'air si périlleux que ça, d'où le danger. Une inquiétude me travaille depuis quelques jours. Les travaux seront terminés dans deux semaines, comme je l'ai appris par le concierge. Or dimanche prochain je pars en vacances à la montagne avec Stella, Charlotte et les diablasses. Je suis triste de quitter l'univers masculin

dont le Minotaure et le Malicieux sont les envoyés, qui ont animé la grisaille de l'immeuble. À mon retour, toujours pas d'Adam et adieu les déménageurs de fenêtres... ainsi va la vie! Mais est-ce que je vais filer sans un au revoir? Je me rappelle la Bretagne quand j'étais petite et ma stupéfaction. À l'arrivée la mer... Le lendemain plus rien. Une étendue sombre et boueuse. Non! Je ne serai pas la vague qui se retire au loin et ne laisse nulle part la trace de son passage. Si je rencontre les robustes, je dis... On verra bien quoi. Déjà mercredi. Pas de rencontre. Jeudi matin, je mène Stella à la crèche et reviens. J'ai oublié de prendre les livres que je dois rendre à la bibliothèque. Je fourre les livres dans mon sac et repars. Ascenseur. Il s'arrête au septième. Entrée du Minotaure. Radieux sourire. Il appuie sur le bouton du quatrième. J'ai trois étages pour faire passer le message.

- *Je vous dis au revoir et bonne chance. Je pars en vacances.*
- *Tu pars? Toute seule?*
- *Pas toute seule, non. Avec ma fille. Avec une amie et ses enfants.*
- *Les hommes, où ils sont? Qu'est-ce qu'ils font? Plus d'hommes dans ta vie?*

Quatrième étage. Arrêt. La porte s'ouvre. Le Malicieux attend de l'aide pour un chargement de fenêtres. Stupéfait, il voit le Minotaure rester avec moi dans l'ascenseur, qui repart vers le rez-de-chaussée. Le Minotaure est assombri. Silence. On sort. Tout va très vite. Il ne maîtrise rien, moi non plus. Il marche à mes côtés. Il me suit sous le porche et je vais franchir l'écran bleu quand il parle.

- *Cet après-midi je viens chez toi.*
- *Cet après-midi je ne suis pas là.*
- *Alors demain.*
- *Non.*
- *Le sexe, c'est pas bon?*
- *Oui c'est bon, mais ça ne suffit pas.*
- *Ton homme, il te laisse seule. Moi je te donne du plaisir. Tu aimes la vie. Je te donne du plaisir. J'ai ce qu'il faut pour ça.*

Le Minotaure ajoute le geste à la parole et met sa main sur son outil vivant, caché dans le pantalon. La gravité de son regard me

transperce. J'ai devant moi l'élan primitif en chair et en mots. Le Minotaure, instinctivement, dit ce qui commotionne.

– *Tu es seule. Je viens chez toi. Je te donne du plaisir.*

– *Mais le plaisir... on l'a connu ensemble... pendant tout ce temps... non ?*

– *Oui, c'est vrai.*

Alors moi aussi, dans mon élan plus civilisé, j'ajoute le geste à la parole, instinctivement. Sans me soucier des yeux fureteurs qui risquent de vadrouiller dans le coin, je saisis le bras du Minotaure et de l'autre main lui montre un vol de mouettes qui à l'instant même passent dans le ciel, dans l'espace libre entre deux écrans bleus.

– *Tu vois, je suis comme elles... Je m'envole... Alors toi aussi, envole-toi !*

Et je m'échappe.

Je m'échappe, oui, mais je sens bien que dans cette échappée libre le plus rude reste à venir. C'est moi-même qu'il va falloir combattre. Au commencement ça va. La bibliothèque. Les courses. J'ai dit que je n'étais pas chez moi, cet après-midi ? Je rentre en vitesse à l'heure de la pause, pour me défaire de mon panier lourd de tout ce qu'il faut pour être en vie. Et le dément plaisir ? Je flanche déjà. Je fuis.

Je reviens après cinq heures avec Stella dans les bras. Est-ce qu'elle me protégera de cette vague énorme, qui furieusement se bat pour mon plaisir à moi ?

Et l'honneur ? Qu'est-ce que tu en fais, Myriam, de l'honneur ? Car il ne s'agit pas de la loi. *L'amour est enfant de bohème et n'a jamais, jamais connu de loi...* Pas non plus celle du sang-froid. Mais l'honneur, il est toujours là. L'honneur, j'y tiens ! Pourquoi ? Je n'en sais rien. Qui m'empêche de recevoir en moi ce Minotaure et de jouir jusqu'à la folie, d'éveiller la puissance en moi, la foudre en moi... et puis d'en rire, si possible, ayant renvoyé le Minotaure à ses déménagements amoureux ?

L'honneur... l'honneur... mais qu'est-ce que c'est que l'honneur? Je n'en sais rien. D'où est-ce que je le sors? Je n'en sais rien. Stella... reste avec moi!

J'arrive, comme prémédité, après le départ des robustes. Ils sont loin. Pas le Malicieux. Il sort de l'ascenseur. Il porte son blouson rouge et brillant. Je suis tellement troublée que je dois trouver quelque chose à dire.

– *Déménageur de fenêtres... un beau métier... vous aidez à y voir plus clair...*

Il me fixe, interloqué. Peut-être n'a-t-il pas compris... Ce qu'il exprime, par contre, en bredouillant vaguement un *oui, oui...* avec un regard de tristesse infinie, m'entre dans le cœur comme l'épée du vaste amour... Cet homme-là, l'ami du Minotaure, déployait sa liberté d'esprit pour la reine sans couronne, pas frivole et pas sévère... pas discoureuse non plus. Ce soir l'aérienne légèreté n'est plus au rendez-vous.

Je rentre dans ma solitude, avec mon étoile à nourrir, à laver, à mettre au lit.

La nuit est assaillie d'impatients désirs. Ils me tuent. Je ressuscite. Je me lève et tout doucement pour ne pas gêner les voisins j'écoute à n'en plus finir le même air de Vivaldi. La plainte d'Aminta, dans l'Olympiade... *Il fidarsi della speme... Qui se fie à l'espoir... se berce d'illusions et ne trouve que tromperies...* Non! Je ne tromperai pas le Malicieux qui sans paroles et tristement dit ces mots-là. Je ne suivrai pas le Minotaure au fond du labyrinthe qui occupe tout l'espace du désir et multiplie à n'en plus finir la fatalité de la séparation. Mon violent appétit de vie ne me dominera pas. Je résisterai. L'honneur... la lumière du plaisir et non pas sa force... me sauvera. La musique si belle, si harmonieusement libre, le sait déjà.

Le matin ma première pensée est pour le Minotaure. Car je n'en doute pas : il viendra. Cette fois, je ne fuis pas. J'emmène mon étoile à la crèche et reviens. Seule. Je me suis habillée pour la circonstance.

En noir, sans une touche de rouge sur les lèvres. Je me mets à ma table de travail, le pinceau à la main. Je me concentre et le calme revient. Le pinceau me précède. Je marche sur la voie qu'il trace. Elle est obscurément rassurante. Soudain le Minotaure est là, en face de moi, sur l'échafaudage.

– *Tu me laisses entrer...*

J'ai à peine relevé la tête. Je l'incline sur mon livre de bord. Avec ma main et mon pinceau je lui fais signe de partir, partir, partir...

Il n'est plus là.

Tu me crois victorieuse, Adam? Jamais de la vie! Cette bataille-là est finie. Reste le combat dont l'envergure dépasse mes forces : le désespoir.

Qu'est-ce que j'ai sauvé, en définitive, si ce Minotaure qui n'a rien d'une brute et que j'aime de tout mon véridique élan se croit rejeté, envoyé au diable, méprisé? Il ne prenait pas. Il donnait... J'ai refusé le don. La souffrance me fouette au visage comme si j'avais trahi l'univers entier. J'ai dit : *Toi aussi, envole-toi!* Et je n'ai réussi qu'à le frustrer du viril envol, en voulant libérer la rencontre? Je n'ai pas compris son sexe érigé vers la fissure en moi de l'inconnu, dans un monde qui le réduisait à un rôle de subalterne, même pas qualifié pour une tâche précise, comme ses collègues mieux payés que lui? Un détail à peine remarqué sur le moment me consterne. Le Minotaure déménageur de fenêtres, jamais vu qu'en maillot délavé et pantalon informe...

Le Minotaure est apparu en face de moi, sur l'échafaudage...

Tel un modèle de beauté masculine.

Il avait mis sa plus belle combinaison de travail...

Bien repassée et fraîchement sortie du tiroir.

Une combinaison jaune et verte...

Comme s'il était l'envoyé du soleil et des forêts sur la terre.

La tendresse m'anéantit... Il voulait m'honorer, cet homme. Il voulait m'honorer comme on disait dans l'ancien temps qu'un époux honore son épouse... Je l'ai repoussé. Et l'homme que j'aime ne m'honore pas.

L'homme que j'aime, le père de ma fille est prisonnier...
De la civilisation du déshonneur égocentrique...
Élevé au rang de génie de la liberté.

Je ne reverrai plus le Minotaure. J'ignore tout de lui. C'est un homme d'honneur, voilà ce que je sais. Comment le lui dire? C'est fini pour les mots. C'est fini pour l'ascenseur et pour l'échafaudage. C'est fini pour la jouissance à l'état brut...

Mais laisser l'amour orphelin de l'envol? Ça non!

Toute la nuit du vendredi et tout le samedi je suis en travail. Le désespoir me travaille. Je suis travaillée comme une femme en couches et j'ai mal et rien ne me soulage car je ne sais pas que je vais accoucher.

Le samedi soir, j'accouche. Et c'est ton enfant aussi, Adam, tu le sais d'instinct, d'amour, d'honneur, de pure folie. Le samedi soir je saisis un crayon feutre. Bleu. Un bleu comme celui des écrans bleus dehors, sous le porche. Un bleu complètement ivre de flamboyante naissance de l'intensité bleue...

Je laisse ma porte ouverte et j'appelle l'ascenseur.

Pour ne pas avoir ses parois abîmées par le transport des fenêtres, l'ascenseur a été protégé par de grandes feuilles de papier blanc matelassé de mousse, scotchées sur les parois. Je prends mon envol et je dessine en bleu... Je dessine sur la paroi blanche, qui n'a pas échappé aux griffures et déchirures. Je dessine comme un enfant emporté, confiant, bienheureux sans savoir pourquoi. Rien d'autre que de simples oiseaux. Élémentaires.

Je ne fais pas l'artiste!

Des V un peu écartés, voilà tout. N'importe qui pourrait les tracer. Il y en a douze. Tout en haut sont les plus petits. Certains ont l'aile qui tremble : c'est trop haut. Trop haut pour moi.

Qui va s'apercevoir de leur envol?
On ne sait pas
L'immensité de la tristesse
va-t-elle s'unir un instant
à la frêle vérité de la rencontre?
On ne sait pas
Les oiseaux en bleus de travail
et les mouettes et les nuages qui tournent
dans la solitude harassante des villes
vont-ils aimer d'amour l'impossible
et s'accorder à l'instinct du voyage
sans limites? On ne sait pas

Adam... laisse ta main dériver sur mon corps en nouvelle création... Car l'honneur de l'ouverture vivante... qui libère la vision... est sauvé...

Oh! Jetons-nous dans le volcan...
Et que les vagues en feu nous entraînent...
Vers les grands fonds...

.....

Non, Adam, je ne dors pas. Je sais qu'il faut aller jusqu'au bout du récit pour qu'il ne finisse pas. Tu te souviens de mon téléphone, avant que je ne détruise mon travail? Qu'est-ce qui m'est arrivé? L'amour qui veille dans l'obscurité m'aidera à ne pas lâcher le fil qui ramène à la lueur du jour.

C'était après les deux semaines de vacances à la montagne. Tout s'est bien passé là-haut avec Charlotte et les enfants. Je n'ai pas eu l'occasion de parler du Minotaure. J'ai écouté Charlotte qui avait besoin de s'épancher comme un torrent cherchant la verte étendue d'un pâturage après avoir sauté de roc en roc sur une pente à effrayer même les chamois. Tous les soirs Charlotte dans un fauteuil en face du canapé où je restais étendue sans mot dire dénombrait les rocs : ses amants d'un jour ou de quelques semaines. Matthieu seul avait eu droit à la durée, mais sans concession ni à la raison ni aux sentimentales précautions. Plus dévalait la torrentueuse histoire de Charlotte, plus je comprenais à quel point elle aimait Matthieu et ne voulait pas du mari tout confort ni de la belle vie qu'il croyait devoir offrir à sa famille. Un seul homme avait incarné le vrai danger pour Matthieu. C'était Boris, avec qui Charlotte n'avait pas couché. Boris qui avait dressé l'échelle et façonné l'éclair dont la chute-envol libérait l'honneur d'être en vie. Boris reparti pour ses forêts entre Europe et Asie parce qu'il aimait Vera, dont il ne possédait même pas la photo.

Charlotte à la morose enfance fuyait d'instinct tout ce qui pouvait ressembler à la *Villa Eugénie*. Or la situation était peut-être en train de changer pour Matthieu, qui ne pouvait pas renoncer délibérément à sa florissante carrière : une nouvelle *Impasse de la Tour* ! Le père de Charlotte avait trempé dans de louches affaires et s'était fait prendre. Dans sa peur d'être éclaboussé, non sans raison peut-être, Victor, le frère de Charlotte, avait rompu les liens qui l'attachaient au vieux pantin démantibulé. Appelé à la rescousse, Matthieu avait fourni des fonds pour éviter le pire à son beau-père et surtout à Saïd, Zohra et leurs enfants, qui risquaient de se retrouver à la rue si la *Villa Eugénie* était saisie. La stabilité financière de Matthieu en avait pris un coup. Les avisés et les rusés se détournaient de lui, ne comprenant pas pourquoi il cherchait à renflouer un navire qui faisait eau de partout. Bref, l'idéale sécurité matérielle et l'enviable position sociale commençaient à se lézarder. Loin d'en être effrayée, Charlotte trouvait dans cette mésaventure un regain de vitalité. Elle avait quitté son groupe à la dissidence confirmée par les magies de l'*underground*. Depuis peu elle s'était associée à une accordéoniste et une

percussionniste. Elle composait et chantait de nouvelles chansons dans ce trio jamais monté sur scène, qui se produisait dans de petits cafés où les applaudissements chaleureux ne risquaient pas d'ameuter les ronchons du quartier, appelant à la rescousse la police et grinçant des dents dans les lettres à la presse.

Charlotte commençait aussi à douter des artistes qui gravitaient, pour se faire exposer, autour du concept de la *Voiture d'Art*. Elle se réjouissait par contre de découvrir à Los Angeles le labyrinthe contemporain, né du génie de Sun. Je ne lui disais pas à quel point cette puissante invention, qui avait pour sujet l'horreur de la réalité et dont le centre était une voiture entièrement noire sous un ciel d'acier, me tuait. Non, je ne pouvais pas le dire. Seulement l'éprouver jusqu'à perdre le pouvoir des mots.

Sacrée Charlotte, comme tu dis, Adam! Heureusement que le torrent n'avait rien à voir avec un gentil ruissellement parmi les jolies fleurs et ne s'est pas engouffré dans une conduite raisonnablement égoïste, prête à épouser tous les tours et détours du puissant labyrinthe! Grâce à Charlotte la révoltée, grâce à Matthieu le pacifique, grâce à l'assombri ébloui par la lumière noire et grâce à mon désespoir la vie nous a flanqués bien rudement hors du magique *Hotel California*... Qui aurait pu le prévoir?

Oh! Adam... Oh! Comme j'aime le rocher nu de ta poitrine devenu la forêt pleine d'oiseaux qui s'envolent dans les collines, entre mes bras...

.....

Qui m'empêche de tourner plus haut, encore plus haut, encore, encore... Qui me ramène vers en bas pour me clouer sur le seuil du labyrinthe où la beauté du ciel et de la terre n'est pas accueillie? Oh! Adam! Le cruel qui m'arrête en plein vol... Le cruel qui m'abandonne sur la rive de la parole quand la rivière entre nous brûle sous le soleil... Le cruel, c'est toi? Hélas! Tu es vraiment l'ami du vaste amour...

Oui, l'histoire des fenêtres demeure en danger de ne pas s'ouvrir et renouveler la vue si je me dissous dans l'extase, oubliant les vilaines manigances d'un troisième personnage...

Un personnage qui s'emploie partout...

À semer la discorde :

L'espion aux ordres...

De l'inferral amour-propre.

Celui-là n'est jamais l'hôte du septième ciel qui par instant palpite entre le Minotaure, le Malicieux et l'heureuse passagère de l'ascenseur. Long et maigre, affligé d'une mauvaise humeur chronique, il apparaît comme un fantôme gris sur l'échafaudage où il débarrasse les débris tombés au cours des travaux. Cette tâche de nettoyeur, qu'il juge indigne de la fierté masculine, semble avoir desséché son corps et concentré toute l'acidité de sa personne dans un visage maussade, au regard oblique. Ce fourbe est pourtant comme cul et chemise avec le Minotaure. Il doit venir non seulement du même pays mais de la même bourgade perdue, à l'écart des facilités et subtilités citadines qui enseignent à mentir avec brio. Toujours est-il que le fameux vendredi où le Minotaure est venu à la rencontre du fuyant septième ciel dans sa combinaison jaune et verte, j'ai eu affaire aussi à l'espion et pas qu'une fois.

Le Minotaure ne comprend pas le fiasco de sa voluptueuse entreprise. Il est blessé. Il ne revient pas lui-même, certes, mais il envoie son ombre aux yeux torves et au sourire absent. Une heure après la disparition des couleurs solaires et verdoyantes arrive le brouillard fait homme. Pour espionner tout à loisir et pouvoir rendre compte de ce que fabrique la femme qui a refusé d'ouvrir tout grand sa fenêtre, on se demande bien pourquoi, le morne personnage s'est muni d'un instrument en forme d'énorme seringue, servant à poser une colle synthétique dans les jointures pour imperméabiliser les châssis. Je le sais parce que j'ai vu opérer l'ouvrier chargé de ce travail. L'espion qui a emprunté l'outil et fait semblant de l'utiliser à deux pas de moi sans même avoir dit bonjour voit vite à mon air que sa ruse ne fonctionne pas. Elle réveille au contraire la coriace, qui le

fixe comme le sale espion qu'il est. Allez ouste! Tire-toi! L'après-midi, le voilà de nouveau devant moi, incarnant les pressants désirs du Minotaure dépouillé de l'honorable rayonnement de sa belle combinaison et réduit à son ombre sans générosité, sans délicatesse, sans rien pour donner du plaisir à une dignement vivante. C'est avec son balai cette fois que l'espion passe et sa figure de rabat-joie m'accable. Il a dû voir que le grand lit est envahi par les affaires que je dois empaqueter pour le départ à la montagne le surlendemain. Pas de place pour les cabrioles! Je suis dans la chambre de Stella en train de choisir les jouets à emporter. Je tiens à la main un éléphant à fleurs, avec lequel je fais un petit signe un peu ironique mais pas méchant quand l'espion s'en va, traînant son balai et ses décevantes nouvelles. Cette fois le Minotaure sera bien obligé de se passer de cet infernal faux-jeton! L'homme en quête du septième ciel ne se montrera plus. Il vit en moi comme l'inoubliable envoyé des couleurs de la terre. Quant à l'ombre sournoise, à l'amour-propre démesuré, elle n'a pas fini de nuire.

Sa vengeance est si mesquine que je ne m'en aperçois pas avant mon retour de la montagne. J'ai bien vu l'espion se balader une dernière fois en fin d'après-midi du côté de mes fenêtres mais il n'était pas seul. Il faisait équipe avec les deux peintres qui rafraîchissent l'intérieur des balcons. Il tenait le seau de peinture. Pas de balcon dans notre modeste appartement. Les peintres opéraient chez les taciturnes, à côté.

Plus trace d'échafaudage ni d'ouvriers quand je remarque, un matin, qu'une de mes vitres est constellée de minuscules taches beiges, comme si une neige pas nette s'était fixée dessus. J'attrape un torchon et une bouteille de solvant. Rien à faire, pas moyen de me débarrasser de ces vilains flocons, qui troublent la vision. J'en parle au concierge. Il s'étonne. Il vient voir...

– *Je me demande bien quel salopard a bousillé le travail!*

– *C'est peut-être le vent...*

– *Le vent? Ça m'étonnerait! Le vent a soufflé partout et vous êtes la seule à avoir des vitres tachées. D'ailleurs même si le vent avait fait gicler la peinture, le*

salopard qui savait pas tenir son pinceau aurait pu prendre une éponge pour effacer sa saloperie! Y en a, j'vous jure... Mais vous inquiétez pas, j'ai un produit du tonnerre, un truc industriel. Je vais vous nettoyer ça en vitesse!

Les taches sont parties. Les oiseaux bleus dans l'ascenseur avaient disparu bien avant. La question reprend son vol de mouette au cri lancinant... Est-ce que la nostalgie du septième ciel a rendu sa noblesse au Minotaure et libéré ses ailes invisibles? Est-ce que son regard a flotté dans l'innocence de la surprise, au large de son ombre opaque et un peu louche... mais pas vengeresse? Car le cœur d'où sont sortis les oiseaux fait confiance, sur ce point-là, au Minotaure. Le Minotaure n'a rien d'un salopard! Le banal et infernal acolyte, pinceau vengeur en main, a œuvré pour son propre compte en salopant l'étrangeté de la rencontre. L'espion a été vexé par le petit éléphant à fleurs, qui ne prenait pas au sérieux sa funèbre personne, à l'aveugle enflure.

Le sale type!

Après le voyage en train, au retour de la montagne, j'ai fait halte chez Matthieu et Charlotte. La nuit était tombée depuis longtemps quand Matthieu m'a ramenée à la maison avec Stella en pyjama. Elle s'est endormie dans la voiture et Matthieu l'a portée bien doucement jusqu'à son lit. Revenant dans le séjour où j'avais levé les stores et ouvert toutes grandes les nouvelles fenêtres pour chasser l'atmosphère de renfermé...

– *Ça ira Myriam? Va dormir aussi! Ne reste pas debout à broyer du noir!*

Matthieu avait vu de quel œil je regardais les lumières de la ville. En face du douzième étage où les barres et passerelles métalliques avaient disparu, le ciel si limpide et peuplé d'étoiles à la montagne semblait avoir vieilli avec ses rares petits scintillements entre des nuages vaguement éclairés par en-dessous, tandis que les rues illuminées et les intérieurs à la clarté feutrée ou résolue célébraient sur la terre les prodiges du bien-être : organisation impeccable et chacun pour soi dans ses murs.

J'étais épuisée et dès que j'ai éteint la lampe de chevet le sommeil m'a prise sur le lit que tu avais déserté, le lit où le Minotaure ne s'était pas couché, le lit trop grand pour moi toute seule.

Dès le lendemain, travail à l'hôpital. Allers et retours de la crèche à la maison. Sacs de voyage à déballer. Lessives. Courses en vitesse au supermarché. Pendant trois jours, pas le temps de penser. C'est le quatrième jour que mon âme insaisissable est revenue me hanter. Ce jour-là, je n'affrontais pas les malades et leur agressivité ou leur léthargie dans l'*Atelier des Livres Délirés*. Je n'avais plus grand chose à faire à la maison. Ma table avec les couleurs, les pinceaux, le papier m'attendait. Or à peine assise, je me retrouve face au Minotaure, debout sur l'échafaudage absent :

– *Tu me laisses entrer...*

– *Oui! Rends-moi l'envol! Viens t'envoler en moi! Je t'en supplie...*

Mais aucun homme ne franchit la fenêtre, portant les couleurs du soleil et des forêts pour honorer l'étreinte amoureuse. Ni le plaisir ni l'honneur ne répondent à ma détresse. Le monde est devenu semblable à l'ascenseur aux parois métalliques, nettoyées à fond, brillantes à se mirer des pieds à la tête. Des personnes entrent, montent ou descendent, échangent deux trois mots d'une prudente neutralité, sortent hâtivement en direction du parking. Rien ne se passe qui vaille la peine de sourire comme des bienheureux ou de souffrir le martyr. La grande feuille blanche déjà passablement malmenée du temps où je dessinais d'un geste à l'enfantine ampleur des oiseaux bleus pour voyager avec le Minotaure au-delà du labyrinthe, la grande feuille frémissante, l'ange gardien du vaste amour a connu le sort de tous les élans qui ne servent pas à grossir le compte en banque : la disparition.

Et dire que j'ai moi-même fait disparaître, pinceau à la main, le Minotaure! À présent mon corps l'appelle fiévreusement et je reste immobile face au vide. La voie devant mes fenêtres n'existe plus. Personne ne marche dans le ciel à ma rencontre. Les nouveaux oiseaux bleus, dont j'imagine la vaste envergure, il me tarde de les

lancer à l'assaut de la feuille vierge, sur ma table de travail. Or ma main ne répond plus. La main qui a saisi le bras du Minotaure pour lui désigner au loin des mouettes au passage imprévu n'a aucune force pour inventer l'envol. Ma main aime la réalité et la réalité véridique est aussi démunie que moi. La réalité n'a plus d'ailes. J'attends un courant d'air pour revenir à la vie, peut-être...

C'est pourquoi je t'appelle au secours, Adam, par téléphone. Je ne suis pas Ariane au bout du fil. Seulement Myriam en déroute. Mes paroles se heurtent à d'invisibles murs et ne veulent rien dire dans le labyrinthe où une voiture noire dont aucune vitre noire ne peut s'ouvrir a remplacé le Minotaure au corps d'homme et de taureau noir. Le coup de vent t'agite un peu. Ton cœur est troublé. Ton esprit n'entend rien. Séparation en toi, en moi, entre nous, partout. Je mets fin à la communication avec la Ville des Anges dont les ailes en or te subjuguent et ne frémissent pas. Ni le maître ni son fils spirituel ne songent à s'évader du labyrinthe où la mort est subtilement mise en scène. L'envol n'a plus de raison d'être : tout va bien. Succès garanti. Mémorable sera le vernissage. Nimbé de cordialité, le génie rayonnera.

La liberté n'est plus de saison.

Pour celle qui ne répond pas au désir de l'homme qu'elle aime, ne prendra pas l'avion pour Los Angeles, ne mettra pas les pieds dans le labyrinthe sous les feux de la lumière noire, ne s'associera pas aux honneurs qui t'égareront, c'est un supplice.

Le supplice de la pesanteur.

Car sans toi, Adam, sans ton enfance d'assombri, sans ton père angoissé qui se défile, sans ta mère qui endure et meurt abandonnée, sans le simple palmier dont le bruissement couronne le Jardin de la Fontaine et que personne n'entend, sans l'amour absurde qui m'empêche de me détacher de ton ombre vivante, dont tu fais tout pour te débarrasser, je perds mes ailes. Je suis rivée à des semelles épaisses, en béton. Mettre un pied devant l'autre me torture. Tout

s'éteint à l'intérieur de moi. Tout se banalise dehors. Affreux ennui. Je m'efforce de vivre pour Stella. Comment me dérober au devoir d'être une mère? Mais la pesanteur me colle à l'âme. Le désir de la mort ne me lâche pas.

Pesanteur. Horreur de la pesanteur.

Un jour je trouve le moyen de m'anéantir sans verser le sang ni me noyer. Tu sais comment. Oui, je jette mes livres de bord dans la baignoire pleine et détruis chacune de mes œuvres avec le sceau risible d'une betterave à salade. J'en ai pour des heures à tout massacrer, systématiquement.

Mes mains sont trempées de rouge.
Mon cœur s'éteint dans la noirceur.
Mon esprit seul voit clair.
Il voit que la pesanteur domine tout.
Il voit que l'amour ne peut rien.
Il voit que le monde n'a pas d'issue.
Il voit que la mécanique du supplice...
Que la mécanique n'a pas de fin.
C'est fini. L'aveugle impose ses vues.
La vie ailée n'est plus.

À partir de ce point mort, qui bouleverse Charlotte et Matthieu, la dynamique inconnue se remet en marche. L'action n'est pas concertée. Personne ne dirige rien. On est mené ensemble hors du labyrinthe qui bafoue le libre élan du Jardin de la Fontaine ou de n'importe quel lieu sur la terre où le vaste amour a dansé un jour, a sombré un autre jour... et continue d'animer les vivants.

J'ai passé toute la nuit à transcrire les paroles de Myriam. Depuis des années je suis seul mais l'histoire des retrouvailles ne se termine pas. Myriam regarde avec moi le jour qui se lève et pour la troisième fois je sens que la mort est une mère.

La mort est la clef
que dans le silence de la nuit
j'ai jetée dans les vagues
Et l'aube inconnue en sort
dont les lèvres salées
sont limpides
amoureusement

La mort :

– *Tu me laisses entrer...*

.....

On est mort et la vie s'offre à nous dans son ardente envergure. On ne sait pas ce qui nous arrive. On aime une femme qui a donné des ailes au Minotaure et passe ses nuits entre des bras vides, qui ne se ferment plus. On est un rescapé du labyrinthe dont les jeux de miroirs égarent les plus subtils. On s'étonne. On habite la vérité nomade et musicienne. On ne croit pas à la résurrection des corps : on éprouve sa réalité. On s'abandonne. L'ivresse d'être doublement unique et relié à l'infinie profusion des espaces inconnus nous illumine comme la pénétration délirante. Stella entre sa mère et son père ne s'éteint plus. Avec elle on s'oriente instinctivement. On retrouve la demeure de l'intelligence étoilée d'obscurités fissures. C'est une robuste, mais qui ne domine rien. Elle retire les vieilles fenêtres. Elle en pose de nouvelles sur le vide qui fait peur et qu'elle ne craint pas. Elle avance, trébuche, se remet en marche. Elle aime les déménagements en tous genres et l'énigme de la bonté qui rend fragiles les déménageurs les plus audacieux, hommes ou femmes. Elle fait confiance à la bonté qui sauve des formidables constructions de la puissance, étant une pas programmée, toujours en dissidence, y compris et même surtout chez les bien gentils. La bonté sauve et on ne peut rien pour la sauver. On s'active à la rendre étrange comme un oiseau qui sort de l'œuf et s'ébroue.

Tout le reste, qui préoccupe, excite, obsède, fascine le monde et enrichit ses maîtres par le néant des fortunes qu'ils créent à force de faire marcher les foules comme des soldats sans casques et de courir eux-mêmes aux abris, tout le reste est petit reflet qui se croit grand, tout le reste se révèle prodigieusement lassant.

On s'en détourne. On n'est plus l'esclave des lumières et des lumineux. On respire à l'air libre. On n'oublie pas qu'on est tombé de haut et qu'on tâtonne sans même le secours d'une canne à la blancheur fluorescente ou parfaitement invisible. On compte sur les autres qui nous échappent et sur les circonstances qui nous dépassent pour être conduit cahin-caha d'éclair en éclair, sous le ciel en obscurcissement.

Car le cœur en fusion
la source des larmes
souffre mille vies
en renouvellement

Quand le chagrin se remet à rouler des pierres dans le lit de la nuit, on se souvient du dimanche matin où la mort a frappé. On s'est écroulé à l'intérieur. On a eu du mal à vaguement reprendre conscience. Pas un fil de lumière sous la porte effroyable. Des années plus tard, on s'est relevé. La mort frappait encore. On a tendu la main vers la clef. La mort frappait encore. On voulait au moins mesurer l'absurdité de la tragédie. On a fermé la main sur la clef. La mort frappait plus fort.

À cet instant-là, on a eu le choix :
Ou tourner résolument la clef et verrouiller à mort la réalité.
Ou bien l'ouvrir. Mais pour l'ouvrir, pas de clef.
On reste fidèle au libre élan. On lâche la clef.
Plus rien dans les mains. Plus d'ouverture en tête.
Juste assez de vie pour se sentir perdu.
On est debout et on meurt.

Alors Myriam nous gifle d'un bon coup de vent, à la vigueur sans nom. Éclair de la chute-envol! On ne pense plus à la clef et le souffle en extinction ressuscite.

On s'indigne!

On s'indigne d'avoir été le demi-mort qui ne s'est pas embrasé d'indignation face au maître du puissant labyrinthe et à sa sœur éblouissante de volonté. Ces deux-là ne prendront jamais le risque de s'effondrer dans la demeure des larmes. Sous le choc ils n'ont pas baissé la tête mais serré les dents pour aussitôt regagner leur fier sang-froid. Pas d'envol inconnu : leur propre chute reste impensable. L'horreur du meurtre n'a rien changé à leur programme. Disciplinés eux-mêmes par la peur des élans irréalistes et des douleurs extrêmes, ils ont maudit *l'enfer des autres*. C'est à peine s'ils trouvent possible d'avoir joué un rôle dans la tragique histoire qu'ils n'ont pas vu venir et se sont empressés d'oublier. Le grand vernissage a eu lieu comme prévu. Le film a passé dans les meilleures galeries du monde entier. Les malheureuses dérives du destin, tout compte fait, ont signé dans les hautes sphères une garantie de sérénité.

On est là pour se souvenir de Justine, hallucinée par le manque d'amour. On la revoit entre deux policiers, soudainement arrachée à sa démente et prostrée. On la revoit au tribunal. Elle n'a rien expliqué. Son silence fait gronder la foule des spectateurs. On la revoit s'incliner pour entrer dans la voiture cellulaire que les photographes mitraillent. Elle sort du monde où on peut courir, nager, bronzer, jouer, gagner la partie. Comme une coquille ébréchée, elle reste immobile sur le sable immensément gris. Seule vit et se développe en elle la souffrance d'aimer Myriam et Stella. Elle souffre si tragiquement qu'une sorte d'absence la traverse par instant. Alors la coquille vide se remplit d'un rien. Une tristesse de passage dans un regard. La neige à la douceur étrange. Une branche dont les jeunes feuilles allument le bleu du ciel. Comme en un rêve enfantin la coquille se pose contre l'oreille de Justine qui ne s'écoute plus souffrir à perpétuité mais entend le murmure de la marée qui revient de très loin...

La marée qui ruisselle et scintille sur les écueils...
Où l'avenir s'est brisé.
La marée dont la légère écume efface d'un frémissement...
Les murs de la prison.

On ne sait pas pour combien de temps encore on travaillera dans le paradis de la montagne, que les champions de l'enrichissement croient pouvoir posséder, vendre ou louer à prix d'or. On se plaît à rester un pas riche et ça énerve, parfois méchamment.

*– De quoi il se mêle, cet oiseau noir? S'il lui faut du vide et du vent... Onste!
Qu'il aille voir ailleurs si les coups de balais dansent la samba!*

Détresse en perspective... Autre ouverture? On verra bien. Pour l'instant on répond à l'appel au loin du torrent. Un chien s'évade de chez son maître et vient aussi. On avance derrière lui dans la forêt en pente. Sa queue rousse bat la mesure. La voix turbulente chante plus fort. La symphonie en vert tressaille d'infini désir. Voilà déjà la clairière aux fleurs jaunes, le ciel plus libre et les sommets à la tranquillité de mouettes sur un fil, en attente d'un nouveau vertige voyageur. En caracolant vers en bas les eaux racontent une histoire limpide. On ne croise pas grand monde au retour mais les visages nous font signe comme des astres sur la passerelle d'une autre voie lactée. Une jeune femme du bourg est montée voir Lucienne. Elle repart. La brève rencontre d'un grand sourire éveille un écho qui renverse de douleur et de reconnaissance...

*– Bonjour! Ça va?
– Ça va bien!*

On revient s'asseoir à la table à l'intérieur. On est seul en compagnie des trois fenêtres et quasi enseveli dans le silence. Les oiseaux bleus sur leur feuille blanche disparue, jamais vue de nos propres yeux, nous guident. On écrit pour crier contre les tueurs d'espoir et on accepte le désespoir qui donne au souffle de vie...

Le véridique envol... Peut-être... Oh! si seulement!

Aucun jeu ni de force ni de finesse
Aucune érotique frénésie
Aucune ascèse
Aucun art ni aucun savoir
Aucune virtuosité d'aucune sorte
Rien ne comble ni ne dépasse
la nostalgie de l'accord

dans la fervente obscurité qui donne
au corps de la vie des ailes
et rend à la mort son illuminante
étrangeté
Car la mort est l'amie
du voyage infini
de l'amour qui passe inaperçu

avec les sans ruse
les absurdement généreux
les tourmentés par le meurtre
de l'invisible honneur
d'être en vie et percé d'amour
dans la piquante fraîcheur
du soir ou du matin

Table

Hiver	p. 9
Printemps	p. 37
Été	p. 67
Automne	p. 95
Hors saison	p. 129

Déjà parus

Sous le nom de Mireille Buscaglia
à L'Âge d'Homme (Lausanne)

Le Tourment et l'Infini
poèmes

Eurydice
poème

Sève
récit

Sous le nom d'Altra
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

L'Énigme des circonstances
récit

À paraître

Sous le nom d'Altra
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

Hors miroir
roman

Feu-Flamme
roman

Le volcan sous la mer
récit

